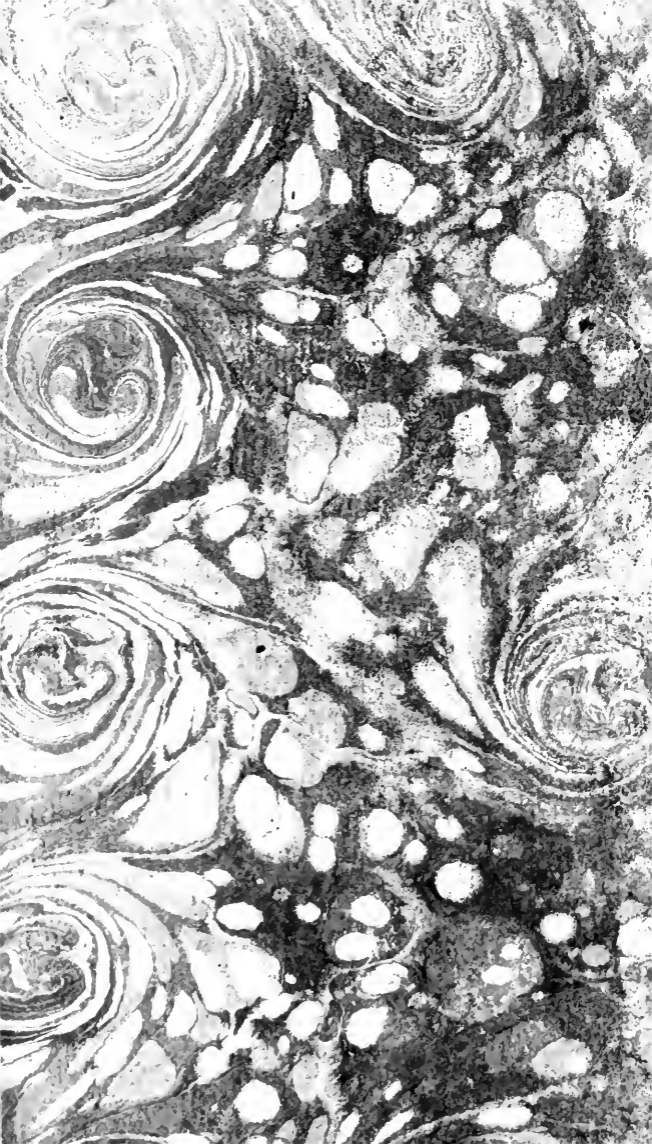






THE LIBRARY  
OF  
THE UNIVERSITY  
OF CALIFORNIA  
LOS ANGELES



X 610







*HISTOIRE*

LITTÉRAIRE

*DES TROUBADOURS;*

TOME TROISIÈME.

Digitized by the Internet Archive  
in 2007 with funding from  
Microsoft Corporation

HISTOIRE  
LITTÉRAIRE  
DES TROUBADOURS,  
CONTENANT

LEURS vies , les extraits de leurs pièces ,  
& plusieurs particularités sur les mœurs ,  
les usages , & l'histoire du douzième &  
du treizième siècles.

*TOME TROISIÈME.*



A PARIS;  
Chez DURAND, neveu, Libraire, rue Galande:

---

M. DCC. LXXIV.



7C  
3304  
S15h  
V. 3

---

---

# T A B L E

## D E S A R T I C L E S

Contenus dans ce troisième Volume.



G U I D'U I S E L ,	page 1
G U I B E R T A M I E L S ,	21.
F R É D É R I C , <i>roi de Sicile</i> , & L E C O M T E D' E M P U R I A S ,	23.
A R N A U D C A T A L A N S ,	29
G U I O N E T ,	31.
G U I D E C A V A I L L O N & B E R T R A N D D' A V I G N O N ,	34
G U I L L A L M E T ,	42
T O M I E R S & P A L A Z I S ,	45.
G U I L L A U M E D E B A U X , <i>prince</i> <i>d'Orange</i> ,	52
A R N A U D D E C O M M I N G E S ,	60
A R N A U D D E M A R S A N ,	62

vj                    T A B L E

RAIMOND DE CASTELNAU,	77
RICHARD DE BARBÉSIEU,	80
GUILLAUME DE MONTAGNA- GOUT,	92
GUILLAUME DE MUR,	107
RAIMOND DE TOR OU DE LA TOUR, DE MARSEILLE,	III
GUILLAUME DE SAINT-DIDIER OU SAINT-LEIDIER,	119
BERNARD MARTI OU MARTIN LE PEINTRE,	136
PAULET DE MARSEILLE,	138
PIERRE DURAND,	147
PIERRE III, <i>roi d'Aragon</i> ,	150
PIERRE DE BUCIGNAC OU ROSIGNAC,	154
LE MOINE DE MONTAUDON,	156
Maître BERNARD D'AURIAC,	176



DES ARTICLES. vij

ALBERT DE SISTERON,	180
RAIMOND GAUCELM DE BÉ- SIERS,	187
AMANIEU DES ESCAS,	193
BERNARD DE VENZA C,	225
PIERRE DE CORBIAN OU COR- BIAC,	227
PIERRE & AUSTOIS DE MAEN- ZAC,	234
PIERRE CARDINAL,	236
GUILLAUME BOYER DE NICE,	272
THIBAUT DE BLINON,	275
RAIMOND VIDAL DE BÉSAU- DUN,	277
HUGUES DE PENNA,	309
PONS DE LA GARDA,	311
RAMBAUD,	313
GERVERI DE GIRONE,	316

vii] TABLE DES ARTICLES.

NATIBORS, OU MADAME TEBERGE,	321.
RAIMOND DE SALAS,	323.
PONS DE MONTLAUR,	326.
GIRAUD RIQUIER,	329.
ARNAUD DE TINTIGNAC,	375.
JEAN-ESTÈVE DE BÉSIERS,	377.
<hr/>	
TROUBADOURS INCONNUS, ou dont les articles sont peu importants,	386.
PIÈCES ANONYMES,	432.



HISTOIRE



# HISTOIRE

## LITTÉRAIRE

### DES TROUBADOURS.

---

X C I X.

G U I D' U I S E L.

SELON l'historien provençal, G U I étoit seigneur d'Uisel, bon château en Limousin, qu'il possédoit conjointement avec ses deux freres, Eblès & Pierre : outre ce château, ils en avoient beaucoup d'autres. Cependant Nostradamus, (dont l'inexactitude prend Uzès pour Uisel,) raconte que les trois freres ne pouvant vivre avec le peu de bien qu'ils avoient, Eblès insinua que le meilleur

*Tome III.*

A

parti à prendre, s'ils ne vouloient pas mourir de faim, étoit de se livrer à la poésie, & de visiter les cours des princes. Ce conseil fut approuvé. Ils communiquèrent leur projet à Elias, un de leurs cousins, gentilhomme pauvre, mais bon jongleur; & ils le prièrent de se joindre à eux. Elias y consentit volontiers. Avant de partir, les trois freres convinrent que Pierre, habile musicien, chanteroit les chansons de Gui & les sirventes d'Ebles; qu'ils ne se sépareroient jamais; que Gui recevroit l'argent, & le distribueroit aux deux autres par égale part.

On voyoit souvent de pareilles associations de jonglerie. Nos manuscrits confirment le récit de Nostradamus sur celle des trois freres & du cousin; & les représentent tous quatre comme troubadours, Gui composant de bonnes chansons, Ebles des sirventes, Elias des tençons; & Pierre chantant leurs poésies.

Mais l'historien provençal ne dit mot du motif que leur attribue Nostradamus. Les seigneurs du *bon* château d'Uifel, possesseurs de plusieurs autres châteaux, pouvoient-ils craindre de mourir de faim ? D'un autre côté, peut-on croire que leur association n'ait eu pour objet que de se faire considérer par leurs talens ? Des vues d'intérêt, de gloire & de plaisir, y concoururent vraisemblablement. Plus d'un troubadour, qui pouvoit vivre chez lui dans l'aïfance, mais d'une manière obscure, couroit au-dehors après la fortune, aussi-bien qu'après la considération.

Du reste, Nostradamus, sujet à tant de méprises, peut avoir confondu les trois freres avec leur cousin, qui étoit réellement dans le besoin. Nous avons un couplet de Faidit, où il reproche à Elias d'Uifel sa pauvreté & celle de son château. Elias en convient dans sa réponse, & fait d'autres reproches à son adverfaire.

Revenons au principal objet de cet article. Gui d'Uifel étoit chanoine de Brioude & de Montferrand. Le dérèglement des mœurs ecclésiastiques lui permettoit de suivre librement ses goûts. Il alla en Provence avec ses associés ; & y devint amoureux d'une dame, nommée Nugidas de Mondus, nièce de Guillaume comte de Montpellier, & cousine germaine de la reine d'Aragon. Cette reine doit être Marie, fille unique du comte, qui épousa Pierre II en 1204. Nous ne trouvons d'ailleurs aucun éclaircissement sur la dame dont il s'agit.

Le troubadour fit pour elle des chansons, qui le mirent en honneur. Rebuté d'abord, il reçut enfin des espérances. Un jour qu'il pressoit plus vivement sa maîtresse d'agréer son hommage : » Vous » êtes un noble homme, lui dit madame » de Mondus; quoique vous soyez cleric, » vous êtes aimé & estimé ; & je vous » veux tant de bien, que je ne puis me

DES TROUBADOURS. 3

» défendre de faire tout ce qui vous  
» conviendra. Vous pouvez m'avoir  
» pour maîtresse ou pour femme. Voyez  
» lequel vous voulez choisir. « Elle ne  
cherchoit qu'à éprouver le caractère de  
son amant, qui sans doute n'étoit pas  
dans les ordres : on doit supposer aussi  
qu'elle étoit veuve.

Transporté de joie, Gui consulta son  
cousin Elias; & voici une tençon entre  
eux sur cette importante matière.

G U I.

» Or dites-moi, Elias, un amant fin-  
» cère qui aime sa dame de bonne foi,  
» & qui est aimé de même, doit-il, selon  
» les droites lois d'amour, souhaiter  
» plutôt d'en être l'amant que le mari,  
» dans la supposition qu'on le laisse maî-  
» tre du choix? «

E L I A S.

» J'ai le cœur d'un loyal amant, &  
» & non d'un trompeur : ainsi je tiens à  
» plus grand honneur d'avoir pour tou-

» jours dame belle & sage, que de ne la  
 » posséder qu'un an; & je juge meilleure  
 » la condition du mari, qui toujours  
 » possède sa dame: car j'ai vu bien des  
 » intrigues d'amour cesser & se rom-  
 » pre. «

G U I.

» J'estime par dessus toutes choses ce  
 » qui fait devenir meilleur; & je ne mé-  
 » prise rien tant que ce qui fait empi-  
 » rer. Pour une maîtresse, on s'efforce  
 » d'acquérir de jour en jour plus de  
 » mérite; pour sa femme, on se néglige,  
 » on perd le mérite qu'on a. Un amant  
 » est loué de son amour; & on se mo-  
 » que de celui d'un mari pour sa femme.  
 ( Il est étonnant de trouver au treizième  
 siècle ce honteux & absurde préjugé, si  
 répandu de nos jours. )

E L I A S.

» Si vous aimiez tant soit peu, vous  
 » sentiriez l'absurdité que vous venez  
 » de dire. Un faux amant ne cherche



» que son plaisir, ne se soucie point de  
 » celle qui en est l'objet. Pour moi, en  
 » préférant des chaînes qui me lient éter-  
 » nellement à ma dame, je prouve que  
 » rien ne me plairoit tant ailleurs; &  
 » que lorsqu'elle voudra de moi, je ne  
 » veux point avoir la liberté de lui man-  
 » quer. «

## G U I.

» Je ne fais point d'injure à ma  
 » dame, en ne souhaitant pas de l'avoir  
 » pour femme; c'est, au contraire, par  
 » le respect & l'amour extrême que je  
 » lui porte. La fidélité d'un amant est  
 » bien plus honorable. S'il prend une  
 » maîtresse, il est retenu par la honte  
 » attachée à l'inconstance. A-t-il pour  
 » elle des procédés indignes & indécens?  
 » il pêche contre l'amour; il offense, à  
 » son déshonneur, toutes les règles de la  
 » galanterie. «

## E L I A S.

» On seroit fondé à me regarder

» comme un trompeur , si , pouvant  
 » avoir sans surveillant , sans compagnon  
 » & sans maître , celle que j'aime , je  
 » demandois autre chose. Le mari obtient  
 » aisément ce qu'il désire ; & l'amant  
 » l'achète bien cher. Ainsi , on a beau  
 » dire , j'aime mieux être mari joyeux  
 » qu'amant dans l'inquiétude. «

Je conviens que les idées romanesques de galanterie, & plus encore la corruption des mœurs, pouvoient faire pencher la balance du côté de Gui. Mais n'est ce pas la honte de son siècle, comme du nôtre, qu'une pareille question pût devenir problématique? La saine morale n'est-elle pas essentiellement d'accord avec la nature? Et qu'y a-t-il de comparable à l'union sacrée de deux cœurs, que la sympathie, la tendresse, l'estime, la confiance, les services mutuels, les innocens plaisirs, & les gages précieux de l'amour chaste & conjugal, rendent l'un pour l'autre un principe

constant du bonheur ? Jusqu'aux peines du mariage , quand il est assorti par la sagesse , tout doit le rendre cher aux époux sensibles & vertueux. Ce n'est point l'ivresse d'une passion orageuse , où les transports de joie amènent , sinon des fureurs , du moins les dégoûts , les parjures & les remords.

Gui d'Uisel , persista dans son sentiment. Mais la dame de Mondus , qui ne croyoit pas sans doute aux visions romanesques , pensa qu'il vouloit se réserver la liberté de l'inconstance. Elle en fut extrêmement choquée , dit l'historien provençal ; elle congédia le troubadour , sous prétexte qu'elle ne feroit jamais son amant d'un homme qui n'étoit pas chevalier , & épousa un chevalier de Catalogne.

L'amant disgracié se vengea par une chanson , où l'on ne retrouve plus cette belle flamme dont il se vantoit. Après avoir dit que sa dame le quitte , mais

qu'il ne cesse pas pour cela de chanter ;  
il ajoute :

» Je me repens bien de la douleur  
» que j'en ai eue. Je suis fort satisfait  
» de son changement, puisqu'elle m'ap-  
» prend à changer. Ses caresses m'au-  
» roient fait grand plaisir ; mais sa folie  
» a changé mes idées, comme le tems  
» changera bientôt ses attraits. On ne  
» doit plus me reprocher d'avoir menti  
» en la louant : je me corrige à présent  
» qu'elle me donne lieu de dire tout  
» le contraire. «

Sa passion n'étoit cependant pas étein-  
te ; & la chanson suivante exprime les  
tourmens d'un cœur sensible & vive-  
ment agité.

» Non, je n'aurois pas cru qu'amour  
» pût jamais me déplaire, ni me rendre  
» insupportable à moi-même. Je n'avois  
» pas encore senti ses rigueurs. Insensé  
» que j'étois ! je faisois gloire d'aimer  
» sans fausseté & de tout mon cœur. Je

» vois bien maintenant qu'en amour  
 » rien n'est pis que d'aimer. Ainsi je cesse  
 » d'aimer.

» Amour est le contraire de tous les  
 » autres métiers : plus on y est habile,  
 » moins on y gagne. Les foibles amans,  
 » satisfaits de la plus légère faveur, se  
 » trouvent trop heureux & s'abandon-  
 » nent à la joie. Tous les profits sont  
 » dévolus aux trompeurs. Hélas ! amour  
 » est une grande folie. Que j'ai été fou,  
 » moi qui ne pouvois vivre un seul jour  
 » sans aimer ! moi, qui ai reçu de l'a-  
 » mour les plus grands maux, sans aucun  
 » bien !

» Amour est tellement dégénéré,  
 » qu'avant de savoir si l'on est bon ou  
 » méchant, les dames veulent aimer à  
 » l'essai : aussi changent-elles souvent.  
 » Une mode encore pire est survenue :  
 » sans amour on veut avoir une amie.  
 » N'en disons pas davantage : car celui  
 » qui reprend avec douceur, corrige

» toujours mieux que s'il se mettoit en  
» colère.

» Ah ! si amour étoit ce qu'il avoit  
» coutume d'être ; non , aucune joie ne  
» lui seroit comparable. Il écartoit tous  
» les soucis , toutes les agitations dont il  
» n'étoit pas la source ; il affaïsonnoit les  
» peines de mille douceurs. Amour res-  
» piroit la générosité , l'honneur , la civi-  
» lité , la sagesse , la courtoisie. Tout ce  
» qui tendoit à fauffer la galanterie , il le  
» rejetoit bien loin & avec opprobre.

» Mais , quoique amour m'ait donné  
» la mort , jé ne dois point trop en dire  
» de mal. Car il y a bien encore quel-  
» que loyal amant , à qui mes invectives  
» seroient une peine mortelle ; & l'on  
» doit au moins plaindre l'amant sin-  
» cère , tant qu'il reste dans le droit che-  
» min.

Une profonde mélancolie , fruit de  
l'amour malheureux ou de l'orgueil hu-  
milié , enchaîna le talent de Gui. Il re-

monça aux vers, aux chansons. Les chevaliers & les dames en étoient fâchés, surtout madame Marie de Ventadour, qui avoit pour lui une estime particulière. Afin de le tirer de cet état de langueur, elle imagina de lui proposer une question, propre à exciter la verve d'un troubadour. C'est le sujet de la tenson suivante.

MARIE DE VENTADOUR.

» Gui d'Uisel, je suis affligée que  
 » vous ne chantiez plus; & je voudrois  
 » bien vous en faire reprendre l'usage.  
 » Voici une question qui est de votre  
 » compétence. Une dame doit-elle, sui-  
 » vant les droites lois d'amour, autant  
 » faire pour un loyal amant, que l'amant  
 » pour elle ? »

G U I.

» Madame Marie, je croyois avoir  
 » quitté à jamais les tenses, & tout le  
 » reste. Mais je n'ose résister à une invi-  
 » tation telle que la vôtre. Je vous ré-

» pondrai que la dame ne doit pas  
 » moins faire pour son amant que l'a-  
 » mant pour elle. Tout doit être égal  
 » entre amis; «

M A R I E D E V E N T A D O U R.

» Cependant c'est le devoir d'un amant  
 » de demander en toute humilité ce qu'il  
 » désire, & la dame a droit de lui com-  
 » mander. L'amant doit exécuter les  
 » ordres de sa mie, comme de sa sou-  
 » veraine; au-lieu que l'obligation de  
 » la dame est de traiter son amant avec  
 » les égards ordinaires, non avec le res-  
 » pect & la soumission dûs à un seigneur  
 » & à un maître. «

G U I.

» Nous prétendons, nous, que la  
 » dame ne doit pas avoir moins de res-  
 » pect pour l'amant, que l'amant en a  
 » pour elle, supposé que l'amour soit  
 » égal entre eux. «

M A R I E D E V E N T A D O U R.

» Mais ce n'est pas ainsi que les amans



50 pensent eux-mêmes. Car quand ils dé-  
 55 butent auprès d'une dame, ils la sup-  
 60 plient à genoux, & les mains jointes,  
 65 d'accepter leurs très-humbles services,  
 70 en protestant de vouloir être leurs  
 75 esclaves. A votre compte, ils seroient  
 80 donc de vrais traîtres, si après s'être  
 85 donnés pour esclaves, ils prétendoient  
 90 devenir nos égaux. «

## G U I.

100 C'est chose honteuse, qu'une dame  
 105 refuse de regarder comme son égal un  
 110 amant, à qui elle s'est tellement unie,  
 115 que les deux cœurs n'en font plus  
 120 qu'un. Ou il vous faudra convenir, ce  
 125 qui seroit bien mal-honnête, que l'a-  
 130 mant doit aimer plus loyalement que  
 135 la dame; ou vous m'accorderez qu'ils  
 140 sont égaux l'un à l'autre, & que si  
 145 l'amant cède, c'est par pure politesse. «

L'opinion du poëte étoit certaine-  
 ment blasphématoire dans les principes  
 de la chevalerie, puisque l'amant devoit

rendre à sa dame une sorte de culte religieux. Peut-être n'étoit-elle pas moins fautive dans les principes de la nature raisonnable, si le véritable amour, du côté de l'homme, est un hommage rendu à la beauté, aux grâces, au sentiment ; & si la pudeur essentielle de la femme commande en quelque sorte le respect à la tendresse de l'amant. Uifel traite bien cavalièrement cette matière, dont on faisoit la base de l'instruction.

Il fut cependant aussi amoureux de deux dames, la comtesse de Montferaud & la vicomtesse d'Aubusson, qu'il ne manqua pas de célébrer dans ses vers, avec toute l'humilité de la galanterie à la mode, ou avec tous les sentimens de l'amour respectueux. Il dit au sujet d'une de ces dames :

» L'admiration qu'elle me donne me  
 » fait sentir toute ma témérité. Plus elle  
 » me fait d'obligeantes réponses, plus je  
 » suis troublé par la frayeur. Je feins des

» prétextes , comme si j'étois venu pour  
 » d'autres affaires : l'amour extrême en  
 » est la cause. Je ne craindrois pas tant,  
 » si j'aimois moins.

» Toujours mes vœux seront timides,  
 » parce que les prétentions de mon  
 » amour sont bien hardies. On est moins  
 » embarrassé à solliciter un petit don ,  
 » qu'à en demander un grand dont tout  
 » le monde a envie. Ah ! si elle vouloit  
 » me l'accorder . . . . .

» Elle pourroit à moins me rendre  
 » très-content. Je ne suis pas fait pour  
 » un tel bonheur ; je ne le demande  
 » point , je ne lui en parlerai pas même.  
 » Mais comme je le désire , je m'en  
 » entretiens avec moi-même. Faute de  
 » mieux , les amans se soulagent en par-  
 » lant. Oui , je fais gloire de parler de  
 » ma flamme ; mais c'est la peur qui  
 » m'en fait parler.

» Du moins dirai-je dans mes chan-  
 » sons , combien sa jolie personne est

» pourvue de mérite. Ah ! si merci , ra-  
 » cine de tous biens , étoit dans son  
 » cœur ! mais c'est ce qui lui manque ,  
 » & j'aurois grand besoin de l'y ren-  
 » contrer. Eh quoi ! aurai-je la douleur  
 » de trouver quelque défaut à celle que  
 » j'aime ? Non , il n'y aura rien à repren-  
 » dre en elle , si elle prend pitié de mon  
 » tourment.

## E N V O I.

» Belle Azalaïs , tout le monde vous  
 » loue tant , qu'il est inutile que je parle  
 » de vous. Mais que Dieu ne m'accorde  
 » aucun bien d'amour , si je ne vous  
 » aime plus & mieux que personne. «

Un légat du pape , qui vint dans le  
 pays , fit jurer à Gui d'Uifel de renon-  
 cer à la poésie. L'historien provençal ne  
 dit pas pourquoi. Selon Nostradamus ,  
 Gui & ses compagnons attaquoient la  
 tyrannie des princes , & l'abus de l'au-  
 torité pontificale ; le légat les obligea  
 de promettre qu'ils n'écriroient plus ni

contre le pape, ni contre aucun prince; ils se retirèrent chez eux avec beaucoup de biens qu'ils avoient amassés dans les cours; Jacques Motta, gentilhomme d'Arles, célèbre troubadour qui ne ménageoit point les mauvais princes, se moqua de la folle promesse que les d'Uifel avoient faite; le moine des Isles d'or & Hugues de Saint-Césaire assurent que, malgré leur serment, ils ne cessèrent point d'invectiver contre la tyrannie.

Nos manuscrits ne font mention nulle part de Jacques Motta, & ne contiennent aucune pièce des d'Uifel propre à confirmer le récit de Nostradamus. Cependant le motif qu'il donne de la défense du légat paroît fort probable. La liberté des troubadours les exposoit aux poursuites, quelquefois aux persécutions des gens d'église; & quoiqu'il fût indécemment qu'un clerc chanoine composât des vers de galanterie, ce n'étoit pourtant

point alors de quoi irriter le zèle d'un légat.

Gui mourut de douleur en 1230, s'il faut en croire Nostradamus, qui ne nous apprend pas le sujet de cette grande douleur. Les trois freres & leur cousin fleurirent au commencement du treizième siècle. On n'en fait pas davantage. Il nous reste seize pièces de Gui, & trois tençons d'Ebles. Elias est interlocuteur dans plusieurs tençons de l'un & de l'autre. Pierre se borna vraisemblablement à chanter les vers de ses freres & de son cousin.



C.

## G U I B E R T A M I E L S .

G U I B E R T A M I E L S étoit un chevalier Gascon , pauvre & courtois ; il excella dans les armes ; il fut bon troubadour , & fit des vers plus exacts & plus corrects qu'aucun autre ; enfin , il n'aima jamais de dame d'une naissance supérieure à la sienne. C'est tout ce que nous apprennent nos manuscrits. Les auteurs connus ne parlent point de ce poète. Une pièce que nous avons de lui confirme son éloge , & prouve qu'il méprisoit la folie de ces amours romanesques , dont on se piquoit pour les dames de haut parage.

» Je suis un troubadour , non de ceux  
 » qui tranchent du grand seigneur , &  
 » cherchent à se faire entendre au loin.  
 » Je veux que mon chant se borne entre

» moi & celle que je veux chanter. Je  
 » ne me soucie point de l'amour des  
 » grandes dames : je préfère les person-  
 » nes de ma sorte. Je n'ai ni la fortune  
 » ni les qualités qu'il faut , pour aspirer  
 » à ces hautes conquêtes qui ne me con-  
 » viennent point , & que je n'obtiendrois  
 » pas si je voulois y prétendre. J'aime  
 » mieux un beau petit oiseau que je tiens  
 » dans la main , que deux ou trois grues  
 » dont le vol se perd dans les cieux . . . . .  
 » Je fais telle personne , belle , vertueuse ,  
 » de la meilleure conduite , & qui se con-  
 » tente de la médiocrité : c'est à elle que  
 » j'adresse mes vœux ; que je rends mille  
 » graces , les maintes jointes : trop heu-  
 » reux de la félicité dont elle me fait  
 » jouir. α





## C L

FRÉDÉRIC, *roi de Sicile*, & LE  
COMTE D'EMPURIAS.

Nous avons vu Richard I, roi d'Angleterre, employer les vers à peindre ses infortunes & ses sentimens de bravoure. Voici un roi de Sicile troubadour, qui en fait le même usage. La poésie fut souvent autrefois l'organe de la politique, aussi-bien que de la galanterie. Le premier de ces deux genres nous offre plus d'objets d'instruction.

Depuis la sanglante tragédie des Vêpres siciliennes, la maison d'Aragon se maintenoit en Sicile, malgré les foudres du Vatican; & les Siciliens haïssent trop les François, avoient trop à craindre leur vengeance, pour rentrer sous la domination de la maison d'Anjou. Alphonse III, successeur de Pierre III en

Aragon, pour se délivrer d'un interdit toujours dangereux, s'engagea en vain à procurer la restitution de la Sicile, que Jacques son frere possédoit. Jacques & les Siciliens s'y opposèrent ; & le fatal interdit fut renouvelé. Alphonse mourut sans enfans. Jacques alla aussitôt en Espagne pour y régner, & laissa en Sicile Frédéric, son cadet. Alors on renoua les négociations avec Rome.

En 1285, le célèbre Boniface VIII, qui commanda si souvent en maître du monde, fit consentir Jacques à restituer la Sicile, à condition que Charles de Valois renonceroit aux droits que Martin IV lui avoit donnés sur l'Aragon. La paix fut signée. Jacques parut insensible aux remontrances & aux prières des Siciliens. Ils prirent leur parti avec courage, assemblèrent les états généraux à Palerme, & proclamèrent Frédéric.

Celui-ci fut bientôt foudroyé par Boniface. Son propre frere, le roi d'Aragon,

gen, se déclara contre lui en apparence; rappela de Sicile les soldats Aragonois & Catalans, dont très-peu obéirent; se rendit à Rome pour concerter avec le pape les moyens de détrôner Frédéric; accepta même le commandement de la guerre; en alla faire les préparatifs avec un éclat affecté; passa en Sicile avec une grande flotte; battit celle de son frere; & retourna dans son royaume, après ces preuves de zèle qui n'empêchèrent pas de croire, non sans beaucoup de raison, qu'il ne cherchoit qu'à tromper un pontife redoutable.

Dans cette situation critique, Frédéric III composa l'unique pièce que nous ayons de lui. Il l'adressa au comte d'Empurias, seigneur Catalan, qui ayant accompagné Jacques II à Rome, avoit passé de là en Sicile, pour soutenir le même prince dont à Rome on avoit médité la ruine. Voici la pièce du roi:

» Je ne dois pas me mettre en peine

» de la guerre , & j'aurois tort de me  
 » plaindre de mes amis : je vois une  
 » foule de guerriers venir à mon secours,  
 » chacun s'empessant à me faire recou-  
 » vrer mon domaine. Si quelqu'un paroît  
 » m'abandonner , je ne le condamne  
 » point ; car on a fait pour moi de si  
 » belles actions , que ma race en est  
 » comblée d'honneur & de gloire. Je  
 » puis faire encore retentir le bruit des  
 » Catalans & Aragonois , & mettre à fin  
 » l'entreprise de mon pere. Je me crois  
 » en droit d'avoir la couronne. Si pour  
 » cela aucun de mes parens , armé d'une  
 » noble ambition , entreprend de me  
 » poursuivre , il peut se montrer : car je  
 » ne suis pas homme à me gouverner  
 » par les fantaisies d'autrui.

» Ebles (c'est le jongleur ,) vas dire à  
 » ceux qui n'ont point encore pris de  
 » parti , que j'aime pour sujets des hom-  
 » mes distingués par le courage & la  
 » constance des anciens Romains , &

» qu'ils me trouveront aussi fidelle pour  
 » eux qu'ils le feront pour moi. Mais  
 » mes parens agissent à mon égard d'une  
 » façon peu sincère. «

Il comptoit sur les secours du roi d'Aragon; il le voyoit se liguer avec ses ennemis: il ne savoit apparemment que penser de cette conduite artificieuse, & y trouvoit des sujets de défiance. Le comte d'Empurias, aussi troubadour, lui répondit par une pièce où il donne à connoître les véritables desseins de Jacques II.

» Vas dire au roi Frédéric, qu'il ne  
 » sied point à un noble personnage de  
 » rien relâcher de ce qu'on lui veut rete-  
 » nir. Il ne recevra pas maintenant des  
 » secours qu'il attend d'Espagne de ses  
 » parens; mais il peut être sûr que dans  
 » l'été il en recevra. . . . Non, ses parens  
 » ne désirent point sa ruine, ne veulent  
 » point qu'il perde son royaume, & que  
 » les François s'enrichissent à ses dépens.

» Que Dieu les confonde ces François  
 » & rabatte leur orgueil ! & que le roi  
 » de Sicile se couvre de gloire , par de  
 » hauts faits pour la défense de tous les  
 » pays ! Le jeune roi me plaît , de ne  
 » pas s'effrayer des menaces , pourvu  
 » qu'il recouvre les terres que son père  
 » avoit conquises. S'il en vient à bout ,  
 » nous le regarderons comme un brave  
 » & habile prince. «

Jamais la maison de France ne put  
 recouvrer la Sicile ; & si elle conserva  
 Naples , ce ne fut qu'avec beaucoup de  
 peine : tant les François s'étoient attiré  
 de haine par leurs violences & leurs dé-  
 bauches.

Le comte d'Empurias , dont il s'agit  
 ici , se nommoit Pons Hugues III. Il  
 mourut sans enfans ; & ce comté , un  
 des neuf que Charlemagne avoit éta-  
 blis en Catalogne , fut réuni par sa mort  
 à la couronne d'Aragon. (*Chronique ma-  
 nuscrite de François Tarafé , chanoine de  
 Barcelone.*)



## C II.

## ARNAUD CATALANS.

SELON Crescimbéni , ce troubadour est le même que Trémolera Catalan , dont il est parlé dans la satire du moine de Montaudon. Du reste , on ne le connoît que par six pièces , qui roulent presque uniquement sur l'amour. Il y parle avec éloge de la comtesse de Provence , & félicite les Provençaux des biens que la Savoie leur a procurés en la leur donnant. Cette princesse étoit Béatrix de Savoie , femme du dernier Raimond-Bérenger.

Il exalte , dans une chançon , la beauté de sa maîtresse , qui ne doit rien aux couleurs empruntées , ni à l'art de se peindre. » Quand il est auprès d'elle , il » fait le signe de la croix ; tant il est » émerveillé de la voir. Elle est sotte

» avec les fots , & bonne avec les bons ;  
» de forte que tout le monde la trouve  
» à son gré. « Une femme de mérite ne  
fera jamais *sotte avec les fots*. Elle les évi-  
tera tant qu'il lui sera possible , & ce ne  
sera pas un petit effort de sagesse &  
d'honnêteté , que d'être indulgente pour  
leur sottise.







## CIII.

## G U I O N E T.

**D** E U X tençons de ce troubabour, inconnu d'ailleurs, roulent sur le sujet qu'on jugeoit alors le plus intéressant, sur les qualités qui devoient rendre un chevalier préférable à un autre en amour.

G U I O N E T propose à Rambaūd cette question : Une dame de haut rang & d'un mérite supérieur, est aimée de deux chevaliers également nobles ; l'un est courageux & intrépide, & n'a pas d'autre mérite ; l'autre réunit en lui toutes les vertus, hors le courage dont il manque tout-à-fait : lequel des deux la dame doit-elle estimer davantage ?

Rambaūd décide pour le second, & dit en preuve, Que les femmes se gagnent d'ordinaire par la douceur & la

complaisance ; qu'elles n'aiment ni la rudesse ni la fierté ; que le chevalier loyal trouve tous les jours occasion de se battre. Guionet soutient, Que le pouvoir d'une valeur intrépide est si grand, que tout l'univers lui est soumis, & cite l'exemple d'Alexandre. Il est vrai que la valeur avoit alors beaucoup d'attraits pour les femmes ; mais, selon toute apparence, elles cherchoient comme aujourd'hui des adorateurs plutôt que des maîtres.

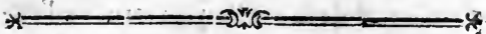
Dans la seconde tençon, le troubadour dit à Cadenet : Une dame qui ne veut point d'amant, est tendrement aimée par deux hommes, dont l'un absorbé par le chagrin, perd tout le mérite qu'il avoit, & il en étoit rempli ; l'autre, qui en avoit peu auparavant, devient meilleur de jour en jour par les efforts qu'il fait pour plaire à la dame : lequel est le plus amoureux ?

C'est le premier, répond Cadenet ;

car l'excès de son désespoir prouve l'excès de son amour. Guionet prétend que la dame se déshonoreroit en ne préférant pas celui qui devient meilleur ; car si d'empirer , prouve l'excès de l'amour , on ne songera qu'à mal faire pour prouver qu'on est bien amoureux.

Les braves gens , réplique Cadenet , ne cesseront pas pour cela de chercher à acquérir du mérite ; au contraire ils se perfectionneront de plus en plus : mais si l'amour les tourmente , ils dégèneront nécessairement ; car l'amour est une ivresse , & celui qui en est saisi ne voit , n'entend rien.





## C I V.

**G U I D E C A V A I L L O N  
& B E R T R A N D D' A V I G N O N.**

**L**A ville de Cavaillon, dans le comtat Venaisin, avoit autrefois ses vicomtes, dont l'autorité se maintint après que ceux d'Avignon eurent perdu la leur. Gui fut un de ces vicomtes. Nos manuscrits le dépeignent comme un noble baron, homme gracieux & courtois, chevalier fort aimé des dames & de tout le monde, bon guerrier, qui fit de bonnes renfons & de bons couplets d'amour & de joie. Ils ajoutent qu'on le crut amant de la comtesse de Provence, Garfende, dont le mari étoit frere du roi d'Aragon. Garfende étoit petite-fille de Guillaume, dernier comte de Forcalquier. Elle épousa en 1193 Alphonse II comte de Provence, frere de Pierre II. C'est en vertu

de ce mariage que les comtés de Provence & de Forcalquier furent réunis.

On peut rapporter à la comtesse de Provence une chanson du troubadour, où il dit » que le mérite de sa maîtresse » le fait trembler ; que cette considéra- » tion seule l'empêche de lui offrir ses » vœux, jusqu'à ce qu'il ait rendu assez » de services pour se croire en droit de » lui adresser quelque prière : il voudroit » que ses actions fussent ses messagers ; » & qu'elle les regardât comme un hom- » mage qu'il lui rend : car de beaux faits » valent bien une déclaration. «

Mais Gui ne se bernoit point à une seule maîtresse. Il le fait assez connoître par une espèce de tenson ou de dialogue avec son manteau, qui lui avoit occasionné quelque chagrin dans des aventures de galanterie. » Il m'a fait tant de » honte, dit-il, que j'en ai encore la » tête basse. Je voudrois que ce man- » teau eût été brûlé, plutôt que de per-

» dre , pour en avoir été revêtu , les  
 » bonnes grâces de l'aimable Donfava  
 » & de la belle dame Galberge. «

» Vous vous moquez de moi à présent,  
 » répond le manteau , quoique je vous  
 » aie bien gardé du froid. Mais vous ne  
 » me reprocherez point tant d'autres  
 » services que je vous ai rendus. Si quel-  
 » que dame vous méprise à mon sujet ,  
 » ne m'en sachez pas mauvais gré. Si  
 » l'aimable Donfava vous abandonne ,  
 » je voudrois vous couvrir l'un & l'au-  
 » tre. «

Gui promet à son manteau de le faire teindre en écarlate , pour le récompenser de sa bonne volonté. Le manteau répond qu'il est accoutumé à entendre son maître donner de belles paroles ; mais qu'il ne s'y fierait point.

Nous avons des couplets de ce poëte , sur une guerre qu'il soutint contre les François pour le comte de Toulouse , qui possédoit le comtat en qualité de

marquis de Provence. L'empereur Frédéric II, irrité contre Raimond Bérenger V, comte de Provence, l'avoit mis au ban de l'empire, & avoit transféré le comté de Forcalquier à Raimond VII comte de Toulouse. La guerre commença entre eux en 1239. Les François, que Bérenger appelloit à son secours, pénétrèrent dans le comtat. Gui de Cavaillon, aux prises avec eux, adressa ces vers à Folcon descendant des anciens vicomtes d'Avignon.

Il lui mande qu'il est assiégé par les François dans Château-neuf, (village du comtat;) il dit qu'il les combat depuis trois mois; il vante la valeur avec laquelle il déploya autrefois son lion (ses armoiries;) il reproche à Bertrand de l'avoir quitté sans congé, & l'invite à revenir.

Bertrand d'Avignon, par une réponse en vers, paroît lui reprocher à son tour, de s'être laissé forcer par un vilain comte.

dans Château neuf, où il l'avoit secouru ;  
 » service dont j'ai été mal récompensé ,  
 » ajoute-t-il ; je m'en rapporte à Refor-  
 » tats, pour savoir si vous êtes bon dans  
 » un château assiégé. « Il ne croit pas  
 que, pour rien au monde, Gui déploie  
 son lion contre les François, depuis la  
 mauvaise manœuvre qu'il fit à la victoire  
 d'Usson, &c. Nous ignorons ces petits  
 faits militaires, trop peu intéressans pour  
 qu'on s'efforce de les éclaircir.

D'autres couplets de Gui, adressés au  
 comte de Toulouse, intéressent davan-  
 tage par le sujet même. Le poëte de-  
 mande à Raimond, s'il aimeroit mieux  
 que le pape lui rendît sa terre de bonne  
 grâce, que de la recouvrer par les armes ?  
 Le comte répond qu'il préfère vaillance  
 & honneur à tout autre bien ; mais que  
 ce n'est pas en haine du clergé qu'il tient  
 ce discours ; que ce n'est pas non plus  
 par crainte qu'il se défend de haïr le  
 clergé ; enfin, qu'il ne veut ni châteaux



ni tours qu'à titre de conquête, & que les chevaliers s'en trouveront bien.

Soit que Raimond VII eût ces sentimens, ou que le poëte souhaitât de les lui inspirer, la nécessité l'emporta sur le courage; & si le comte n'avoit pas été absous en 1229, de l'excommunication qui le dépouilloit de ses domaines, il n'auroit eu que des droits incontestables, sans forces pour les faire valoir. Il envoya Gui de Cavaillon en ambassade à la cour de France, & ensuite à celle de Rome, où devoit se traiter l'accordement. Il obtint l'absolution, mais non la restitution entière de ses états.

Le zèle de Gui pour le comte de Toulouse éclate encore dans une pièce, contre Guillaume VI de Baux, prince d'Orange, ligué avec les François, & détesté par la plûpart des habitans du Comtat, qui défendoient leur seigneur injustement opprimé. Ce pays résistoit aux foudres de Rome: le tems appro-

choit cependant où les papes devoient y regner! Mais écoutons le troubadour.

» Bannières & chevaux armés, avec  
 » de valeureux vassaux, auront défor-  
 » mais leur tems; & je mande au seigneur  
 » de Courteson (ville de la principauté  
 » d'Orange,) quoiqu'il soit allié des  
 » François, de ne pas croire qu'il de-  
 » meure en paix avec le consulat d'Avi-  
 » gnon.

» Je ne dissimulerai point ma joie du  
 » mal qui arrive à ceux de Baux: Je suis  
 » bien en droit de m'en réjouir, puis-  
 » qu'ils m'ont ruiné Robion (un de ses  
 » fiefs,) dont je n'ai pas encore tiré  
 » vengeance. Mais tandis que je tiens  
 » les dés, je le leur ferai payer chère-  
 » ment.

» Comte (de Toulouse,) si vous am-  
 » bitionnez l'estime, soyez loyal, géné-  
 » reux, magnifique: c'est le moyen de  
 » vous faire considérer comme un bon  
 » seigneur. Donnez généreusement aux

» étrangers & à vos amis , en abaissant  
 » vos ennemis ; & aimez mieux accorder  
 » que refuser.

» Notre demi-prince ( Guillaume de  
 » Baux ) a été proclamé roi de Vienne ,  
 » & couronné comme le savent tous les  
 » barons. Bonnardon ( jongleur , ) va  
 » promptement lui dire , qu'il ne sorte  
 » pas de son royaume fans de bons gui-  
 » des : car il est sujet à se laisser prendre  
 » prisonnier. α

Ce dernier trait sera expliqué dans la  
 vie de Guillaume de Baux , dont l'au-  
 teur parle avec un souverain mépris ,  
 selon l'usage des siècles où la haine n'est  
 tempérée par aucune bienfiance. Guil-  
 laume avoit obtenu en 1214 de l'empereur  
 Frédéric II le titre de roi d'Arles  
 & de Vienne. En cette qualité, il préten-  
 doit avoir droit à l'hommage, même des  
 comtes de Provence. Il n'eut dans le fait  
 qu'un vain titre.



C V.

## G U I L L A L M E T.

C E troubadour inconnu nous a laissé une pièce fort originale, où il semble tourner en ridicule les moines intéressés, au sujet des images dont ils cherchoient à tirer parti. Une statue de saint négligée par un prieur, qui attendoit les offrandes, est le sujet de la tençon suivante.

G U I L L A L M E T.

» Seigneur prieur, le saint est fâché  
 » contre vous, de ce que vous le laissez  
 » si long-tems dans la pauvreté. Je crois  
 » qu'il ne sera point tenté de faire des  
 » miracles en votre faveur ; puisque  
 » vous le méprisez au point de ne pas  
 » couvrir sa nudité par un habit : on lui  
 » voit sur l'autel les cuisses & le ventre  
 » à découvert. «

## LE PRIEUR.

» Seigneur Guillalmet, c'est à vous  
 » qu'il faut s'en prendre, si le saint n'a  
 » pas gagné davantage, & si les offran-  
 » des de nos voisins n'ont pas suffi pour  
 » l'habiller, lui & nous. Les drapiers ne  
 » veulent point livrer leur drap sans  
 » argent. Le saint *a trop peu gagné*: c'est  
 » pour cela qu'on lui voit les côtes à  
 » l'autel. «

## GUILLALMET.

» Il vous sied mal, seigneur prieur,  
 » de le garder ainsi au grand scandale  
 » du monde. Prêtez-lui, jusqu'à ce qu'il  
 » ait gagné, ou que Dieu lui ait fait un  
 » meilleur sort. «

## LE PRIEUR.

» C'est comme si vous ne disiez rien,  
 » seigneur Guillalmet. Le saint n'aura  
 » point d'habit, qu'on ne donne de quoi  
 » l'habiller. Il y a bien deux ans que je  
 » prêche sur sa misère, mais en vain. «

Dès le treizième siècle, ce ton de

raillerie devenoit commun, & l'histoire en offre plusieurs exemples. On avoit poussé trop loin les abus de la superstition, & l'on en faisoit un trafic trop indécent, pour que les esprits qui commençoient à secouer le joug, ne se permissent pas quelquefois des faillies peu mesurées. Ce fut bien pis lorsque Dante & Bocace ouvrirent la carrière au génie.





## C V I.

## TOMIERS &amp; PALAZIS.

**T**OMIERS & PALAZIS, dont le savant historien du Languedoc ne fait qu'une seule personne, étoient deux chevaliers de Tarascon, qui composoient des sirventes sur les événemens de leur pays. Il nous reste deux de ces pièces, sans indication de celui qui en est l'auteur. Elles intéressent par beaucoup de traits historiques.

La première doit se rapporter à la malheureuse situation de Raimond VII, accablé sous les coups de la croisade contre les Albigeois. Simon de Montfort, chef ambitieux & hypocrite des croisés, avoit assujetti les états du comte de Toulouse. Sancie d'Aragon, femme de ce prince, signaloit pour lui un zèle impuissant; & les princes d'Aragon ne

donnoient aucun secours, occupés d'autres affaires qui les intéreſſoient davantage. Les conditions de paix, propoſées au comte, paroifſoient plus intolérables que les calamités de la guerre ; & ſes refus d'y ſouſcrire aigrifſoient toujours la haine du clergé , principal auteur de l'oppreſſion où il ſe trouvoit. Écoutons le troubadour.

» J'ai tant de ſujets de parler , que je  
 » ne fais par où commencer. Que chacun  
 » faſſe ſes réflexions , & prenne exemple  
 » ſur Toulouse , où les plus nobles ſont  
 » pis que ſi on les avoit mis à mort.  
 » Avec tant ſoit peu de ſens , on doit  
 » préférer la guerre à une méchante paix.  
 » L'aimable comteſſe d'Avignon ( cette  
 » ville appartenoit au comte de Toulouse , )  
 » que Dieu bénifſe ! ſ'eſt mieux comportée  
 » que ſes parens de par de-là Al-  
 » gueſſa ( ville frontière , ) dont aucun ne  
 » lève la tête , & ne prend la bonne voie.  
 » L'un tire vers le Portugal , l'autre vers  
 » la Lombardie.



» Mieux vaut se défendre , que de se  
 » laisser tuer ou faire prisonnier. Car  
 » bien des gens ont à se plaindre des  
 » évêques; Dieu les confonde! Je prie  
 » chacun de me prêter attention. Avec  
 » quelle perfidie ils traitèrent le seigneur  
 » de Foix qui s'étoit confié à eux! (Ce  
 seigneur fut opprimé comme tant d'au-  
 tres.)

» Avignon s'élève en Provence; & il  
 » paroît que Dieu en dispose ainsi: car  
 » ses citoyens ont de la conduite & de  
 » la générosité! Ah! noble & courtoise  
 » nation, votre vigueur, votre fermeté  
 » est la gloire des Provençaux.

» Guillaume de Baux s'éloigne du  
 » royaume, en suivant le parti des  
 » François; & ils le couvrent de honte,  
 » comme quand ils lui firent céder, mal-  
 » gré lui, le pouvoir qu'on lui avoit  
 » donné dans le Vénaisin. « (Ce prince  
 d'Orange, vassal des comtes de Tou-  
 louse, fut leur ennemi mortel. On lui

avoit sans doute fait espérer la jouissance du Comtat , & on l'obligea ensuite de le céder au pape. )

Notre poëte voudroit qu'au lieu d'attaquer un prince chrétien , on tournât les forces chrétiennes contre les infidèles. Et certes , il faut l'avouer , les autres croisades , en comparaison de celle-ci , étoient dignes du zèle de religion.

» Celui-là n'espère guère en Dieu , qui  
 » abandonne le saint sépulcre. Le clergé  
 » & les François ne tiennent compte de  
 » l'injure qu'on fait à Dieu : il s'en ven-  
 » gera. Tous les chemins d'Acre & d'As-  
 » sur ont été infestés de leurs briganda-  
 » ges. « ( Les brigandages des croisés ;  
 si le troubadour y eût réfléchi , étoient  
 une des plus fortes raisons contre les  
 croisades. )

Dans le second sirvente , l'auteur traite le même sujet , & se livre particulièrement à son ardeur pour la guerre sainte.

Cette

Cette pièce est composée de couplets d'égale mesure , tous terminés par le même refrain.

» La promesse d'aller à la croisade est  
 » restée sans exécution. Dieu permet  
 » qu'on l'abandonne par lâcheté. Sei-  
 » gneurs , ayons de la fermeté , & soyons  
 » sûrs d'être secourus.

» Nous avons un puissant secours :  
 » c'est en Dieu que je me confie. Il nous  
 » donnera la victoire sur les François ;  
 » car il se venge des armées qui ne le  
 » craignent point. *Seigneurs , ayons de la  
 » fermeté , &c.* ( Les François faisoient  
 la guerre au comte de Toulouse. Dieu  
 ne donna pas la victoire à l'opprimé. )

» Tel croit venir à une fausse croi-  
 » sade , qui sera obligé de fuir sans trou-  
 » ver de gîte : car à bien combattre ,  
 » on défait aisément les plus grands  
 » princes. *Seigneurs , &c.*

» J'ai perdu auprès des Aragonois &  
 » des Catalans mes efforts & mes firven-

» tes ; & le jeune roi ne trouve personne  
 » qui l'assiste. *Seigneurs, &c.* (Jacques I  
 étoit resté, après la bataille de Muret,  
 entre les mains de Simon de Montfort.)

» Si Frédéric, roi d'Allemagne, souf-  
 » fre que le roi de France entame & dé-  
 » truisse son empire, le roi d'Angleterre  
 » en sera bien fâché. *Seigneurs, &c.*  
 (Louis VIII vouloit attaquer Avignon,  
 qui relevoit de l'empire. Il n'y avoit  
 rien à espérer du foible Henri III.)

» Les lâches évêques se mettent peu  
 » en peine de la perte du saint sépulcre,  
 » où fut notre pere Jésus-Christ, quand  
 » il vint du désert : ils aiment mieux  
 » Beaucaire. *Seigneurs, &c.* (La croi-  
 sade contre les Albigeois étoit effecti-  
 vement plus fructueuse pour les évê-  
 ques.)

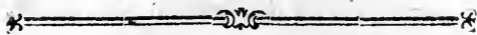
» Notre cardinal se tranquillise, se  
 » divertit, joue & prend de belles mai-  
 » sons. Que Dieu le confonde ! Il est  
 » insensible aux maux de Damiette. *Sei-*

gneurs, &c. ( Le cardinal Bertrand, légat du pape, gaignoit tout au moins autant que les évêques, à la ruine du comte de Toulouse.)

» Je ne crois pas qu'Avignon perde  
 » courage ; tant nous voyons ses ci-  
 » toyens armés de constance dans toutes  
 » leurs affaires. Maudit soit celui qui en  
 » est fâché. *Seigneurs, ayons de la fer-*  
 » *meté, & soyons sûrs d'être secourus.* »

La poésie, & la littérature en général, sont bien précieuses au genre humain, lorsqu'elles défendent les droits de l'humanité contre l'usurpation & le fanatisme. Si elles y travaillent sans succès, du moins laissent-elles aux siècles futurs des monumens, où l'injustice est flétrie, & qui font enfin triompher la vérité.





## C V I I.

GUILLAUME DE BAUX,  
*prince d'Orange.*

LA maison de Baux, dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler, fournit un article curieux à notre histoire, dans la personne d'un de ses principaux membres, qui joignit aux titres les plus pompeux la qualité de troubadour. La poésie provençale, si honorée par tout, avoit des droits particuliers sur les Provençaux du premier rang.

GUILLAUME DE BAUX étoit fils de Bertrand, & devint prince d'Orange du chef de sa mere Tiburge, princesse d'Orange, mariée en 1160. Il épousa Ermengarde de Sabran, alliance digne de son illustre maison. Sa principauté relevoit du comtat Venaisin, que le pape avoit saisi sur le comte de Tou-

louse. Guillaume profita aussi de la circonstance , pour s'affranchir de toute sujétion. En 1214, il obtint de l'empereur Frédéric II des lettres patentes qui lui assuroient le titre de roi d'Arles & de Vienne. Le royaume d'Arles ou de Provence étoit perdu pour l'empire d'Allemagne. Un empereur qui en auroit joui , ne l'auroit pas donné sans doute ; mais ç'a été un usage commun à la cour impériale , ainsi qu'à la cour pontificale ; de conférer les titres & les droits sans posséder la chose , & même parce qu'on ne la possédoit point. Guillaume de Baux affecta dès-lors tous les privilèges de la souveraineté : il se qualifia prince *par la grace de Dieu.*

Sa souveraineté & sa royauté ne le garantirent pas de deux aventures humiliantes , qui lui attirèrent les railleries de quelques hardis troubadours. Nous tirons le fait de nos manuscrits.

Le prince d'Orange dépouilla un

marchand françois, qui étoit en voyage, & lui prit des effets considérables ; c'est-à-dire apparemment, qu'il confisqua ses effets, parce que le marchand avoit fraudé les droits de péage ou de douane. Le marchand porta ses plaintes au roi de France ( Philippe-Auguste. ) Ce roi lui répondit, qu'il étoit trop éloigné pour lui faire justice, & qu'il lui permettoit de se la faire lui-même comme il pourroit. Si la réponse fut réellement telle, il semble que c'étoit un simple propos hasardé légèrement ; car Orange ne dépendoit point du roi de France, & le prince Guillaume étoit d'ailleurs ligué avec lui contre les Albigeois.

De retour dans son pays, le marchand imagina un moyen fort extraordinaire de se venger. Il fit contrefaire le sceau du roi ; il écrivit en son nom une lettre au prince, par laquelle le roi lui mandoit de se rendre auprès de lui, afin de recevoir les grands biens & hon-



neurs qu'il lui destinoit. Guillaume est charmé de la lettre, & après de grands préparatifs, il se met en route. La ville où demeuroit le marchand se trouvoit malheureusement sur son passage; il y séjourne, il ne se défie de rien. Le marchand, dont les mesures étoient bien prises sans doute, le fait arrêter avec toute sa suite; & l'oblige de réparer tout le dommage qu'il lui avoit fait. Guillaume, instruit alors du manège, s'en retourna dépouillé & confus.

Pour concevoir cette aventure, il faut se transporter en un siècle où il n'y avoit aucun frein à la licence & au brigandage. On recevoit par tout la loi du plus fort; & Guillaume pouvoit ne l'être pas en voyageant.

Quelque tems après, il eut à dévorer un affront de même nature. Brouillé avec Aimard de Poitiers comte de Valentinois & de Die, il alla insulter & piller une de ses terres. Comme il reve-

noit par le Rhône, des pêcheurs, fujets d'Aimar, l'arrêtèrent & probablement le rançonnèrent.

Gui de Cavaillon, comme nous l'avons vu, faisoit allusion à ces aventures, en disant au prince d'Orange qu'il étoit sujet à se laisser prendre prisonnier. C'étoit le reproche d'un homme piqué. Ce qui étonne davantage, c'est que le troubadour Rambaud de Vaqueiras, étant à la cour d'Orange, l'ait raillé en vers sur le même sujet. Guillaume lui répondit par une pièce, dont il ne reste que ce mauvais fragment :

» Je suis bien surpris, Rambaud, de  
 » vous voir si fort en colère contre moi.  
 » On saura dans peu que vous êtes plus  
 » fou que les plus fous. Allez vers le roi  
 » de Barcelone (roi d'Aragon,) & vers  
 » les autres, comme vous l'avez entre-  
 » pris; car vous aimez mieux de l'ar-  
 » gent que de pauvres armures. α

Apparemment Vaqueiras ne recevoit

pas d'autres présens de Guillaume. Il répliqua en railleur :

» Inglès, (nom poétique sous lequel il désigne le prince,) » Aimard de Poitiers a tiré prompt vengeance de l'affaut, que vous avez donné à la terre » d'Ossteilla. Un de ses pêcheurs vous a » pris comme un brochet. Je ne dis pas » que vous ayez été battu ; si ce n'est » par contre-coup du roi de France, » qui ne vous livra cependant point : » mais vous eûtes la simplicité d'ajouter » foi au sceau du rusé bourgeois. « On ne peut douter, après cela, de ce que nos manuscrits racontent sur le marchand.

Nous avons aussi la réponse du prince d'Orange à la pièce de Gui de Cavillon. (Voyez son article.) Deux personnages de ce rang pouvoient se battre en vers, ainsi qu'avec l'épée & la lance.

» Rendez votre *lion* plus souple : car

» il est trop furieux ; & s'il nous avoit  
 » tous mangés, vous n'y gagneriez rien.

» Gui, vous fûtes bien conseillé,  
 » quand vous vintes chercher à faire la  
 » paix avec nous, & que vous vous  
 » rendîtes dans notre prison : je crois  
 » que ce fut à Marseille ; ( un prince de  
 la maison de Baux y étoit vicomte. )  
 » Mais le comte vous a enlevé à nous ;  
 » & vous ne vous en tirerez pas sans  
 » qu'il vous en coûte.

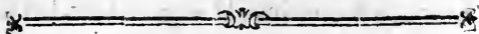
» Ami, Gui de Cavailon, quelque  
 » noble & estimable que vous soyez,  
 » devenez plus modéré : car la fortune  
 » change en un instant. «

Guillaume de Baux fut la victime de  
 sa haine contre les Albigeois, dont la  
 ville d'Avignon soutenoit le parti avec  
 chaleur. Vers l'an 1218, les Avignonois  
 le firent prisonnier dans une embuscade,  
 l'écorchèrent vif, & coupèrent son corps  
 en morceaux. Vengeance atroce des  
 atrocités que la croisade avoit produites.

Le pape Honorius III expédia des brefs foudroyans , pour exhorter les croisés à punir cet attentat. Ce fut un des motifs qui déterminèrent Louis VIII à faire le siège d'Avignon en 1226.

Diverses branches de la maison de Baux , établies à Naples sous le règne des princes François , y ont possédé les premières dignités , avec les duchés d'Andria & de Nardo , les comtés de Tricassi , de Castro , d'Ugento , d'Avelino , de Montéscaiolo. On appelle encore en Provence *terres Baussenques* , un grand nombre de fiefs qui appartenoient à cette illustre maison.





## C V I I I.

## ARNAUD DE COMMINGES.

**I**L y a eu au treizième siècle, dans la maison des comtes de Comminges, deux Arnaud Roger, dont l'un fut vraisemblablement notre troubadour. Nous n'avons de lui qu'un sirvente, où il invective contre les désordres du siècle.

» Je suis bien content d'un usage  
 » qui se met en vogue parmi nous : je  
 » souhaite qu'il dure long-tems, & que  
 » ceux qui font violence aux foibles, en  
 » trouvent d'autres qui le leur rendent.  
 » Je voudrois que cet usage pût aller  
 » toujours en remontant, depuis moi  
 » jusqu'à l'empereur ; en sorte qu'un  
 » méchant trouvât toujours un plus  
 » méchant que lui. « Suit un détail des  
 désordres qu'on voit régner, parce que  
 le droit du plus fort est le seul connu.

Vraisemblablement le poëte avoit en vue les horreurs produites par la guerre contre les Albigeois. La maison de Comminges, unie par le sang & l'amitié à celle de Toulouse, en partagea les infortunes. Ce fût bien le droit du plus fort, qu'on exerça sous couleur de religion.





## C I X.

## ARNAUD DE MARSAN.

QUOIQUE ce troubadour soit tombé entièrement dans l'oubli, on peut assurer qu'il joignoit à l'éclat de la naissance, le mérite des talens & celui de la chevalerie. Nous croyons qu'il étoit de l'illustre maison de Marsan.

Il ne reste de lui qu'une pièce, mais digne d'un long extrait, parce qu'elle peint les modes antiques, & la manière de vivre des seigneurs, qu'on estimoit la plus honorable. L'auteur ne se pique pas de modestie; car il dit que son conte en vaut bien cent, & qu'il est tel que, de cent, celui ci seroit le meilleur. C'est une espèce d'instruction de chevalerie.

» Ce fut dans un mois d'octobre, »  
 » bien m'en souvient, que je fis prendre



» à deux de mes damoiseaux deux fau-  
 » cons , & à un troisième un autour , le  
 » meilleur que je connusse , avec des  
 » chiens & des levriers. Nous étions bien  
 » dix chevaliers sur des chevaux de prix ,  
 » & tous avec bonne envie de nous  
 » amuser. Nous n'étions pas encore for-  
 » tis , que voici arriver un chevalier en  
 » habit de pèlerin. C'étoit le plus beau  
 » personnage & le mieux fait qu'on ait  
 » jamais vu sous le sac de pénitence. Il  
 » s'avançoit à pas lents , comme accablé  
 » de fatigue , & la tête enfoncée dans  
 » les épaules.

» Quand il fut près de moi , sans  
 » saluer , sans proférer un seul mot , il  
 » prit mon cheval par la bride , me tira  
 » à l'écart , & me jetant un regard lan-  
 » goureux , il s'arrêta un moment , en  
 » homme qui avoit le cœur ferré de  
 » douleur. Puis il dit : Pour Dieu , sei-  
 » gneur , ayez compassion de mon état.  
 » Je viens d'un pays éloigné pour vous

» demander conseil d'amour, comme à  
 » celui qui est l'homme du monde le plus  
 » capable de m'instruire. J'aime une da-  
 » me excellente en vertu & en beauté :  
 » j'ai fait tous mes efforts, & ne suis  
 » point parvenu à lui plaire : je veux  
 » m'en faire aimer, & je ne fais com-  
 » ment m'y prendre. Enseignez-moi par  
 » pitié la conduite que je dois tenir. «

Il faut se transporter dans les siècles de chevalerie, pour concevoir un pèlerin, sous le sac de pénitence, dont le pèlerinage n'a d'autre objet que de chercher des conseils d'amour.

» A ces mots, je dis à mes barons :  
 » Trouvez bon que la partie soit remise  
 » à une autre fois : car aujourd'hui j'ai à  
 » parler de plaisir & de joie avec ce  
 » jeune inconnu ; & il faut que nous  
 » soyons sans témoins.

» Aussitôt, descendant de cheval, je  
 » prends par le gant cet étranger ; je le  
 » prie de différer la conversation jusqu'au

» lendemain, pour être en état de réflé-  
 » chir & de lui donner de meilleurs con-  
 » seils. Mais je voudrois savoir, lui dis-  
 » je, à qui je parle, afin d'être plus sûr  
 » des avis que j'ai à vous donner. Sa  
 » réponse fut aussi courtoise que ma de-  
 » mande; & son nom me le fit considé-  
 » rer davantage.

» Nous nous mêmes ensuite à jouer  
 » aux échecs & aux tables, (jeu de da-  
 » mes;) à dire mille fables & chansons;  
 » & restâmes ainsi jusqu'au coucher du  
 » soleil, qu'on nous avertit pour aller  
 » souper dans la grande salle, où se  
 » trouvèrent plusieurs personnes. Le sou-  
 » per fini, comme le nouvel hôte avoit  
 » besoin de repos, nous fumes nous  
 » coucher. Après avoir bien dormi,  
 » nous nous levâmes, le prêtre nous  
 » ayant fait avertir pour la messe, à  
 » l'aube du jour. (On étoit plus diligent  
 » qu'aujourd'hui.) » Lorsqu'elle fut dite,  
 » nous allâmes au dîner qu'avoit servi

» Bidaus mon connétable : il fut bon &  
 » dura long-tems.

» Enfin, je me levai, prenant l'étran-  
 » ger par la main ; & laissant toute la  
 » compagnie dans la salle, nous descen-  
 » dîmes tous deux seuls, & passâmes  
 » dans un verger, où je le fis asseoir près  
 » d'un laurier vis-à-vis de moi. Alors,  
 » lui adressant la parole : Ami, que  
 » souhaitez-vous de moi ? Vous ne me  
 » trouverez ni beaucoup d'habileté ni  
 » un grand savoir ; mais de la joie, de la  
 » courtoisie & du courage : c'est en quoi  
 » ont excellé les plus illustres amou-  
 » reux. »

Suit une longue énumération de héros  
 du tems, fameux en galanterie. Après  
 quoi, le troubadour donne sa leçon.

» Retenez bien ce que je vais vous  
 » dire ; & vous serez passé maître en  
 » amour. Soyez vêtu proprement & ga-  
 » lamment. Soit que vos habits soient  
 » riches, ou non : ayez soin que votre

» chemise soit fine & blanche ; que vos  
 » fouliers , vos bas , vos chausses , vos  
 » manches , votre surcot ( espèce de veste )  
 » soient si justes , que tous ceux qui  
 » vous verront vous portent envie. Que  
 » votre robe , si vous en faites faire une ,  
 » soit plutôt courte que longue. Que  
 » votre habit ait de l'ampleur par de-  
 » vant : la poitrine en fera mieux ou-  
 » verte , & l'on n'y verra rien d'indécent.  
 » Que votre manteau soit de la même  
 » étoffe que la robe ; & que la ceinture  
 » y soit assortie , ainsi que l'agrafe. α.  
 ( L'habillement , comme on voit , étoit  
 fort différent du nôtre ; mais la propreté  
 & une certaine parure n'étoient guère  
 moins en honneur. Le commerce des  
 femmes l'exigeoit. )

» Rien ne fait plus valoir un homme  
 » que de beaux cheveux. Lavez souvent  
 » les vôtres , & ne les portez point trop  
 » longs : il sied mieux de les avoir un  
 » peu écourtés. Les moustaches & la

» barbe trop longues vont mal aussi. Il  
 » vaudroit mieux qu'elles fussent coupées  
 » de trop près ; mais point d'excès de  
 » façon ni d'autre : faites-y attention.

» Les yeux & les mains sont les signes  
 » par lesquels on juge souvent d'un  
 » homme. Qu'ils n'aient rien d'ignoble.  
 » Que les yeux ne regardent pas effron-  
 » tément ; & tenez vos mains dans une  
 » posture décente. Si vous voyez à quel-  
 » qu'un une chose qui lui plaise , & qui  
 » vous fasse envie , n'ayez pas l'impoli-  
 » tesse de la lui ôter des mains. α

Ces petits détails regardent directe-  
 ment la personne. En voici d'autres plus  
 remarquables sur la manière de tenir  
 maison : car la magnificence pouvoit  
 beaucoup sur le cœur des dames.

» Vous devez avoir des écuyers pour  
 » vous servir. Il vous en faut deux sages,  
 » beaux , & qui sachent plaire. Les au-  
 » tres n'ont besoin que d'être courtois &  
 » polis ; mais pour ceux-là , il est néces-

» faire qu'ils sachent bien parler ; afin  
 » que, si vous les envoyez quelque part,  
 » ils ne fassent pas rire à vos dépens, &  
 » ne donnent pas sujet de dire : *Tel mal-*  
 » *tre, tel valet.*

» Quand vous tiendrez votre maison,  
 » si vous y avez du monde, faites bonne  
 » compagnie, beaucoup d'amitiés à ceux  
 » que vous recevrez. Invitez-les à man-  
 » ger, & qu'ils soient bien servis. On ne  
 » viendra point, si votre maison sent la  
 » pauvreté, & qu'on n'y trouve pas bon  
 » traitement & bon régal. Lorsque le  
 » jour paroît, gardez-vous de vous  
 » mettre tout seul à manger : rien de plus  
 » impoli. Faites placer vos hôtes auprès  
 » de vous dans un lieu propre ; faites-  
 » leur les honneurs de votre table, tant  
 » par vous-même que par vos gens ; &  
 » qu'ils aient bon feu. Recommandez  
 » bien à vos domestiques de ne pas ve-  
 » nir interrompre le repas en vous par-  
 » lant à l'oreille ; gardez-vous aussi de

» leur parler bas : cela auroit un air de  
 » pauvreté & de mesquinerie. Mais avant  
 » de vous mettre à table , donnez tous  
 » vos ordres jusqu'au lendemain , soit  
 » pour le vin , soit pour les lumières. Que  
 » les chevaux & les écuyers aient tout  
 » ce qu'il leur faut. Car s'ils n'ont pas  
 » assez à boire & à manger , vous enten-  
 » drez des murmures honteux pour un  
 » galant homme.

» Si vous tenez une cour ou assem-  
 » blée , n'y épargnez rien. Qu'il n'y ait  
 » ni clé ni porte à l'entrée de votre  
 » maison ; & n'écoutez point les flatteurs  
 » qui vous diront d'avoir des portiers ,  
 » pour repousser à coups de bâton les  
 » écuyers , les varlets ( pages , ) les para-  
 » sites & les jongleurs. Ne suivez pas  
 » l'exemple des riches avarés , qui se reti-  
 » rent secrètement de ces fêtes. A Dieu  
 » ne plaise que vous soyez le premier à  
 » quitter la compagnie ! Soyez plutôt le  
 » dernier à vous retirer.



» Votre maison doit être celle de  
 » tout le monde, & vous devez à toute  
 » heure faire face à quiconque se pré-  
 » sente. Jouez le plus gros jeu : il fait le  
 » plus d'honneur. Il est vilain & hon-  
 » teux de prendre les dés & de les lais-  
 » ser. Je vous y exhorte donc, mettez  
 » tout votre argent à tenir le cornet  
 » à tout venant. Quoi que vous perdiez,  
 » n'en témoignez point de mauvaise hu-  
 » meur, ne changez point de place ;  
 » autrement on se moqueroit de vous :  
 » ne tordez pas vos mains comme un  
 » furieux ; enfin ne donnez aucun signe  
 » que vous êtes fâché de perdre. Sinon,  
 » renoncez dès ce moment à la galan-  
 » terie. «

Voilà des conseils qui pouvoient con-  
 duire un grand seigneur à l'hôpital.  
 Une maison ouverte à tout le monde,  
 sans portier ; le plus gros jeu continué  
 sans interruption, quelque perte qu'on  
 fasse : c'est folie plutôt que magnificence.

Aussi n'étoit-il point rare de se ruiner superbement, comme aujourd'hui ; avec cette différence néanmoins, que les profusions d'alors tenoient plus de la générosité, & que celles de nos jours tiennent plus du libertinage & de la mollesse.

» Ayez un bon cheval , léger à la  
 » course , facile à manier , & menez le  
 » continuellement. Que vos armes soient  
 » riches & belles ; que votre lance , vo-  
 » tre écu , & votre cuirasse qu'on con-  
 » noît, ( on mettoit dessus ses armoiries, )  
 » soient bien éprouvés ; que votre che-  
 » val soit bien équipé de selle , de bride  
 » & de poitrail ; que la trouffe & la selle  
 » soient de même couleur que votre écu  
 » & la banderole de votre lance. Ayez  
 » un rouffin de bât pour porter une  
 » armure de rechange. Je vous dirai  
 » pourquoi je vous recommande toutes  
 » ces choses : c'est que si vous ne les  
 » avez pas préparées d'avance , & mises  
 » en

» en ordre ; à la première injure qu'on  
 » vous fera , à la première guerre qui  
 » vous surviendra , vous serez obligé de  
 » les chercher avec précipitation ; & les  
 » dames n'aiment point les galans qui  
 » ne sont pas toujours prêts à marcher  
 » aux guerres & aux tournois : elles  
 » veulent des gens empressés à saisir  
 » toutes les occasions de se faire lion ;  
 » neur.

» Pourvu que mes exhortations ne  
 » vous ennuient point , je vous recom-  
 » manderai d'aimer la chevalerie , & de  
 » vous y affectionner plus qu'à tout  
 » autre talent ou plaisir. Soyez vigilant  
 » à ne pas vous laisser surprendre par  
 » des attaques imprévues. Ne vous  
 » effrayez point des cris & des rumeurs  
 » que vous entendrez. Soyez le dernier  
 » à la retraite , comme le premier à la  
 » charge : car tel doit être celui qu'a-  
 » mour conduit. «

Ces idées militaires , toujours liées à

l'amour, nous retracent le vrai caractère de l'ancienne chevalerie.

» Lorsque vous serez au tournoi ,  
» ayez un haubert , & un casque de  
» rechange , les chausses d'acier , & vo-  
» tre épée au côté , dont vous donnerez  
» de grands coups pour animer votre  
» cheval. Que son poitrail soit garni de  
» sonnettes & grelots bien attachés ; rien  
» n'est plus propre à inspirer de la con-  
» fiance au chevalier , & de la terreur  
» à ses ennemis. Montrez-vous le plus  
» prompt à poursuivre & le plus lent à  
» reculer : tout cela est du devoir d'un  
» serviteur d'amour. Prenez garde à n'es-  
» suyer ni perte ni dommage , & à ne  
» point revenir sans avoir porté des  
» coups. Quand une fois vous aurez le  
» bras levé , si votre lance vous man-  
» que , n'oubliez pas de mettre l'épée à  
» la main , & d'en porter de si rudes  
» coups , que l'enfer & le paradis en  
» retentissent. C'est ainsi que je frappai

» toujours depuis que je fus chevalier,  
 » & j'ai eu grand nombre de belles &  
 » bonnes dames. «

L'auteur fait ici l'énumération de ses  
 bonnes fortunes, & cite beaucoup de  
 dames comme ses conquêtes. » Je vous  
 » en citerois encore bien d'autres,  
 ajoute-t-il en finissant; » mais je ne veux  
 » point révéler les mystères de celles qui  
 » m'ont accordé en secret leur amour. «

De pareilles conquêtes, il faut l'a-  
 vouer, ressemblent trop à celles que fait  
 le libertinage. Ce n'est plus cet amour  
 exclusif & noble, qui pour mériter le  
 cœur d'une femme estimable, se porte  
 avec ardeur aux actions héroïques. C'est  
 une passion corruptrice & volage, qui  
 emprunte le secours de la magnificence  
 & de la gloire militaire, pour triom-  
 pher plus aisément de la foiblesse d'un  
 sexe attaqué avec de mauvaises vues.  
 Puisque Arnaud de Marsan a trahi lui-  
 même son secret, on doit le blâmer

d'avoir en quelque sorte profané les principes de la chevalerie primitive ; mais il est louable d'ailleurs de n'avoir glissé dans ses leçons aucun trait dont l'honnêteté puisse recevoir atteinte.





## C X.

## RAIMOND DE CASTELNAU.

UNE satire amère contre les hommes de tout état, en particulier contre le clergé & les moines, est la seule pièce remarquable de ce troubadour, dont les chansons galantes ne disent rien.

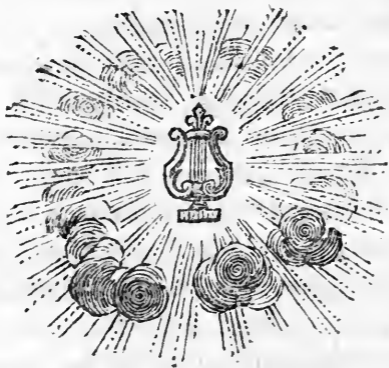
Il attaque le luxe des habits & de la chaussure des ecclésiastiques; leur avarice, & le délai à payer leurs dettes. Il invective contre les prélats, qui usurpent tyranniquement les fiefs que l'on tient d'eux; qui les font acheter aux possesseurs par de grosses sommes, ou par des redevances & obligations plus fortes que ne le comportent ces fiefs. Il déclame contre les rois, comtes, barons, baillis & sénéchaux, qui prenant le bien de tout le monde, sont néanmoins plus pauvres que des pèlerins, & n'ont ni

foi ni serment. Il dit des moines : » Si  
 » Dieu sauve pour bien manger & avoir  
 » des femmes , les moines noirs , les  
 » moines blancs , les Templiers , les  
 » Hospitaliers & les chanoines auront le  
 » paradis ; & Saint Pierre & Saint An-  
 » dré sont bien dupes d'avoir tant souf-  
 » fert de tourmens , pour un paradis qui  
 » coûte si peu aux autres. « Les légis-  
 tes , les hôteliers , les journaliers , les  
 médecins , huissiers , &c. passent en  
 revue : il dépeint vaguement leurs pil-  
 leries , leurs injustices ; & ajoute que ,  
 si ceux-là sont sauvés , les freres mi-  
 neurs vivent bien follement , ainsi que  
 ceux qui vont souvent à confesse & font  
 pénitence. Il dit à la fin , que le plus  
 grand des rois est le roi Alphonse ; le  
 meilleur des comtes , le comte de Ro-  
 dez ; le meilleur des prélats , celui de  
 Mende ; & son frere , le meilleur des  
 barons.

L'éloge du plus grand des rois ne peut



guère s'appliquer qu'à Alphonse X, roi de Castille, dont le règne commence en 1252. Dès-lors, le comte de Rodez est Hugues VI; & l'évêque de Mende, Odilon de Mercœur.





## C X I.

## RICHARD DE BARBÉSIEU.

SELON l'auteur de la vie manuscrite de ce troubadour, RICHARD étoit un chevalier, du château de Barbésieu en Saintonge; pauvre *vavasseur*, mais bon chevalier d'armes, & de belle figure; ayant plus de talent pour les inventions poétiques, que d'habileté à se produire dans le monde; sachant bien composer, sans savoir parler avec grace. Une extrême timidité qui venoit sans doute d'une mauvaise éducation, lui donnoit un air de gêne & d'embarras, surtout dans les nobles compagnies, où il paroïsoit morne & silencieux. Plus il voyoit de personnes assemblées, plus son embarras augmentoit; & il avoit toujours besoin de gens pour le produire & le faire valoir.

Ce portrait d'un bon chevalier, d'un

bon poëte , si timide dans la société , n'annonce pas de grands succès en galanterie ; puisque c'est avec des qualités fort différentes qu'on avoit coutume d'y réussir. Cependant la vie de notre troubadour est pleine d'intrigues galantes , dont le récit entremêlé de ses pièces intéresse la curiosité.

Il devint amoureux de la femme de Geoffroi de Touai , riche baron du pays. C'étoit la fille de Geoffroi Rudel , prince de Blaye. Une belle figure , beaucoup de gaieté dans le caractère , le talent de la plaisanterie dans la conversation , le désir de l'estime & de la célébrité , la distinguoient avantageusement. Elle s'aperçut bientôt de la passion qu'elle avoit inspirée à Barbésieu , & en parut si contente , qu'il osa lui faire une déclaration d'amour. Elle la reçut en femme qui souhaitoit d'être célébrée par un poëte. Dès-lors le troubadour fut attaché à son service , & la chanta sous le nom

de *Miels-de-donna* (la meilleure des dames.)

» Toutes les fois que je la confidère ,  
 » je suis frappé d'étonnement. Je ne fais  
 » que rêver , sans oser rien dire. Elle  
 » a tout l'esprit , toute la sagesse de l'âge  
 » mûr : elle y joint la gaieté , la galan-  
 » terie & les graces de la jeunesse . . . . .  
 » Je suis comme la chandelle qui se dé-  
 » truit en éclairant : mon amour me  
 » consume. «

Madame de Touai l'accueilloit avec bonté , mais sans lui accorder la moindre faveur ; & quand il la prioit d'amour , elle lui crioit merci ; ajoutant qu'elle ne demandoit pas mieux pourvu que son honneur restât hors d'atteinte. S'il lui vouloit réellement tant de bien , disoit-elle , il ne devoit rien exiger qui pût nuire à sa réputation. L'amant soupiroit , la conjuroit de ne pas se rendre coupable en le damnant :

» C'est un enfer que mon état. Je

meurs de soif dans la souffrance ; je brûle d'un feu dévorant dans les ténèbres . . . . Voyez ma patience , ma soumission , la pureté de mon amour ; & daignez m'accorder un doux regard . . . . Je n'ose vous appeler amie , puisque vous ne voulez pas contribuer pour votre moitié à établir ce nom entre nous. Je vous trouve une insensibilité que je ne mérite point. Et cependant je ne puis me résoudre à perdre toute espérance. «

Les rigueurs d'une maîtresse inspirent quelquefois des soupçons. La jalousie se fait sentir dans une pièce de Barbézieu ; où , après avoir demandé un baiser comme le salaire de l'amour le plus constant , il avertit sa dame que la beauté ne suffit pas sans la vertu ; qu'elle doit prendre garde de prêter matière à la médifance ; qu'eût elle toute la vertu du monde , on ne manqueroit pas de croire les mauvais discours , si elle n'a un exté-

rieur honnête, & si elle ne ferme les oreilles aux galanteries des hommes, qui la plûpart ne font que des trompeurs.

Une dame du même pays, châtelaine d'un riche château, dit l'historien provençal, ayant fait venir Barbésieu ainsi tourmenté par sa passion, lui tint ce discours: » Je m'étonne bien qu'un homme: » tel que vous aime si long-tems une: » dame, qui ne vous accorde aucun: » plaisir d'amour. Vous êtes d'une figure, » d'un mérite à plaire généralement » & à obtenir de toutes les dames ce que: » vous désirerez. Pour moi, je m'estime: » rois heureuse de vous accorder ce que: » l'on vous refuse ailleurs; si vous prenez le parti de vous détacher d'une: » cruelle. Et cependant je suis plus belle: » & de plus haut rang que l'objet de: » votre amour. «

Sur cette déclaration, Barbésieu promet de quitter madame de Touai. L'autre dame lui ordonne d'aller prendre

congé d'elle , fans quoi elle ne lui accor-  
 dera rien. Il obéit. » Je vous ai aimé ,  
 » dit-il à sa maîtresse , plus qu'aucune  
 » dame du monde , & plus que moi-  
 » même. Mais ne pouvant obtenir de  
 » vous la moindre faveur , je suis résolu  
 » de vous quitter. « Affligée de ce pro-  
 pos , madame de Touai le prie de ne la  
 point abandonner ; & ajoute que , si jus-  
 ques-là elle n'avoit point eu égard à ses  
 demandes , elle promettoit de le mieux  
 traiter à l'avenir. Il répond féchement :  
 » Mon parti est pris , je vous quitte. «  
 Il court auprès de sa nouvelle maîtresse.

Quelle fut sa surprise , lorsque rendant  
 compte à la dame de l'exécution de ses  
 ordres , il ne reçut que cette réponse  
 pleine de mépris : » Allez , vous êtes  
 » indigne qu'aucune femme vous traite  
 » bien. Vous êtes l'homme du monde le  
 » plus faux , d'avoir rompu de la sorte  
 » avec une dame si belle , si gaie , si  
 » honnête à votre égard ! Puisque vou

» l'avez quittée, vous quitteriez toute  
 » autre. Retirez-vous. «

Barbésieu consterné fut en proie à la douleur. Il retourna crier merci à madame de Touai : elle ne voulut plus entendre parler de lui. Alors la fureur lui dicta une invective contre les femmes en général :

» Chercher de la fidélité chez les fem-  
 » mes, c'est chercher les choses saintes  
 » aux lieux où l'on jette les chiens morts.  
 » S'y fier, c'est comme si l'on confioit le  
 » pouffin au milan. Si elles n'ont point  
 » d'enfans, elles en supposent, pour  
 » avoir les avantages matrimoniaux,  
 » accordés aux meres. Elles vous feront  
 » haïr ce que vous chérissiez le plus, &  
 » aimer à la folie ce que vous ne pou-  
 » vez souffrir. Elles ne veulent que s'en-  
 » traîner les unes les autres dans le dé-  
 » sordre, pour en rire & se justifier. «

Accablé de désespoir, le troubadour se retira dans un bois, où il se bâtit une



petite maison , résolu de n'en jamais sortir , & de ne plus paroître dans le monde , jusqu'à ce qu'il fût raccommo- dé avec madame de Touai. Les chevaliers du pays étoient touchés de son sort. Au bout de deux ans , ils vinrent le prier d'abandonner sa retraite. Il tint ferme dans sa résolution. Enfin toutes les dames & les chevaliers allèrent demander grace pour lui à sa dame. Mais elle répondit qu'elle ne l'accorderoit pas , à moins que cent dames & cent chevaliers , qui s'aimassent *par amour* , ne vinssent les mains jointes & à genoux lui crier merci & solliciter le pardon de Barbésieu , promettant à cette condition de l'accorder. Cette nouvelle lui rendit l'espérance , & il exprima ses regrets & ses désirs dans une chanson :

» Ainsî qu'un éléphant , renversé par  
 » terre , ne peut se relever , jusqu'à ce  
 » qu'un grand nombre d'autres éléphants  
 » le fassent relever par leurs cris ; de

» même je ne ferois jamais sorti de  
 » l'affliction où m'a précipité mon cri-  
 » me, si la cour du Pui, si les loyaux  
 » amans n'avoient imploré pour moi  
 » celle dont je ne pouvois obtenir  
 » grâce. Sans eux je continuerois à ne  
 » plus chanter, à me tenir enfermé com-  
 » me un reclus, privé de toute joie :  
 » car je ne suis pas de la nature de  
 » l'ours, qui engraisse à force de mal  
 » avoir . . . . . Je voudrois, étant mort  
 » comme le phénix, me brûler & renaî-  
 » tre comme lui de mes cendres, pour  
 » rentrer en grâce auprès de la belle que  
 » j'ai offensée, que je n'ose voir depuis  
 » deux ans. Chançon, fois auprès d'elle  
 » mon interprète. Je vais me remettre à  
 » sa miséricorde ; semblable au cerf qui,  
 » ayant fini sa course, va mourir aux  
 » pieds des chasseurs. «

Les dames & les chevaliers s'assem-  
 blèrent au nombre prescrit, allèrent in-  
 tercéder pour le malheureux amant, &

obtinrent sa grâce. Mais madame de Touai mourut bientôt ; & Barbésieu , ne pouvant plus vivre dans un pays , qui lui rappeloit continuellement la perte d'une maîtresse adorée , se retira en Espagne , où il finit ses jours.

Ses chançons , au nombre de quatorze , sont toutes relatives à l'objet de sa tendresse. L'historien provençal observe qu'il affectoit de se servir d'allégories , tirées des animaux , des oiseaux , du soleil & des étoiles , afin de donner à ses ouvrages un tour nouveau qui les distinguât. Le génie échauffé par le sentiment trouve des moyens plus sûrs de se distinguer.

Qu'il n'y ait pas du romanesque dans la vie de ce troubadour , c'est de quoi je me garderois bien d'être garant. Quelques circonstances ajoutées sur un fond vrai lui donnent souvent l'air d'une fable. Mais si l'ancien écrivain provençal peut être soupçonné ici de crédulité ou

de mensonge. Nostradamus est tout autrement digne de censure : il semble accumuler à plaisir les bévues & les erreurs.

Son Richard de Barbésieu n'a aucun rapport avec celui de nos manuscrits. Il en fait un très beau parleur, excellent mathématicien, aussi versé dans les saintes lettres que dans la poésie provençale. Il avance que Pétrarque a profité de ses poésies. Il dit néanmoins que le troubadour mourut vers l'an 1383, dans le tems que le comte de Savoie força Nice de lui faire hommage; tandis que Charles de Durazzo, usurpateur du royaume de Naples, faisoit la guerre en Provence à Louis I, comte de Provence & roi de Naples.

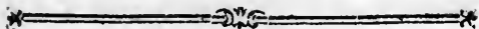
1°. Il est peu vraisemblable que Pétrarque, mort en 1374, ait profité des ouvrages d'un poëte qu'on fait mourir après lui.

2°. Il est faux que Charles de Du-

razzo soit venu en Provence faire la guerre à Louis I, qui au contraire alla le combattre à Naples.

3°. La ville de Nice ne fut usurpée par le comte de Savoie, Amédée VIII, qu'en 1388, trois ans après la mort de Louis I.





## C X I I.

## GUILLAUME DE MONTAGNAGOUT.

» **G**UILLAUME DE MONTAGNAGOUT fut un chevalier de Provence, » bon *trouveur* & fort amoureux. Il aimait » madame Jofferande, du château de » Lunel, & fit pour elle beaucoup de » bonnes chansons. « C'est tout ce que nous apprennent nos manuscrits. Il n'y a en Provence aucun lieu du nom de Montagnagout; mais il y a un Puiagut dans le diocèse de Sisteron, & *pui* signifie *montagne*. Probablement notre troubadour possédoit ce fief, ou étoit de la famille des seigneurs.

Celui dont Nostradamus a donné la vie, sous le nom de Guillaume d'Agout, est certainement le même; puisqu'une de ses pièces les plus considérables, citée

par l'historien , se trouve dans le recueil de Montagnagout. Voyons les particularités qu'il en rapporte.

Selon lui, Guillaume, seigneur d'Agout, fut bon poëte provençal ; il se distingua par un caractère sage & honnête, doux & modeste ; on l'appeloit l'Heureux, parce qu'il joignoit une grande fortune à une grande vertu ; son aspect étoit gracieux & vénérable, & de jour en jour, on découvrit en lui des qualités plus singulières & plus dignes d'estime ; il aima Jofferande, très-distinguée parmi les dames de son tems ; il composa pour elle beaucoup de chansons, qu'il adressoit à Alphonse roi d'Aragon, prince de Provence & comte de Barcelone, à la cour duquel il étoit le premier & le principal Gentilhomme. Nostradamus donne ensuite l'extrait de la pièce qu'on verra dans cet article. Il fait mourir le troubadour en 1181, quoique ses poésies paroissent démon-

trer qu'il vivoit au milieu du treizième siècle.

Elles font au nombre de douze. Commençons par ce qu'elles renferment d'historique.

Nous trouvons en premier lieu un poëme concernant la ligue que Raimond VII, comte de Toulouse, fit en 1241 avec un nombre de seigneurs contre S. Louis, pour recouvrer les domaines qu'il avoit été contraint de céder en 1229. Les comtes de la Marche, de Foix & de Rodez, entrèrent dans cette ligue. Le roi de France eut l'adresse de les en détacher; les autres alliés de Raimond l'abandonnèrent par foiblesse, ou parce qu'ils le voyoient trop foible; & en 1243, il fut réduit à se soumettre par le traité de Lorris.

Pendant cette guerre, le troubadour composa son poëme, où respire la passion des armes. Il se plaît, dit-il, au son des trompettes, aux traits que tirent les



meilleurs archers, & à voir une forêt de lances. Il fait l'éloge du comte de Toulouse, mais en lui reprochant de ne s'être pas tenu avec ceux de sa nation; faute déjà commise par les seigneurs de la Marche, de Foix & de Rodez, qui ont pris un mauvais parti. Le poëte compare leur conduite à la trahison de Caïn. Il dit au sujet du roi d'Aragon, qui avoit promis des secours: » Si le » roi Jacques I, à qui nous fûmes fidelles, » nous tient parole, les François s'en » trouveront mal. « Henri III, roi d'Angleterre, avoit donné beaucoup d'espérance, & s'en tenoit aux simples promesses. » Il fait bien de ne se pas remuer, » jusqu'à ce qu'on l'ait dépouillé de » tout. «

Un autre poëme, à l'occasion du mariage de l'héritière de Provence avec Charles d'Anjou, frere de saint Louis, manifeste encore mieux l'aversion du troubadour pour les François.

Il se plaint de ce que la Provence a perdu son nom; & il prétend qu'on l'appellera désormais *Faillenza*, au lieu de *Proenza*, (pays de lâcheté, au lieu de pays de bravoure,) parce qu'elle a subi une domination dure, en place de son ancien gouvernement qui étoit la douceur même. Il souhaite que le roi d'Aragon (Jacques I,) qui a défait les Sarasins d'Espagne, vienne combattre les François. Il ne doute pas qu'ayant vaincu leurs vainqueurs, il ne les vainque fort aisément; (allusions aux victoires des Sarasins sur saint Louis, dans la première croisade.) Il craint que si le roi d'Aragon ne vient au secours du comte de Toulouse, les François ne fassent encore des progrès; & il regarde ces princes comme déshonorés, s'ils ne se vengent pas des injures qu'ils en ont reçues. (Raymond VII voyoit avec beaucoup de peine l'établissement de Charles d'Anjou en Provence; mais pouvoit-il l'empêcher?)

Deux

Deux sirventes, sur la décadence des mœurs, contiennent des traits remarquables : on y voit en particulier une censure des gens d'église, qu'ils devoient pardonner difficilement.

Après avoir dit, avec le ton de la satire, que son siècle est ennemi de tout bien, & que l'argent seul y est compté pour quelque chose, le poëte reproche aux prédicateurs de s'élever contre l'amour de la gloire.

» Quiconque fait peu de cas de la  
 » gloire, est mal inspiré. Dieu veut la  
 » gloire & la louange ; l'homme qu'il fit  
 » à son image, doit avoir le même désir.  
 » Les gens d'église ont mauvaise grace  
 » de se rendre inquisiteurs, pour juger  
 » des choses à leur fantaisie. Qu'ils le  
 » soient, j'y consens, pour ramener dou-  
 » cement à la foi ceux qui s'en sont éga-  
 » rés, & pour les admettre charitable-  
 » ment à la pénitence. Ils disent que l'or-  
 » froi (étouffe d'or) ne convient point aux

» femmes. Ah! qu'elles ne fassent pas de  
 » plus grand mal! avec la richesse des  
 » habits elles conserveront les bonnes  
 » graces de Dieu. Ce n'est point avec  
 » des robes noires ou des frocs blancs  
 » qu'on les obtient, si l'on n'a que ce mé-  
 » rite. Que les gens d'église renoncent au  
 » monde, & songent uniquement à leur  
 » salut; qu'ils dépouillent la vanité & la  
 » convoitise; qu'ils n'usurpent pas le bien  
 » d'autrui: & on les croira. A les enten-  
 » dre, ils ne veulent rien; mais à les  
 » voir, ils prennent sans égard pour per-  
 » sonne. α

Le firvente est adressé au comte de Toulouse, pour le faire souvenir du mal que lui ont fait les gens d'église, & pour qu'il se mette en garde contre eux à l'avenir.

Nous voyons à chaque instant, combien l'affaire des Albigeois les avoit rendus odieux. Doit on s'en étonner? Le zèle devient plus que suspect, quand il

s'exerce en pillant, massacrant, brûlant ; & que ses travaux finissent par enlever les dépouilles de ceux qu'il a persécutés. Alors naissent les haines, au lieu de conversions.

Voici le second sirvente, où se trouvent des leçons pour différentes classes d'hommes.

» Les clercs & les laïques vont par le  
 » monde, se plaignant lés uns des autres.  
 » Les peuples se plaignent de l'injustice  
 » de leurs seigneurs ; & ceux-ci sont mé-  
 » contents de leurs sujets. Ainsi le monde  
 » est rempli de haines. Mais il vient de  
 » vers l'orient des Tartarins qui, si Dieu  
 » ne les arrête, les réduiront tous au  
 » même état. ( Il annonce une invasion  
 des Musulmans, sous un des noms qu'on  
 donnoit aux hérétiques Albigeois. )

» Ce malheur arrivera aux chrétiens,  
 » pour tant de forfaits dont les clercs &  
 » les laïques se sont rendus également  
 » coupables ; il arrivera infailliblement,

» si Dieu ne prend pitié d'eux, & ne fait  
 » terminer leurs différends par le pape :  
 » car si le pape les concilie, ils sont à  
 » l'abri de l'infortune. ( L'auteur semble  
 parler des Guelfs & des Gibelins ; mais  
 le pape n'étoit rien moins que concilia-  
 teur entre ces partis : il étoit plutôt le  
 chef de l'un, contre l'autre. )

» Pourquoi le clergé veut-il de si  
 » beaux habits, & vivre dans l'opulen-  
 » ce ; pourquoi le clergé veut-il de si  
 » belles montures ; puisqu'il fait que  
 » Dieu vécut pauvre ? Pourquoi veut-il  
 » s'emparer du bien d'autrui ; puisqu'il  
 » fait que tout ce qu'il dépense au-delà  
 » du manger & du vêtement le plus sim-  
 » ple, est un vol qu'il fait aux nécessi-  
 » teux, *si l'écriture ne ment ?*

» Pourquoi les grands seigneurs ne  
 » sont-ils pas attentifs à ne faire ni tort  
 » ni violence à leurs sujets ? Faire vio-  
 » lence aux siens est aussi criminel  
 » qu'usurper les droits d'autrui. C'est

» même un double crime de les mal-  
 » traiter , étant obligé de les défendre.  
 » Ainsi on perd sur eux tous les droits.

» Les sujets , de leur côté , sont bien  
 » coupables lorsqu'ils manquent à leurs  
 » seigneurs. Car chacun doit aimer d'a-  
 » mour pour son bon seigneur , & le ser-  
 » vir loyalement ; comme le seigneur  
 » doit aimer de bonne foi ses sujets.  
 » Loyauté oblige les uns & les autres  
 » de s'aimer si cordialement , qu'il n'y  
 » ait entre eux aucune fausseté.

» Roi de Castille, l'empire vous attend.  
 » Mais on dit ici que cette attente est  
 » celle des Bretons , ( qui attendoient  
 » toujours leur Arthur , héros fabuleux. )  
 » Quand un grand roi fait une grande  
 » entreprise , il faut qu'il mette sa tête à  
 » l'aventure. «

Alphonse X , dont il s'agit , fut élu  
 empereur en 1257 , par un parti oppo-  
 sé au prince Richard d'Angleterre. Pour  
 soutenir cette élection , il se montra peu

digne du glorieux surnom de Sage , en accablant d'impôts ses sujets , sans pouvoir exécuter une entreprise si imprudente.

Les pièces de Montagnagout pour madame Jofferande devroient être incomparables , à en juger par ce début :

» Quoique les premiers troubadours  
 » aient dit beaucoup de choses sur l'a-  
 » mour , on peut encore en ajouter de  
 » nouvelles : car on n'est pas bon trou-  
 » badour , si on ne met de la nouveauté  
 » & de l'invention dans les ouvrages.  
 » Un des premiers a dit qu'on avoit  
 » tant parlé de l'amour , qu'il seroit diffi-  
 » cile d'en rien dire de plus. Mais il  
 » n'en est rien. Je dis ce que je n'ai  
 » jamais entendu dire ; & amour m'a  
 » donné tant de favior , que si jamais on  
 » n'eût fait de vers , j'en aurois été l'in-  
 » venteur. «

Cependant il se jette dans les trivialisés de la galanterie , où nous éviterons



de le suivre , quoique peu de poëtes avant lui y aient montré des sentimens plus honnêtes. On en jugera par la pièce suivante , la même que cite Nostradamus dans l'article de son Guillaume d'Agoult. Elle peint avec naïveté cet amour antique & pur , dont la théorie étoit déjà fort effacée.

» On ne doit être estimé qu'autant  
 » qu'on s'efforce d'être aussi bon qu'il  
 » est possible ; parce qu'on ne vaut qu'à  
 » proportion de sa richesse. Vous qui  
 » désirez acquérir du mérite , mettez en  
 » amour votre cœur & votre espoir.  
 » Amour porte aux plus belles actions ;  
 » il engage à une conduite honnête ; il  
 » dissipe le chagrin & inspire la joie.

» Procéder frauduleusement en amour,  
 » c'est n'être pas amoureux. Vous n'ai-  
 » mez point , vous ne devez point être  
 » aimés , vous qui demandez à celle  
 » dont votre cœur est épris , des choses  
 » que la vertu condamne. Quelque ar-

» dent désir qui vous tourmente, vous  
 » ne devez rien vouloir contre l'hon-  
 » neur de votre maîtresse. Amour n'est  
 » qu'une même volonté avec l'objet  
 » aimé, pour tout ce qui peut augmen-  
 » ter sa gloire. Qui cherche autre cho-  
 » se, dément le nom d'amour.

» L'amant loyal aime raisonnable-  
 » ment, sans trop se passionner. La rai-  
 » son s'éloigne également du trop & du  
 » trop peu. Telle est la voie que nous  
 » suivons, nous autres vrais amans.  
 » Celui qui ne tient pas d'autre route,  
 » Dieu à la fin le comblera de bienfaits ;  
 » mais quiconque s'en écarte est trom-  
 » peur.

» Jamais il ne me prit envie de rien  
 » faire, dont la belle à qui j'ai donné  
 » mon cœur pût être fâchée. Nul plai-  
 » sir ne peut me plaire, si son honneur  
 » en recevoit la moindre tache. Le fin-  
 » cère amant désire cent fois plus le  
 » bonheur de sa maîtresse que le sien.

» Les amans du *tems passé* ne cher-  
 » choient que la gloire de bien aimer ;  
 » & les belles n'auroient jamais consenti.  
 » à rien de mal-féant. Aussi les uns &  
 » les autres étoient-ils pleins de mérite ,  
 » n'aspirant tous qu'à l'honneur. Mais  
 » aujourd'hui la vertu tombe en déca-  
 » dence ; parce que , sans égard pour  
 » l'honneur , on ne cherche en amour  
 » que le plaisir.

» Cette leçon m'attirera les reproches  
 » d'une foule de méchans amoureux &  
 » de fausses dames. Mais les ménager  
 » feroit participer à leurs désordres. Le  
 » devoir du sage est de retirer le fou de  
 » ses égaremens. Si je déplais par-là, j'en  
 » suis bien aise. «

La pièce finit par un éloge d'Al-  
 phonse X , nouvellement parvenu au  
 trône de Castille : il y monta en 1252.

Nous avons une complainte de Pons  
 Saurel de Toulouse, personnage incon-  
 nu, sur la mort de Montagnagour, qu'il

loue comme un modèle de sainteté, le chef & le pere des troubadours. L'envoi est à la sainte Vierge : il la prie pour celui qui a dit du bien d'elle.





## C X I I I.

## GUILLAUME DE MUR.

DANS le catalogue des nobles de Catalogne, on trouve les seigneurs de Mur, branche de la maison des comtes de Pallas. Il n'y a aucun Guillaume parmi les aînés. Ce troubadour étoit probablement un des cadets. Outre un sirvente peu curieux pour exhorter les chrétiens à la croisade, ( la dernière de S. Louis, ) nous avons de lui deux tençons qui paroissent dignes d'un extrait.

## I.

Lequel doit faire plus d'efforts pour mériter l'estime, ou de l'amant déjà heureux, ou de celui qui n'a encore que l'espérance ? C'est la question que le poëte propose à Giraud, dont il a ouï vanter le favior.

Celui-ci décide pour le premier. Guil-

laume objecte qu'on fait moins d'efforts pour plaire, quand on a moins à désirer & à demander : il cite l'exemple du rosignol, qui est dans la joie, tant qu'il poursuit celle qu'il veut obtenir, & qui ne l'a pas plutôt obtenue, que son chant devient rude & grossier. Giraud répond que la récompense ne peut affoiblir le désir de mériter ; que l'exemple du rosignol ne signifie rien, un oiseau étant incapable de connoissance & de sentiment réfléchi. Pour moi, ajoute-t-il en finissant, je ne vaux jamais mieux que lorsque je suis bien traité.

## I I.

Lequel est le plus estimable, de deux riches barons, dont l'un emploie son bien à enrichir ses gens & ses compagnons de guerre, à l'exclusion des étrangers, & dont l'autre affecte de tout donner aux étrangers, sans rien faire pour ses gens ? La question s'adresse à Giraud.

On ne mérite aucun éloge, répond-il, lorsqu'on n'enrichit que des étrangers ; & faire du bien aux siens est, au contraire, une action très-estimable. Guillaume dit qu'en donnant aux étrangers, on étend plus loin sa réputation, on acquiert plus de gloire ; & que cette gloire, acquise parmi les étrangers, doit plus toucher le serviteur que le bienfait qu'il recevrait lui-même. Giraud réplique : Y a-t-il une plus grande gloire pour un seigneur, que de bien s'acquitter de son devoir ? Y a-t-il un devoir plus essentiel, que de bien traiter ses serviteurs ?

Ils choisissent pour juge un jeune comte Henri, ( peut-être Henri comte de Rhodéz ; ) & voici sa décision :

» Guillaume & Giraud m'ayant invité  
 » à juger leur dispute, dans laquelle l'un  
 » & l'autre ont défendu avec esprit leur  
 » sentiment ; Guillaume a soutenu par  
 » de fortes raisons la préférence qu'il

» donne à celui qui fait du bien aux  
 » étrangers ; & Giraud , celle qu'il don-  
 » ne au baron qui récompense les siens :  
 » sur ce , ayant pris l'avis de notre con-  
 » seil , nous difons , Qu'il y a de part &  
 » d'autre beaucoup d'honneur , mais que  
 » celui qui fait du bien aux siens mérite  
 » la préférence. α

Autant la plupart des tençons de ga-  
 lanterie étoient frivoles , autant les au-  
 tres pouvoient être intéressantes & uti-  
 les , quand elles rouloient sur les mœurs  
 & les devoirs. C'étoit un moyen d'affai-  
 sonner la morale.







## C X I V.

RAIMOND DE TOR ou DE LA  
TOUR, DE MARSEILLE.

**I**L est inconnu ; mais ses pièces n'en sont pas moins curieuses. Nous en extrairons la substance.

Les deux premières concernent spécialement le comte d'Anjou. Le poëte suppose qu'il se met sur les rangs , ainsi que le roi de Castille Alphonse X ; & Richard d'Angleterre frere de Henri III, pour avoir l'empire , extrêmement affoibli & agité depuis la mort de Frédéric II. Charles d'Anjou ne disputa jamais la couronne impériale. Ses prétentions sur le royaume des Deux-Sicules faisoient croire apparemment qu'il étendoit ses vues plus loin.

» Mes chansons & mes ingénieuses inventions doivent augmenter de valeur,

» dès que le comte d'Anjou entreprend  
 » de demander l'empire, pour lequel il y  
 » aura des guerres, des troubles, des né-  
 » gociations & des traités. Je serois affli-  
 » gé qu'on le trompât; & si j'en étois  
 » cru, les ecclésiastiques en porteroient  
 » la peine. Maudite soit l'oïfiveté où ils  
 » croupissent! Je ne les estime pas la  
 » valeur d'un gant. Ils traversent le bon-  
 » roi Mainfroi, par qui la Pouille, l'Au-  
 » triche, la Sicile, la Calabre, & beau-  
 » coup d'autres principautés sont gou-  
 » vernées. (Mainfroi, fils naturel de Fré-  
 » déric II, tuteur & oppresseur de Conra-  
 » din, son neveu, fut tout à la fois l'objet  
 » de la haine des papes, & l'ennemi de  
 » Charles d'Anjou.) » Le clergé plein de  
 » tromperie est acharné contre lui. Mais  
 » les Lombards & les Allemands, qui  
 » ont sa confiance, frapperont avec lui  
 » de rudes coups. Si le seigneur de Pro-  
 » vence (le comte Charles) a le même  
 » crédit que le comte Richard & le loyal

» roi de Castille, il y aura bien du trou-  
» ble. «

Notre troubadour ne se montre pas fort instruit des affaires politiques, en s'intéressant tout-à-la-fois pour son seigneur, & pour celui que son seigneur vouloit réellement dépouiller. Ses idées sont encore confuses dans le sirvente suivant :

» Il est bien juste que je chante, puis-  
» que Richard veut être roi de Vienne  
» & d'Arles; dont le roi Charles a beau-  
» coup de chagrin, & le roi Edouard (ou  
» plutôt Henri) bien de la joie. Je ferai  
» des chansons plus éclatantes, puisque  
» Richard prétend avoir l'empire & sub-  
» juguer les Lombards, puisque le roi  
» de Castille veut aussi l'empire. Ce roi  
» est empereur de mérite; fine joie est  
» son fils; fin amour, sa mere; les gais  
» plaisirs, son armée; & le chagrin, son  
» ennemi. Comme je fais que celui des  
» deux qu'on couronnera, sera long-

» tems en guerre avec notre comte de  
 » Provence, je ne compterai point les  
 » coups qui se donneront dans les atta-  
 » ques & les poursuites. Quand l'Anglois  
 » ou l'Espagnol viendront demander la  
 » couronne de fer, quel que soit celui  
 » qui succombe, les gens d'église en ren-  
 » dront graces à Dieu, & prendront des  
 » habits bleus & rouges. «

La couronne de Lombardie, quoique  
 d'or, s'appeloit couronne de fer, parce  
 qu'elle étoit montée en fer. Il seroit inu-  
 tile de donner sur cette pièce d'autres  
 éclaircissmens. L'auteur s'y montre,  
 comme dans la première, indigné de la  
 haine des gens d'église contre la maison  
 de Souabe. C'est pourtant ce qui valut  
 le royaume de Naples à Charles d'An-  
 jou, qui le reçut comme un don du  
 souverain pontife.

Dans un troisième sirvente, se trouve  
 l'éloge du prince Henri, frere du roi de  
 Castille, alors réfugié à Tunis; prince

factieux & rebelle , qu'un admirateur d'Alphonse X ne devoit certainement pas louer.

» Henri est riche en mérite & en gloi-  
 » re , mais il ne peut le devenir en ar-  
 » gent : car il ne songe qu'à servir la va-  
 » leur & la courtoisie , à donner & à se  
 » faire aimer ; aimant mieux renoncer  
 » aux biens de la fortune , que de s'atti-  
 » rer des reproches . . . . . Comme il est  
 » de la haute & antique souche dont  
 » furent les guerriers , il ne peut arriver  
 » à la chevalerie qu'une bonne fin . . . . .  
 » Quoique plusieurs publient de plus en  
 » plus les louanges du franc empereur  
 » ( Alphonse X , ) son frere est bien en  
 » droit d'être loué de tout le monde . . . . .  
 » J'exhorte le roi de Tunis à conserver  
 » pour ami le glorieux Don Henri . «

Le poëte oublioit , sans doute , que c'étoit un crime & un opprobre , aux yeux des chrétiens , d'être en liaison avec les Sarasins.

Raimond de Tor adresse un firvente à un autre troubadour, où l'on voit que la réputation de Florence & des Florentins annonçoit déjà de grandes choses, surtout en faveur de la poésie.

Ami Gaucelm, si vous allez en Tos-  
 » cane; arrêtez - vous à Florence: car  
 » on y protège la valeur & le mérite;  
 » on y fait grand cas des chansons & de  
 » l'amour. Gagnez l'amitié du seigneur  
 » Bernabo, qui n'a pas son pareil en  
 » bravoure & en honneur. Il brilleroit  
 » en Provence même, & en France. La  
 » raison, la justice & la magnificence,  
 » règlent toutes ses démarches. Il n'y a  
 » pas un seul homme, de si loin qu'il  
 » vienne, s'il est spirituel & galant, à  
 » qui il ne donne des preuves de son  
 » affabilité. Je vous exhorte à vous pré-  
 » senter devant lui avec un air enjoué,  
 » & en chantant l'amour. Par ce moyen,  
 » on est sûr, je crois, d'en être bien  
 » accueilli. Outre un blanc roussin pour

vous porter, vous aurez du brave seigneur Bernabo un cheval bai ou gris, & un équipage tel qu'il vous le faudra. Quand vous aurez gagné ses bonnes grâces, dites-lui de nous un peu de bien. »

Un cinquième sirvente est contre le beau & orgueilleux Bérenger, & le seigneur Rigaut, qui ont défié insolemment deux autres gentilshommes, Olivier & Vivant. Le poëte leur reproche d'avoir envoyé à ceux-ci des joncs brisés en signe de rupture. Il reproche à Rigaut en particulier, d'avoir envoyé par insulte, le pan de derrière du plus mauvais de ses habits à Vivant, qui est gai, courtois, & de la plus pure loyauté. Ainsi on se servoit encore de signes extérieurs pour déclarer ses sentimens. Une paille ou un jonc rompus annonçoient une brouillerie. De-là l'expression qui subsiste encore, *rompre avec quelqu'un*.

La dernière pièce de ce troubadour

est une invective injurieuse contre les belles-mères, qu'il dépeint toutes comme des marâtres, à l'occasion d'un fait particulier. Il s'exprime en homme furieusement passionné.

» Toute bru fera bien de chasser sa  
 » belle-mere. Jeunes & vieux, tous les  
 » gens sensés savent bien qu'une belle-  
 » mere n'est jamais sans antipathie pour  
 » sa bru; & n'observe à son égard ni jus-  
 » tice ni raison. Chacun peut dire sans  
 » mentir que la belle dame \*\*\* a bien  
 » fait de mettre hors de chez elle sa belle-  
 » mere. J'envoie ce bon demi-sirvente à  
 » Sisteron, pour qu'il soit publié dedans  
 » & dehors, & que toutes les belles-  
 » meres & toutes les brus le sachent. . . .  
 » C'est avoir chassé une chauve-souris  
 » que d'avoir chassé la belle-mere. «

Cette plate satire donne assez mauvaise idée du caractère, comme du talent de Raimond de Tor.



## C X V.

GUILLAUME DE SAINT-DIDIER  
ou SAINT-LEIDIER.

LA naïveté de l'historien provençal, qui a composé la vie de ce troubadour, ou plutôt raconté ses aventures de galanterie, est si agréable par elle-même que tout ornement la dépareroit. Je m'attacherai donc à son récit, avec la liberté d'y faire quelques légers changemens de style.

GUILLAUME DE SAINT-DIDIER fut un riche châtelain de Veillac (ou Noaillac,) dans l'évêché du Pui-Sainte-Marie, homme considéré, bon chevalier d'armes, généreux, courtois, loyal amant, fort aimé & bien accueilli des dames. Il aima d'*amour* (non en simple ami) madame Adélaïde de Claustra, sœur du dauphin d'Auvergne, femme

du vicomte de Polignac, qu'on appeloit communément la marquise de Polignac. Ils prenoient ensemble le nom de Bertrand; sans doute pour rendre leur intrigue plus mystérieuse, selon l'usage des troubadours. Ce nom leur étoit commun avec Hugues Maréchal leur confident, qui savoit tout le mystère de leur commerce : ils le lui donnoient apparemment, pour tromper davantage les curieux, par la difficulté d'en faire l'application.

Depuis long-tems Guillaume servoit la marquise, sans qu'elle voulût lui faire aucun plaisir d'amour. Elle lui dit à la fin : » Si le vicomte mon mari ne me » prie, & ne me commande de vous » prendre pour mon chevalier & servi- » teur, vous n'obtiendrez jamais rien de » moi. « Ce discours le fâcha beaucoup. Cependant il pensa aux moyens de remplir la condition. Il s'avisa de composer une pièce, où il faisoit parler un mari intercédant

Intercédant auprès de sa femme en faveur d'un chevalier amoureux. Ses chansons plaisoient beaucoup au vicomte, qui les chantoit lui-même fort bien. Le troubadour l'alla donc trouver, lui raconta qu'une dame lui avoit déclaré qu'elle ne l'aimeroit point, si elle n'en étoit priée par son mari; & en même tems lui présenta sa pièce, conçue en ces termes :

» Madame, je suis un messager adressé  
 » à vous. Je vous salue de la part d'un  
 » homme enchanté de tout ce qui peut  
 » vous plaire. . . . Il est tellement occu-  
 » pé de vous, qu'il fuit toute autre joie.  
 » Il n'a dans l'ame que l'amour dont  
 » vous l'avez enflammé; & il mourra  
 » de langueur, si vous ne venez à son  
 » secours. . . . Je ne connois point ce  
 » chevalier; mais je vous prie que, pour  
 » l'amour de moi, vous cessiez d'être  
 » fâchée contre lui. . . . . Ne craignez  
 » rien, je vous réponds de tout. . . . .

» Je vous défends d'aimer tout autre  
 » chevalier. Il est riche en mérite & bien  
 » né ; . . . . . & je ne fache rien en lui  
 » pourquoi une dame doive rejeter ses  
 » vœux . . . . . Madame, faites-lui savoir  
 » ce que vous prétendez faire de lui ; &  
 » que votre réponse l'attache encore  
 » plus à vous. «

Le vicomte de Polignac, très-content  
 de la chanson, & encore plus d'en con-  
 noître le motif, apprit les vers par cœur,  
 & les alla chanter à sa femme. Elle se  
 ressouvint de la parole qu'elle avoit don-  
 née à Guillaume ; elle se dit intérieure-  
 ment : Je n'ai plus de raison pour me  
 défendre. Guillaume se présenta bientôt,  
 comme ayant exécuté ses ordres. La  
 marquise ne pouvant plus se dispenser  
 de tenir parole, l'accepta pour son che-  
 valier & serviteur. Leurs amours durè-  
 rent long-tems.

Interrompons un moment le récit, &  
 observons le consentement gracieux d'un

mari au choix que la femme faisoit d'un amant. C'est ce qui se pratique encore tous les jours en Italie, pour les *figisbès* ou *cavaliers servans* des dames. Il en étoit alors comme aujourd'hui : l'amour romanesque du chevalier, & ses services assidus, l'exposoit beaucoup, ainsi que la femme, à tomber dans quelque passion vulgaire.

Ce commerce tourna au désavantage de Guillaume. Car les deux autres Bertrands (sa dame & leur confident) lui firent une grande trahison.

Le troubadour aimoit la marquise avec beaucoup de discrétion, & sans donner matière aux médifances. Ils avoient eu grand soin de tenir caché ce qui produisoit beaux *faits* & beaux *dits*, ces actions louables qu'inspiroit quelquefois l'amour, & ces traits ingénieux qu'il semoit dans les conversations.

Il y avoit alors une dame très-belle & bien apprise ; la comtesse de Roussil-

lon, fort estimée & fort honorée de tous les braves chevaliers. Guillaume la louoit & la vantoit plus qu'aucun autre. Il prenoit tant de plaisir à parler d'elle, que tout le monde le croyoit chevalier de cette dame. Elle le voyoit très-volontiers; il la voyoit de même, & rendoit des visites moins fréquentes à la marquise. Celle-ci en fut jalouse, persuadée, comme on le disoit, qu'il étoit l'amant de la comtesse de Roussillon.

La marquise manda Hugues Maréchal, & lui porta ses plaintes contre Guillaume. » Je veux m'en venger à » votre profit, lui dit-elle, je veux vous » faire mon chevalier; car je vous con- » nois bien: je suis sûre que je ne trou- » verai jamais chevalier qui me con- » vienne mieux, & dont la victoire » doive plus piquer Guillaume. Je veux » donc aller en pèlerinage à Saint- » Antoine de Viennois; nous passerons » chez Saint-Didier; & je coucherai

» avec vous dans la chambre & dans  
 » son propre lit. «

Surpris d'abord de cette proposition, Hugues dit à la marquise : » Vous me  
 » faites le plus grand honneur & le plus  
 » grand plaisir, qu'on ait jamais fait à  
 » un chevalier ; & me voilà tout disposé  
 » à ce que vous désirerez de moi. «

Aussitôt la marquise donne ses ordres pour le voyage. Elle se met en route avec ses dames & demoiselles, suivie de son amant, & de plusieurs autres. Elle arrive à Saint-Didier, dans le château de Guillaume qui étoit absent. Elle descend de cheval. On la reçoit avec toutes sortes de marques de distinction & d'honneur ; on la sert comme elle veut ; enfin elle passe la nuit avec Hugues dans le propre lit de Guillaume.

La nouvelle s'en étant répandue dans le pays, Guillaume en fut aussi affligé que confus. Néanmoins il ne voulut pas en faire plus mauvaise mine à la mar-

quise & à Hugues, ni engager avec eux une querelle, ni même faire semblant de savoir ce qui s'étoit passé. Mais il se livra entièrement à la comtesse de Rouffillon, & se détacha de la marquise. (C'est dommage que l'historien provençal ne nous apprenne point quelle fut la conduite du mari après cette aventure scandaleuse.)

L'historien du Languedoc, ordinairement si exact, est tombé dans quelques erreurs au sujet de Guillaume de Saint-Didier. La principale est de le compter parmi les troubadours du douzième siècle, qui florissoient sous Raimond V comte de Toulouse. Une pièce même de son recueil prouve qu'il vivoit bien avant dans le treizième. Il se plaint de ce qu'on abandonne Jérusalem & les saints lieux; il voudroit que les prêtres & les prédicateurs passassent outre-mer; que le roi d'Angleterre, & son frere *Richard*, le roi d'Aragon & le roi de



France , allassent combattre les païens (les musulmans ; ) & il ajoute : » Que » ceux qui voudroient recouvrer valeur ; » aillent en Castille auprès du roi *Alphonse* , continuellement occupé à détruire leur puissance. «

Si don Vaissette avoit connu cette pièce , il auroit sans doute observé que le seul roi d'Angleterre de ces tems-là , qui eût un frere nommé Richard , est Henri III , dont le regne commence en 1216 ; que depuis cette époque , le premier roi de Castille nommé Alphonse , est Alphonse X , qui ne monta sur le trône qu'en 1252 , & ne fit la guerre aux Maures qu'en 1256. Notre troubadour ne peut avoir parlé de Raimond V vivant , comme le suppose don Vaissette ; il parle tout au plus de Raimond VI.

Les méprises d'un historien respectable méritent toujours d'être observées. Celles de Nostradamus ne tireroient point à conséquence. Il fait mourir Guil-

laume de Saint-Didier, en 1185, au service d'Alphonse roi d'Aragon & comte de Provence. Il raconte que ce poëte, ayant interprété un songe de la marquise de Polignac, lui donna une règle infail-  
 lible pour de pareilles interprétations, en lui disant qu'on ne songeoit qu'à des choses vraies quand on menoit une vie sôbre, & qu'on s'endormoit sans avoir l'estomac chargé. Il dit que Hugues Maréchal, confident de leurs amours, s'efforça de le supplanter auprès de la marquise, & que celle-ci, indignée de la perfidie, renvoya le traître dans ses terres, où il fut assassiné par des pay-  
 sans.

Parmi les quinze piéces de ce troubadour, il y a un chant sur les effets de la puissance de Dieu, où le sujet seul est remarquable; un dialogue extrêmement libre, entre un mari qui se vante d'être obligé de ménager sa femme, & la femme qui lui reproche de se vanter mal-à-

propos, & qui le défie. Les chansons d'amour pour sa maîtresse, sous le nom supposé de Bertrand, valent beaucoup mieux. En voici deux qui nous paroissent remarquables par les sentimens & par le style.

## I.

» Comme celle que je chante est belle ;  
 » que son nom , sa terre , son château ,  
 » le sont aussi ; que sa conduite , son  
 » langage , ses manières , tout en est  
 » beau ; je veux que mes couplets n'aient  
 » rien que de beau. Si ma chanson va-  
 » loit autant que la beauté pour qui je  
 » la fais , nulle chanson ne lui seroit com-  
 » parable.

» Celle dont je suis homme-lige me  
 » fera mourir tout bellement , quoique  
 » avec un fil de son gant , ou un des  
 » poils qui tombent de sa fourrure , elle  
 » pût me sauver la vie. Avec une seule  
 » promesse , même fautive , elle pourroit  
 » me rendre heureux ; car plus elle

» m'humilie & me confond , plus je l'ai-  
 » me d'amour pur.

» Belle dame , au corps bien fait ,  
 » vous êtes la maîtresse de mon cœur.  
 » Si je venois devant vous , les genoux  
 » en terre , joignant les mains , vous de-  
 » mander votre anneau ; que je vous  
 » trouverois de bonté & d'humanité , si  
 » vous daigniez ranimer par cette faveur  
 » un malheureux qui est votre esclave ,  
 » & qui ne connut jamais le bonheur ;  
 » car sans vous il n'y a point de joie  
 » pour moi.

» Charmante & courtoise dame , puis-  
 » que je ne fais ma cour à aucune autre ,  
 » & qu'il n'en est aucune , ni en effet ni  
 » en apparence , que j'estime la valeur  
 » d'un clou en comparaison de vous ;  
 » voulez-vous que je meure sans goûter  
 » de joie. Amour me le défend. Hélas !  
 » je me suis plongé trop profondément  
 » dans cet abîme : je ne trouve ni gué  
 » ni pont pour en sortir.

» Un seul espoir me soutient ; c'est  
 » que l'amour, noble & gentil , assiste  
 » immanquablement son fidelle serviteur  
 » qui l'implore. Que le faux amant se  
 » rebute : le loyal ne doit jamais défes-  
 » pérer. Et si les nobles dames font d'une  
 » réserve extrême sur le choix des tems  
 » & des personnes ; tôt ou tard elles  
 » répondent aux tendres vœux qu'on  
 » leur adresse.

» Tous les lieux qu'elle habite me  
 » plaisent & me paroissent resplendis-  
 » sans. Les bois les plus sauvages sont  
 » pour moi des prairies, des vergers ,  
 » des jardins ornés de roses. Chaque  
 » jour elle me semble avoir acquis quel-  
 » que nouvelle beauté. Elle a tant de  
 » grâces , que les plus mal appris devien-  
 » nent courtois en la voyant , & en lui  
 » parlant. α

## I I.

La seconde chanson , quoique com-  
 posée sur des rimes plus difficiles que

la précédente, n'a pas moins d'élégance & de naturel.

» Il n'y a point de créature dans le  
 » monde qui ne trouve son pain. Cette  
 » fortune manque à moi seul. J'aime  
 » celle qui me persécute ; je l'aime avec  
 » plus de fidélité & de constance, que  
 » n'en montre aucun amant pour une  
 » maîtresse, qui par deux baisers se livre  
 » à lui malgré qu'elle en ait. Mon amour  
 » augmente par les tourmens qu'elle me  
 » cause. Si elle m'aimoit tant soit peu,  
 » pensez vous que je l'aimasse bien ?

» Non, elle ne sauroit y gagner, puis-  
 » qu'à présent qu'elle me hait, je l'aime  
 » tant, & porte seul le poids de l'amour  
 » qui m'enivre. Cependant l'espoir qu'elle  
 » le me donneroit, je le sens, m'enflam-  
 » meroit davantage. . . . . Mais cette es-  
 » pérance, sans effet, n'est point un  
 » bonheur à poursuivre. Je devrois bri-  
 » ser mes liens ; je ne puis le gagner sur  
 » moi, &

» Que je me voudrois de mal, si  
 » j'avois commis envers elle la moindre  
 » faute, si je lui avois rien dit d'inju-  
 » rieux & d'offensant ! Hélas ! parce que  
 » tous les jours j'exalte de mon mieux  
 » son mérite, si je la regarde, elle ne  
 » fait pas semblant de me voir. Affable  
 » & débonnaire pour tout le monde, ce  
 » n'est qu'à moi qu'elle refuse de faire  
 » de doux semblans :

» Tel est l'usage des dames : elles  
 » traitent avec hauteur & dureté celui  
 » qui s'humilie. Ah ! belle dame, quoi,  
 » vous manquez de courtoisie pour moi  
 » seul ! car personne ne s'en plaint. A  
 » moi seul vous voulez du mal ! à moi  
 » seul vous faites de la peine ! & pour-  
 » quoi ? par ce que je vous aime plus  
 » que personne ! Vous pouvez m'arra-  
 » cher les yeux ; mais ni vous, ni moi  
 » ne pouvons empêcher que la chose  
 » soit ainsi.

» De jour en jour, l'amour que je

» lui porte s'accroît, redouble, se for-  
 » tifie. Malgré cela, au lieu d'avancer,  
 » je recule; & je vois bien qu'à la fin  
 » j'en obtiendrai encore moins, puisque  
 » dès le commencement tout va de mal  
 » en pis. Je ne fais comment faire. Si je  
 » me fâche, je me fais tort; si je souffre  
 » avec patience, je ne gagne rien. Je  
 » devrois me retirer; & toujours je reste.  
 » Peut on être enforcélé à ce point? «

Crescimbeni parle d'un fils de Guil-  
 laume de Saint-Didier, nommé Gauf-  
 serand, troubadour comme son père;  
 & qui égala les poëtes les plus renom-  
 més de son tems. Il aimâ, dit-il, la com-  
 tesse de Viennois, fille du marquis Guil-  
 laume de Montferrat. C'est Béatrix, fem-  
 me de Guigues-André dauphin de Vien-  
 nois, mort en 1237. Elle conserva tou-  
 jours le titre de comtesse de Viennois.  
 Une note de nos manuscrits fait men-  
 tion de Gaufferand & de ses 'amours';  
 mais le suppose fils de la fille de Guil-



laume de Saint-Didier. Ses ouvrages ont été vraisemblablement confondus avec ceux de son pere. On lit à la tête du manuscrit : *Poésies de Guillaume de Saint-Didier ou Gausserand de Saint-Didier.*

En ce cas , la critique sur l'historien du Languedoc, faite d'après M. de Sainte Palaye , pourroit être moins solide , si l'on attribuoit à Gausserand la pièce historique dont j'ai rendu compte.





## C X V I.

BERNARD MARTI ou MARTINI  
LE PEINTRE.

ON voit par ses pièces, au nombre de neuf, qu'il étoit dans l'indigence : des sentimens bas & un langage barbare, plein de jeux de mots grossiers, prouvent que son talent de troubadour ne devoit point l'en tirer. Celui de peintre, car il l'étoit apparemment, valoit peut-être encore moins.

Il dit dans une pièce : « Personne ne  
me confidère, parce que je me soucie  
peu d'amasser des richesses. Si je dors  
trop, personne ne vient m'inviter à  
manger. » Il exhorte ceux qui ont  
quelque chose à le traiter avec ménage-  
ment, pour n'être pas réduits un jour à  
manquer de tout. Et craignant qu'on ne  
juge que cette leçon ne convient pas

dans la bouche d'un homme né sans bien, & parasite par besoin, il se compare à la pierre à aiguïser, qui rend le fer tranchant quoiqu'elle ne puisse couper elle-même. C'est une comparaison d'Horace, connue de tout le monde\*.

Dans une autre pièce, il permet aux femmes le commerce d'un ami courtois, outre celui de leur mari; mais ajouter un second galant au premier, c'est *œuvre déshonnête*, dit-il. Cette morale n'est certainement pas sévère.

---

\* *Fungar vice cotis acutum,  
Reddere quæ novit ferrum exfors ipsa secandi.*





## C V I I.

## PAULET DE MARSEILLE.

AUCUN écrivain ne parle de PAULET, & sa vie ne se trouve point dans nos manuscrits. Quelques-unes de ses pièces sont néanmoins précieuses par les détails historiques. Il s'y montre fort ennemi de la domination françoise, établie en Provence sous le règne de saint Louis.

## I.

Dans une complainte sur la mort de Barral de Baux, vicomte de Marseille, qu'il nomme son seigneur, il dit avec emphase que les Provençaux ont perdu en lui toute leur gloire. » Les chevaliers, » damoiseaux & jongleurs, ne viendront » plus en Provence, où il les accueilloit » si bien. « Le poëte se console de la mort du pere, en considérant les vertus

du fils, qui est l'héritier du nom de Baux.

Barral mourut en 1270, grand-justicier du royaume de Naples, où il avoit suivi Charles d'Anjou. Son fils Bertrand lui succéda dans cette dignité, & fut créé comte d'Avelino. Hugues, pere de Barral, avoit eu par mariage une partie de la vicomté de Marseille; & quoiqu'il l'eût ensuite vendue aux Marseillois, ses fils ne laissèrent pas de se qualifier vicomtes de cette ville.

## I I.

Une complainte sur la prison du prince Henri de Castille, rappelle des choses plus intéressantes. Ce jeune prince, frere du roi Alphonse X, emporté par un caractère inquiet & factieux, se révolta, s'enfuit à Tunis, se mit au service des Maures, s'en dégoûta, passa en Italie auprès de Charles d'Anjou occupé de la conquête de Naples, & l'abandonna bientôt pour passer au service de Con-

radin, son compétiteur. En 1268, Charles remporta une victoire décisive; Conradin, le duc d'Autriche, le prince Henri tombèrent entre ses mains. Les deux premiers périrent sur un échafaud; le troisième demeura en prison.

Paulet déplore cet événement, comme un opprobre pour la noblesse de Provence: sans doute, parce que les Provençaux de la suite du comte d'Anjou auroient dû, selon lui, s'opposer à l'emprisonnement du prince espagnol. Il ajoute que les Espagnols doivent en gémir; que le roi Alphonse, qui se conduit avec tant de sagesse & d'honneur, doit redemander son frere; que les Allemands se sont déshonorés, en l'abandonnant lâchement & le laissant seul dans la bataille; enfin que ce sera une infamie aux Espagnols, s'ils ne font pas bientôt tel exploit, par lequel ils deviennent riches, aux dépens de ceux qui tiennent Henri prisonnier.

On voit que le troubadour désire que l'Espagne dépouille la maison de France. C'étoit moins le fruit des violences commises en Italie, que des vexations faites en Provence depuis le mariage de Charles d'Anjou avec l'héritière du dernier comte. Les Provençaux, attachés en général à leurs anciens souverains, haïssoient une nouvelle domination qui ne les ménageoit point assez. Les officiers de Charles, sous prétexte de rétablir ses droits, l'avoient rendu extrêmement odieux ; ils extorquoient l'argent du pays pour une conquête injuste, que l'ambition inspiroit, & dont le prince & ses courtisans pouvoient seuls recueillir des avantages. La haine étoit excessivement bien violente, puisque Paulet s'y livre sans retenue dans la pièce curieuse qu'on va lire.

## I I I.

C'est une pastourelle, où paroît d'abord une jolie bergère, qu'il rencontre,

qu'il attaque de propos galans , & qui rejette les offres amoureuses. De la galanterie on passe à la politique. Cette bergère , un peu trop savante pour son état , engage le dialogue sur les affaires de l'Europe concernant Charles d'Anjou.

Elle demande : » Pourquoi le comte  
 » qui tient la Provence , tue & détruit  
 » les Provençaux , qui ne lui ont point  
 » *forfait* ; pourquoi il prétend dépouiller  
 » le roi Mainfroi , qui n'a aucun tort avec  
 » lui ; qui ne tient de lui aucune terre ;  
 » qui n'est point complice de la mort du  
 » preux comte d'Artois , ( frere de Char-  
 » les , tué à la Massoure par les Sarasins ; )  
 » & qui ne doit pas porter la peine du  
 » serment que fit Arnaud de venger  
 » cette mort ; en un mot , qui n'a de lui  
 » ni maison , ni jardin , ni rente , ni  
 » cens ? «

P A U L E T.

» L'orgueil du comte d'Anjou lui ôte



» tout sentiment de miséricorde pour les  
 » Provençaux. Les gens d'église sont  
 » pour lui des pierres à aiguiser : ils l'ani-  
 » ment , ils lui persuadent qu'il pourra  
 » aisément dépouiller le roi Mainfroi ,  
 » plein de mérite & de la plus fine va-  
 » leur. ( Le pape avoit excité cette  
 » guerre , en donnant le royaume de Na-  
 » ples au prince François , par haine pour  
 » la maison de Souabe. ) » Mais ce qui me  
 » console , c'est que je ne crois pas que  
 » l'orgueil puisse jamais procurer de gloi-  
 » re à personne : les François échoueront  
 » sans doute , pourvu que Mainfroi se  
 » tienne fortement uni avec les siens. «

#### LA BERGÈRE.

» Dites moi , seigneur , si le noble in-  
 » fant d'Aragon demandera ce qui ap-  
 » partient à sa famille. Puisqu'il est bon  
 » & brave , je voudrois qu'il en donnât  
 » des preuves , en chassant de notre pays  
 » les usurpateurs de son bien. « ( Les  
 » Provençaux mécontents regrettoient les

princes d'Aragon , & traitoient d'usurpateur celui de France , malgré son mariage avec l'héritière de leur comté.)

## P A U L E T.

» Nous devons beaucoup espérer de  
 » l'attachement des Provençaux pour  
 » l'infant ( Pierre , fils de Jacques I , )  
 » dont ils revendiqueront les droits. Il  
 » seroit à souhaiter que le pape fût pour  
 » lui. «

## L A B E R G È R E.

» Je voudrois voir ce noble infant &  
 » Edouard bien unis entre eux. Avec  
 » leurs grandes qualités , sortis de la mê-  
 » mé tige , chers à leurs amis , redoutés  
 » de leurs ennemis , ils acquerroient  
 » beaucoup plus de gloire en se soute-  
 » nant l'un l'autre , & feroient de gran-  
 » des conquêtes \* . «

---

\* Edouard , dont il s'agit , fils aîné du roi d'Angleterre Henri III , appartenoit à la maison d'Aragon par sa mere Eléonore , fille du dernier Raimond-Bérenger comte de Provence.

## PAULET.

» Je souhaite que le roi d'Aragon,  
 » lui qui a tant de sens, prenne garde au  
 » plus tôt à sa réputation & à sa gloire.  
 » Car s'il diffère, ni roi ni empereur ne  
 » daignera plus le regarder. Les deux  
 » jeunes princes, l'infant & Edouard,  
 » sont généreux, habiles, bien armés. Il  
 » ne convient pas qu'ils restent dépouil-  
 » lés de leur héritage. Que ne dresse-  
 » t-on vite le jeu & le *tablier* (table de  
 » jeu,) où maint heaume soit fendu &  
 » maint haubert démaillé? «

La bergère fait son envoi à l'infant,  
 accompli en mérite, en lui disant : » Sei-  
 » gneur Pierre, que par vous les mal-  
 » heureux Provençaux soient protégés  
 » & honorés. « Paulet répond : » Ber-  
 » gère, vous m'avez comblé de joie par  
 » les louanges que vous avez données à  
 » l'infant ; car je ne fais point de prince  
 » qui aime autant la vertu. «

Une telle pièce répandue dans le pu-

blic , pouvoit faire de vives impressions ,  
parmi un peuple ardent & irrité ; mais la  
maison de France avoit la supériorité de  
forces , & saint Louis , frere de Charles  
d'Anjou , y joignoit un grand mérite.





## C X V I I I.

## PIERRE DURAND.

A EN juger par quelques pièces de ce troubadour, inconnu d'ailleurs, il étoit bouffon, fatirique & licencieux. Le dialogue suivant, d'un homme avec une femme, fera connoître l'originalité de son esprit.

L'homme demande à la femme ;  
 » Qu'est devenu son joli corps, son joli  
 » parler, son abord gracieux, son mé-  
 » rite, sa gentillesse, sa belle allure à la  
 » danse, & l'embonpoint qu'il lui avoit  
 » vu? «

La femme répond : » Tes mauvais  
 » équipages, tes mauvaises armes, tes  
 » méchans habits, chevaux & rouf-  
 » fins, ton lâche corps, tout cela m'a  
 » fait perdre l'esprit, la mémoire & le  
 » joli parler ; ta mauvaise grace, tes

» mauvaises qualités, ta mauvaise ha-  
 » leine, m'ont fait perdre mon embon-  
 » point. «

L'homme réplique, & demande une  
 seconde fois, » Où elle a trouvé son  
 » air rechigné en riant, les rides de ses  
 » yeux, son regard de travers, sa vilaine  
 » gorge & son gros ventre, la mauffa-  
 » derie de son maintien, sa vilaine peau,  
 » & tant de façons déplaisantes ? «

Elle répond : » Je les ai trouvés à un  
 » tournoi, où je rechignai lorsque je te vis  
 » fuir ; je fronçai le sourcil & j'enflai de  
 » chagrin, de te voir laisser tomber ton  
 » écu & ta lance. J'ai la peau noire de  
 » ce que tu m'as touchée. C'est de toi  
 » que je tiens tout ce que j'ai de vilain ;  
 » j'en jure ma foi. «

Dans une pièce très-obscène du même  
 auteur, une femme accuse son mari de  
 ne l'être qu'à demi. Ils disputent ensem-  
 ble. Le mari menace de n'avoir plus de  
 ménagemens ; la femme consent qu'on

ne lui fasse point quartier. » Nous avons  
 » entendu, dit-elle, bien des fanfarons  
 » qui ne sont braves que dans leurs dis-  
 » cours. «

Raimond de Miravals ayant répudié  
 sa femme, Durand composâ un sirvente  
 contre lui. » Je suis bien fâchée d'une  
 » action si contraire à la galanterie. . . .  
 » Il s'est séparé de sa courtoise femme,  
 » à cause des jolis vers qu'elle faisoit. «  
 Durand l'exhorte à se réconcilier avec  
 elle, à lui laisser faire des vers, & à lui  
 passer un amant à qui elle tienne de jolis  
 propos.





## C X I X.

PIERRE III, *roi d'Aragon.*

**P**IERRE III, roi d'Aragon, si célèbre dans l'histoire politique de l'Europe, ne l'est pas moins dans l'histoire littéraire des troubadours, puisqu'ils l'ont comblé d'éloges, & qu'il a mérité un rang parmi eux. Son mariage avec Constance, fille de Mainfroi qui règnait à Naples, quand les papes donnèrent ce royaume à Charles d'Anjou, devoit le rendre ennemi & compétiteur d'un prince, dont il revendiquoit la couronne. Les Vêpres Siciliennes furent en partie le fruit de ses intrigues. Il avoit armé une flotte pour profiter de la conjuration. Il aborda en Sicile, & fut couronné à Palerme, l'an 1282. Philippe le Hardi, successeur de saint Louis, étoit prêt à rétablir le roi Charles avec des forces



supérieures. Pour gagner du tems, Pierre défia son rival à un duel. Le défi fut accepté. Le rendez-vous étoit à Bordeaux, ville qui appartenoit au roi d'Angleterre. On fait que Charles s'y rendit, qu'il n'y trouva point le roi d'Aragon, enfin qu'il ne put recouvrer la Sicile, ni lui ni ses successeurs.

Nous avons parlé ailleurs de la croisade publiée par Martin IV, contre l'Aragonois, dont il donnoit libéralement le royaume à un enfant de France, Charles de Valois, neveu de Pierre\*. Philippe le Hardi, armé d'une bulle foudroyante & de ses propres forces, alloit fondre sur l'Aragon, lorsque Pierre composa cette pièce en vers provençaux :

» LE ROI PIERRE. Je suis très-  
 » fâché de voir les fleurs de lis, qui veu-  
 » lent passer en deçà sans droit ni raison.

---

\* Il étoit fils de Philippe le Hardi & d'Isabelle d'Aragon.

» J'invite ceux de Carcaffonne, d'Age<sup>z</sup>  
 » nois & de Gascogne, à ressentir l'injus-  
 » tice qu'on me veut faire, de m'enle-  
 » ver mes états. Tel croit gagner les par-  
 » dons de la croisade, qui n'y trouvera  
 » que sa ruine. Mon neveu qui porte les  
 » fleurs de lis, veut changer ces fleurs  
 » dont il tire sa gloire; & j'entends dire  
 » qu'il se fait nommer roi d'Aragon.  
 » Mais mes *Jacques* combattront les *Tour-*  
 » *nois*. (La monnoie d'Aragon & celle  
 » de France désignent les deux peuples.)  
 » Dieu assistera celui qui a le meilleur  
 » droit. α

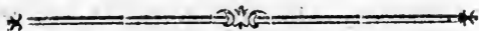
Cette pièce est adressée à Pierre Sau-  
 vage, jongleur. Il répond au roi qu'il  
 doit être bien aise de voir arriver les  
 fleurs de lis en abondance; qu'il doit  
 s'empressez à les cueillir toutes, & n'en  
 pas laisser une.

Suit une autre pièce sous le nom du  
 roi d'Aragon, où il paroît douter qu'on  
 puisse tenir tête aux François, & où il

souhaite, à la fin, que la victoire soit du côté qu'est le bon droit. C'est probablement un morceau de Pierre Sauvage.

Au retour de sa malheureuse expédition d'Espagne, Philippe le Hardi mourut en 1285 à Perpignan. Pierre III mourut la même année, absous des censures, & conservant la Sicile à ses enfans. Il fut un des plus grands protecteurs des troubadours. A ce titre, il étoit sûr de leurs éloges, quand même il les auroit peu mérités d'ailleurs. La maison d'Aragon eut toujours des droits particuliers à leur reconnoissance.





## C X X.

PIERRE DE BUCIGNAC  
ou ROSIGNAC.

C E troubadour étoit un clerc , gentilhomme d'Hautefort , château appartenant à Bertrand de Born. Il composa des sirventes contre les femmes de mauvaise vie. La seule pièce que nous ayons de lui attaque les femmes en général.

Il dit qu'après avoir voulu prendre leur défense , il est revenu à parler d'elles comme les autres. Il les trouve toutes infidelles , intéressées , & faisant tout pour de l'argent. » Elles me refusent » leurs faveurs , parce que je vois trop » clair , & que j'ai la réputation de » médire. Je n'en médifois que pour les » corriger. Mais j'ai vu qu'à mesure que » j'arrachois un poil de leur méchan- » ceté , il en repouffoit trois autres. «

Le poëte leur reproche de mépriser les gens d'esprit & les braves guerriers ; il leur reproche de se farder , d'où vient qu'elles ont les dents pourries & puantes. Il ajoute qu'on trouve en leur visage plus que Dieu n'y met. Ceux qui se fient à elles ressemblent à ce roi qui , ne pouvant être guéri que par le lait d'une femme fidelle à son mari , eut tant de peine à la trouver. ( Dans le second livre d'Hérodote , on voit Phéron fils de Sésostris , recouvrer la vue en se lavant les yeux , par le conseil de l'oracle , avec l'urine d'une femme qui n'avoit eu de commerce qu'avec son mari. C'est probablement à ce conte que le troubadour fait allusion , ou à quelque autre inventé d'après celui d'Hérodote. )

Selon toute apparence , Pierre de Bugnac n'avoit pas le talent de plaire aux dames , & se vengeoit de leur mépris par des invectives que dictoit la mauvaise humeur.



## C X X I.

## LE MOINE DE MONTAUDON.

**P**EU de troubadours ont été plus libertins, ou ont écrit avec moins de décence que celui-ci. Il étoit né pour les aventures plutôt que pour le cloître; & s'il eut un rang distingué dans son ordre, c'est que les mœurs monastiques participoient à la corruption générale. Sa vie tirée de nos manuscrits, & l'extrait de ses ouvrages n'en paroîtront que plus curieux.

Né d'une famille noble d'Auvergne, dans un château nommé Vic, il se fit moine à l'abbaye d'Orlac voisine de ce château. L'abbé lui donna le prieuré de Montaudon. Au commencement, les prieurés étoient des maisons dépendantes de quelque abbaye, où l'on envoyoit un certain nombre de religieux, pour

acquitter les fondations & administrer les biens. Ces établissemens devinrent ensuite des bénéfices recherchés ; & le supérieur, appelé modestement *prior fratrum*, (le premier des freres,) jouit d'un avantage temporel, dont on pouvoit être plus jaloux que des foudis du commandement. L'historien dit que le prieur eut une très-bonne conduite, & fit *beaucoup de bien à la maison* ; que cela ne l'empêchoit pas de faire des couplets & des sirventes sur les événemens du pays ; que les chevaliers & les barons se plai-soient fort à l'entendre ; qu'ils l'attiroient chez eux, le traitoient avec distinction, & lui donnoient tout ce qu'il demandoit. Il portoit leurs présens à son prieuré ; il en accrut & améliora son église, sans jamais quitter ses habits de moine.

Selon toute apparence, la bonne conduite dont on le loue consistoit surtout à faire *beaucoup de bien à la maison* ; car c'étoit la manière commune d'en juger.

La fuite pourroit tenir lieu de preuves.

Le prieur de Montaudon , qui certainement favoit mieux enrichir un monastère que remplir les devoirs monastiques ; ennuyé de la vie du cloître , alla trouver un jour l'abbé d'Orlac , lui exposa tout le bien qu'il avoit fait à son prieuré , & lui demanda en grâce la permission de se rendre à la cour du roi d'Aragon , pour y faire tout ce que ce prince ordonneroit. C'étoit demander la liberté de courir le monde en troubadour. Il avoit pris le goût d'une vie libre , en fréquentant les seigneurs , & recueillant leurs bienfaits.

Ayant obtenu sa demande, il fut bientôt à la cour où il cherchoit le plaisir & la fortune. Le roi d'Aragon , dit l'historien , lui ordonna de manger de la viande , de faire des vers galans , de composer & de chanter. Il obéit. Son talent le rendit si agréable , qu'il obtint la sei-



gneurie de Pui-Sainte-Marie. L'ayant perdue , on ne fait comment , il parcourut l'Espagne , & reçut beaucoup d'honneur de tous les barons. Enfin , il se retira au prieuré de Villefranche en Roussillon , dépendant de l'abbaye d'Orlac. L'abbé lui donna ce bénéfice ; il l'améliora , l'enrichit & y mourut.

Ce troubadour n'a point été connu de Nostradamus. Crescimbeni en parle comme nos vies manuscrites , & assure que le roi d'Aragon se nommoit Alphonse. Ce ne peut être qu'Alphonse III, dont le regne commence en 1285. Alphonse II n'a régné que jusqu'en 1196 ; & le moine de Montaudon est postérieur à cette époque : car , dans la satire que nous verrons à la fin de cet article , il fait mention de Pierre Vidal comme d'un troubadour vivant encore de son tems.

Les chansons galantes du moine de Montaudon ne renferment que des lieux

communs ; mais dans plusieurs de ses autres pièces , il se peint lui-même , en disant avec la plus grande ingénuité , & quelquefois en termes fort libres , ce qu'il aime & ce qui lui déplaît. Les choses qu'il aime sont les cours remplies de bonnes gens ; homme qui a honte & se repent de ses péchés ; la joie , la bonne chère , les présens ; de gros faumons à l'heure de none , ( heure du dîner des moines ; ) *sa maîtresse auprès d'un clair ruisseau ; le plaisir de sa mie ; la baiser , & encore plus , s'il étoit possible.* Les choses qui lui déplaisent sont les petits présens ; un chevalier pauvre & orgueilleux ; les jeunes gens qui parlent trop ; la compagnie de gens de bas état , & celle des chevaliers mal gracieux ; un grand seigneur qui porte long tems un écu , sans y recevoir le moindre coup ; le prêtre & le moine barbus ; un mari qui aime trop sa femme ; un fils d'épiciier qui , en se panadant , se donne

pour homme de condition ; trop d'eau ou peu de vin ; prêtre qui ment & se parjure ; méchant qui prospère ; entendre mal parler du jeu de dés ; ne trouver personne qui prête au jeu ; damoiseau qui fait la belle jambe ; grande table & nape trop courte ; courtisane pauvre & mal vêtue ; homme qui épouse sa concubine ; femme qui fait son amant de son valet ; damoiseau barbu avec des moustaches ; robe pelée après la Saint-Michel ; miel & piment sans herbes ; baron qui use ses chevaux jusqu'à les crever ; vieux archer qui tire mal ; joueur qui ne couche pas beaucoup d'argent ; ami qui manque au besoin , &c.

Cette énumération , dont j'ai omis quelques points obscènes , ou trop contraires aux bienséances , est entremêlée de sermens par S. Martin , S. Dalmas , S. Sauveur , S. Marcel , S. Ouen , S. Martial , par les saints de Cologne ,

(les trois Mages, dont on croit avoir les reliques à Cologne.) L'auteur se montre moins religieux que soldat dans ses expressions, comme dans la plupart de ses goûts. Les pièces suivantes sont d'un caractère si original, qu'elles intéressent par la singularité.

» L'autre jour, je montai au ciel pour  
 » aller parler à S. Michel qui m'avoit  
 » mandé ; & j'entendis une plainte dont  
 » je fus bien aise. Or écoutez.

» S. Julien s'avance vers Dieu, & lui  
 » dit : Dieu, je me plains à vous, com-  
 » me ayant été forcé & dépouillé de  
 » tout mon fief.

» Car quiconque vouloit avoir bon  
 » gîte, me prioit le matin de lui être  
 » favorable; mais avec les méchans sei-  
 » gneurs qui vivent à présent, je ne fais  
 » quel conseil donner.

» Ils m'ont tellement dépouillé de ma  
 » puissance, qu'on ne me prie ni le ma-  
 » tin ni le soir ; & qu'on laisse partir à

» jeun le matin ceux même à qui l'on a  
 » donné à coucher. C'est un opprobre  
 » pour moi.

» Je ne me plains pas autant des  
 » Touloufains, des Carcaffonnois & des  
 » Albigeois que des autres. Pour la Ca-  
 » talogne, j'y conserve tous mes droits,  
 » & l'on m'y chérit.

» Je suis également aimé dans le Li-  
 » moufin & le Périgord, quoiqu'ils aient  
 » beaucoup à souffrir du roi & de leur  
 » comte \*. Il y a encore dans le Querci  
 » des personnes dont je suis content.

» Je n'ai pas trop à me plaindre ni

\* Le Périgord & le Limoufin furent une des six sénéchaussées qui composèrent le Languedoc, depuis l'an 1271, que Philippe le Hardi prit possession de cette province, jusqu'en 1360. Les seigneurs de Talleyrand restèrent comtes particuliers du Périgord, avec peu d'autorité. Les peuples de ce pays avoient probablement à se plaindre des officiers royaux, qui poursuivoient avec rigueur les droits de la couronne.

» à me louer de ceux qui font vers le  
 » Rouergue & le Gévaudan : il en reste  
 » encore plusieurs qui font assez ce que  
 » je veux.

» Dans l'Auvergne , vous pourrez  
 » trouver gîte sans qu'on vous accueille,  
 » & arriver sans qu'on vous invite. On  
 » n'y fait pas dire choses obligantes,  
 » ni faire offres de bonne grâce ; mais  
 » on n'est pas fâché de vous voir.

» J'ai encore des droits en Provence.  
 » Je ne puis me plaindre ni me louer  
 » beaucoup des Provençaux & des Gas-  
 » cons.

» Jamais je ne me plains du Viva-  
 » rais. Si un étranger y est pressé de la  
 » faim ou de la soif, on s'empresse de  
 » fournir à tous ses besoins. «

L'hospitalité , compagne des mœurs  
 simples , avoit été en grande recomman-  
 dation. C'étoit là ressource des voya-  
 geurs. Les troubadours en particulier,  
 voyageant de château en château , y

jugeoient les hommes sur la réception qu'on leur faisoit. Les jugemens que le moine de Montaudon fait ici, ont sans doute rapport à la manière dont il avoit été lui-même traité. Il fait parler S. Julien, parce que c'étoit le patron que l'on invoquoit pour avoir de bons gîtes, & des aventures heureuses. Les croisades ayant ruiné la noblesse, & le nombre des aventuriers vagabonds augmentant toujours, il étoit tout simple que l'oraison de S. Julien parût moins efficace qu'autrefois.

Voici une autre pièce, qui paroît liée à la première, quoique sur un sujet très-différent. Il s'agit du fard des femmes.

» Quand toutes ces plaintes furent  
 » finies, il s'éleva un autre procès où il y  
 » eut bien du monde fâché. Les dames  
 » & les moines se disputèrent entre eux ;  
 » & les parties plaidèrent en forme.

» Les moines disoient : Tout est perdu,  
 » mesdames; vous nous faites grand tort

» en nous enlevant les *peintures*. C'est un  
 » péché de vous peindre si fort & de  
 » vous déguiser de la sorte : car jamais  
 » l'usage de la peinture ne fut inventé  
 » que pour nous ; & vous vous rougissez  
 » tellement , que vous effacez les images  
 » qu'on suspend dans nos chapelles.

» Les dames répondirent : La pein-  
 » ture nous a été donnée bien avant  
 » qu'on eût inventé les *ex-voto* , pour  
 » les moines grands & petits.

» Je ne vous ôte rien , dit une dame ,  
 » en peignant les rides qui sont au-  
 » dessous de mes yeux , & en les effa-  
 » çant de manière à pouvoir traiter en-  
 » core avec hauteur ceux qui s'affolent  
 » de moi.

» Dieu dit aux moines : *Si vous le trou-*  
 » *vez bon* , je donne vingt ans pour se  
 » peindre aux femmes qui en ont moins  
 » de vingt-cinq. Soyez plus généreux  
 » que moi ; donnez-leur en trente.

» Les moines répondirent : *Nous n'en*



» ferons rien. Nous leur en donnerons  
 » dix par complaisance pour vous ; mais  
 » sachez qu'après ce tems, nous vou-  
 » lons être sûrs qu'elles nous laisseront  
 » en paix.

» Alors vinrent S. Pierre & S. Lau-  
 » rent, qui firent une bonne & ferme  
 » paix entre les parties ; l'un & l'autre  
 » ayant juré de la maintenir. Ils retran-  
 » chèrent cinq ans des vingt, & en  
 » ajoutèrent cinq aux dix. Ainsi fut vidé  
 » le procès, & les parties demeurèrent  
 » d'accord.

» Je vois le serment violé par celles qui  
 » devoient le tenir : cela n'est point  
 » honnête ; & j'en vois peu qui ne fauf-  
 » sent leurs promesses.

» Elles se mettent tant de blanc & de  
 » vermillon sur le visage, que jamais on  
 » n'en vit plus aux *ex-voto*, dont les  
 » offrandes sont accompagnées.

» Elles mêlent, avec du vif-argent,  
 » une quantité de drogues, ( du cafera,

» du tifrignon , de l'angelot , du ber-  
 » ruis , ) & s'en peignent fans mesure.  
 » Elles mélent , avec du lait de jument ,  
 » des féves , nourriture des anciens moi-  
 » nes ; & la feule chose qu'ils demandent  
 » par droit ou par charité ; de forte  
 » qu'il ne leur en reste plus rien. ( Ils  
 » demandoient alors autre chose que des  
 » féves. )

» Quand elles ont rassemblé toutes  
 » leurs pommades , vous y compteriez  
 » plus de trois cents boëtes bien liées.

» Jamais S. Pierre & S. Laurent , dans  
 » la paix qu'ils firent , n'eurent intention  
 » de comprendre les vieilles , qui ont les  
 » dents plus longues que celles du fan-  
 » glier.

» Elles ont fait pis encore que tout  
 » ce que vous venez d'entendre . . . . .  
 » Elles ont amassé provision de safran ,  
 » & l'ont fait tellement enchérir , qu'on  
 » s'en plaint outre mer , comme les péle-  
 » rins nous l'ont raconté. Mieux vau-  
 » droit-il

» droit-il qu'on le mangeât en ragoûts  
 » & en sauces , que de le perdre ainsi.  
 » Ou du moins il conviendrait qu'elles  
 » prissent les étendards & les armes des  
 » croisés , pour aller chercher outre-mer  
 » le safran , qu'elles ont tant d'envie  
 » d'avoir. « (Le safran étoit fort en usage  
 dans les cuisines ; & se tiroit du levant.)

On diroit que le moine troubadour  
 a voulu tourner en ridicule Dieu & les  
 saints , autant que le rouge des femmes.  
 Mais gardons-nous de l'en accuser. Les  
 idées religieuses des tems grossiers se  
 prêtoient à de pareilles extravagances.  
 Autrement , combien de dévots mêmes  
 pourroient être soupçonnés d'irréligion ?

La satire de Pierre d'Auvergne con-  
 tre les Troubadours parut au moine de  
 Montaudon un modèle à imiter. Voici  
 l'imitation , tout-à-fait digne d'un origi-  
 nal impertinent. (Voyez PIERRE D'AU-  
 VERGNE.)

» Puisque Pierre d'Auvergne a chanté

*Tome III.*

**H**

» des anciens troubadours , je chanterai  
 » de mon mieux de ceux qui font venus  
 » depuis , & je reprendrai , qu'il ne leur  
 » en déplaife , leurs mauvaises actions.

» Le premier est Guillaume de Saint-  
 » Didier. Il aime à chanter , il l'a fait  
 » agréablement ; mais , comme il ne  
 » parle point de galanterie & d'amou-  
 » reux défirs , fes chansons ne font pas  
 » bien reçues.

» Le fecond est le vicomte de Saint-  
 » Antoni , qui jamais n'eut joie d'amour.  
 » Son premier effai de galanterie le dé-  
 » goûta. Trompé par fa dame , il cessa  
 » fes pourfuites ; de quoi il pleure fans  
 » cefse.

» Le troifième est Miravals de Car-  
 » cassonne , qui compofe de bonnes pa-  
 » roles , & donne fouvent fon château  
 » aux dames. Il n'y paffe pas un mois  
 » de l'année ; il n'y tient pas fête au  
 » premier du mois ; ainfi celui qui le  
 » prend lui fait peu de tort. ( Miravals ,

dans ses expressions galantes, donnoit son château en fief à ses maîtresses.

» Le quatrième est Peyrols Auvergnat, qui a porté pendant trente ans le même habit. Il chante mal de plus en plus, & n'a rien composé de passable depuis qu'il est moine à Clermont.

» Le cinquième est Gaucelm Faidit. Il a épousé celle dont il étoit le galant, & qui alloit toujours à sa suite. Nous n'avons point entendu dès-lors ses fredonnemens ni ses éclats de voix, & il n'a plus voulu chanter que depuis Uzerche jusques à Agen.

» Le sixième est Guillaume Adhémar, le plus mauvais jongleur qui fut jamais. Il a reçu quantité de méchans habits; il a chanté dans un tems où il étoit à peine d'un trentième (peut-être dans le profit de sa troupe.) Je le vois toujours pauvre & misérable.

» Le septième est Arnaud Daniel,

» qui de sa vie ne composa de bons airs.  
 » Mais il fait des paroles que personne  
 » n'entend. Ses chansons ne valent pas  
 » une aiguille, depuis qu'il chassa le liè-  
 » vre avec le bœuf, & qu'il navigua  
 » contre la marée. (Ces expressions dési-  
 gnent les vains efforts d'un homme sans  
 génie.)

» Le huitième est Trémoléta le Cata-  
 » lan, qui fait des airs plats, dont le  
 » chant ne vaut rien. Il a grand soin  
 » de ses cheveux, & sans la poudre  
 » qu'il y met, il y a trente ans qu'ils  
 » seroient blancs.

» Le neuvième est Arnaud de Mar-  
 » veil, que je vois toujours maltraité.  
 » Sa dame a tort de ne lui être pas  
 » plus favorable; elle à qui ses yeux  
 » crient continuellement merci, par les  
 » larmes qu'il verse en chantant.

» Le dixième est Saül de Scola, qui  
 » de bourgeois se fit jongleur à Berge-  
 » rac, & y fit le commerce: puis ayant

» tout vendu , il s'en va débiter à Nar-  
 » bonne ses méchans vers.

» Le onzième est Giraudet le Roux,  
 » qui vit des chansons d'autrui , & dé-  
 » plaît à tout le monde. Comme il  
 » avoit bonne opinion de lui-même , il  
 » quitta le fils d'Alphonse , qui l'avoit  
 » élevé.

» Le douzième est Folquet de Mar-  
 » seille , petit mercier , qui fit le serment  
 » d'un fou lorsqu'il jura de ne plus faire  
 » de chansons. On tient pour certain  
 » qu'il s'est parjuré.

» Le treizième est mon voisin Guil-  
 » laume le marquis. Je ne veux pas dire  
 » ce que j'en pense. Avec ses mauvaises  
 » chansons , il a toujours empiré , com-  
 » me un vieux damoiseau portant barbe  
 » & moustache. α

» Le quatorzième est Pierre Vidal. Il  
 » n'a pas tous les membres entiers ; &  
 » il faudroit une langue d'argent à ce  
 » vilain. Depuis que de pelletier qu'il

» étoit il s'est fait chevalier, la tête lui a  
 » tourné. ( Voyez l'article de PIERRE  
 VIDAL.)

» Le quinzième est Guillaume de  
 » Ribes, qui est mauvais en tout & par  
 » tout. Il veut toujours chanter, quoi-  
 » que sa voix soit rauque & cassée. Il  
 » voudroit bien s'avancer s'il avoit de  
 » quoi. Mais nous ne le vîmes jamais  
 » que mal vêtu. Toujours dans la misère,  
 » il est rebuté de tout le monde. «

A la suite de cette satire, on trouve  
 un trait contre l'auteur satirique lui-  
 même :

» Le seizième, & c'en est assez, est le  
 » faux moine de Montaudon, qui atta-  
 » que tous les autres, & qui préfère le  
 » lard à Dieu : il mériteroit d'être pendu  
 » en l'air pour avoir fait des vers & des  
 » chansons. «

Comment le moine de Montaudon,  
 & son modèle Pierre d'Auvergne ont-ils  
 pu mettre si peu d'esprit dans leurs



fatires? C'est peut-être la plus grande preuve du défaut de talent, puisque rien n'est plus facile que d'affaisonner d'un peu de sel la causticité. De tels poëtes satiriques ne seroient point lus aujourd'hui, malgré l'amusement que trouve un certain public dans les querelles scandaleuses, qui déshonorent souvent la littérature.

Un moine de Montmajour, dont Nostradamus parle souvent, & qu'il fait mourir en 1355, suivit cependant les traces de ces deux auteurs. L'historien dit qu'afin de n'être pas connu comme une méchante langue, il finit sa pièce par des vers contre lui-même, où il s'accusoit d'être un faux moine, qui avoit quitté pour les plaisirs le service de Dieu, & qui de sa vie ne fit & ne chanta rien de bon. C'est ainsi qu'on joint à la méchanceté les artifices de la ruse, aux dépens de son honneur.



## C X X I I.

## MAÎTRE BERNARD D'AURIAC.

C E troubadour, connu seulement par quatre pièces, étoit né sans doute dans le château d'Auriac, diocèse de Toulouse. Sa qualité de *maître* n'annonce pas un gentilhomme. Il vivoit encore à la fin du treizième siècle, après les Vêpres siciliennes, puisque les suites de cette affreuse tragédie sont le sujet de ce qu'il a laissé de plus curieux.

On fait comment la Sicile fut inondée du sang des François en 1282. Pierre III, roi d'Aragon, voulant dépouiller Charles d'Anjou, avoit eu beaucoup de part au complot qui produisit le massacre. Le pape Martin IV, François, & ami de la France, excommunia le prince espagnol, lui ôta sa couronne par une bulle, & la donna à Charles de Valois.

Une croisade fut publiée pour l'exécution de cette sentence : car toutes les guerres que suscitoit la cour de Rome, elle en faisoit des guerres saintes, où l'indulgence plénière assuroit le salut des combattans. Bernard d'Auriac s'exprime comme si le succès étoit infaillible.

» Le roi des Francs veut déployer ses  
 » étendards ; on verra les fleurs de lis  
 » par mer & par terre. Les Aragonois  
 » & les mal-courtois Catalans verront  
 » quelles gens sont les François. On  
 » entendra dans l'Aragon *oui & nenni*,  
 » au lieu de *oc & no* ; (le françois au  
 lieu du provençal.) » Celui qui veut  
 » maintenant moissonner les fleurs de  
 » lis, ne connoît pas les jardiniers qui  
 » assemblent tant de riches barons pour  
 » les garder. Ils sont trois, dont chacun  
 » est plus riche roi que le roi de Barce-  
 » lone. Dieu & la foi sont avec eux ; &  
 » quand ils auront franchi le mont Ca-  
 » nigou, (dans les Pyrénées) ils ne lais-

» feront sur pied ni tours ni palais. Ca-  
 » talans, qu'il ne vous déplaife, fi le roi  
 » de France va bien armé. Il veut voir  
 » ce que vous valez, & vous abfoudre  
 » avec la lance & le bourdon: car vous  
 » reftez dans l'excommunication trop  
 » long-tems. «

Ces trois jardiniers des fleurs de lis font Philippe le Hardi roi de France, Charles d'Anjou roi de Naples, & Charles de Valois que le pape faisoit roi d'Aragon. Il en fut de leur croifade comme de tant d'autres, malgré de fi belles prédictions: elle ne réuffit point, & produifit beaucoup de mal. Philippe le Hardi mourut au retour de fon expédition; Charles d'Anjou ne put recouvrer la Sicile; & les excommuniés confervèrent l'Aragon, en dépit du pape & des princes françois.

Dans une autre pièce, le troubadour, parlant de fa maîtrefle, dit qu'il voudroit jouer feul avec elle une partie d'échecs,

& il emploie quelques termes du jeu, d'une manière équivoque où l'esprit paroît s'égayer aux dépens des mœurs. Peut-être attachoit-il un grand mérite à ce genre de plaisanterie, qui est presque toujours aussi dégoûtant que facile.

Ailleurs, il fait un éloge assez plat de Guillaume Fabri de Narbonne, poète contemporain.



## C X X I I I.

## ALBERT DE SISTERON.

Nos manuscrits distinguent un Albert ou Albertet de Sisteron, & un autre Albert de Gapençois; mais nous avons lieu de présumer que c'est un seul troubadour, nommé tantôt de Gapençois, parce qu'il naquit dans cette province; tantôt de Sisteron, parce qu'il fit un long séjour, & mourut dans cette ville. Les pièces attribuées à l'un ou à l'autre portent le même caractère, & paroissent sorties de la même plume.

ALBERT OU ALBERTET; dit l'historien provençal, fut du Gapençois, fils du jongleur Nazur qui avoit fait de bonnes chansonnettes. Il composa beaucoup de chansons, dont les airs étoient excellens, & les paroles médiocres. Il fut bon jongleur de cour, plaisant, &

divertissant les compagnies. Il demeura long-tems à Orange, & devint riche. Puis il alla demeurer à Sisteron, où il mourut. Ce récit confirme l'identité des deux Alberts.

Nostradamus le fait gentilhomme de Sisteron, & rapporte des circonstances remarquables. Albert, selon lui, aima la marquise de Malaspina, une des plus belles & des plus illustres dames de Provence. (Une branche de cette maison s'y étoit effectivement établie.) Il en fut aimé; & ils ne pouvoient plus vivre l'un sans l'autre. Leur union donna sujet aux discours des médifans. Enfin, la marquise le pria par lettre de s'éloigner; & lui envoya des habits, des chevaux, de l'argent. Albert obéit. On n'a pas su ce qu'il devint. Le moine des Iles d'or, ajoute Nostradamus, dit qu'il étoit de la maison des marquis de Malaspina; qu'il mourut de douleur à Tarascon; qu'avant de mourir, il confia toutes ses

chançons à son ami Pierre de Valernes, en le chargeant de les présenter à la marquise ; mais que ce dépositaire infidèle les vendit à un troubadour d'Uzès, nommé Fabre, qui se les appropriâ, & s'en fit honneur ; qu'on les reconnut pour être d'Albert ; que Pierre de Valernes le déclara lui-même ; que Fabre fut arrêté, & condamné au fouet, selon les lois impériales, pour avoir usurpé le bien d'autrui ; enfin, que Hugues de Saint-Césaire a prétendu qu'Albert étoit de Tarascon, & qu'il célébra dans ses chançons la comtesse de Provence, les marquises de Saluces & de Malaspina, dans le tems que Philippe le Bel céda la moitié d'Avignon à Charles II roi de Sicile & comte de Provence ; c'est à dire, en 1290.

La ressemblance du nom aura fait confondre cet Albert avec Albert marquis, pour ce qui regarde son origine. Quant à ses amours avec la marquise



Malaspina, ils paroissent constatés par ses ouvrages. Dans un de ses envois, il nomme Guillelma Malaspina, dont il fait un grand éloge. Il parle souvent d'une dame de haute extraction, & se trouve bien hardi d'avoir osé aspirer à elle. Il se plaint ailleurs d'être relégué pour sa folie dans un pays étranger, où il ne lui vient aucun message de celle qu'il aime, & qu'il ne quittera jamais pour accepter une autre. Le témoignage cité par Nostradamus est donc vrai à cet égard.

Je voudrois pouvoir vérifier de même le fait du plagiat, & de la punition qui le suivit. Nous trouvons un Fabre d'Uzès, troubadour, dont il existe deux pièces; mais nous ne trouvons pas d'autre preuve. Du reste, l'exemple est curieux & instructif. Il prouve qu'on regardoit comme une propriété respectable les productions de l'esprit, & la réputation qu'elles procurent. Le mépris

public supplée aujourd'hui aux lois contre cette espèce de vol.

Les pièces d'Albert fournissent peu de matière à un extrait.

Dans une tenson, il propose à un autre troubadour, qu'il nomme moine, la question suivante : » Lesquels valent » mieux des Catalans ou des François ; » des peuples de Gascogne, Provence, » Limousin, Auvergne & Viennois, ou » de ceux qui habitent la terre des deux » rois? (la partie de la France, soumise immédiatement aux couronnes de France & d'Angleterre.) » Car vous savez » comme ils se comportent tous; & je » suis bien aise d'apprendre de vous » quels sont ceux en qui il y a le plus » d'honneur. «

On s'attend que les qualités les plus essentielles serviront à décider la question. On se trompe. Les deux interlocuteurs conviennent d'un principe: c'est que ceux-là valent mieux que les autres.

qui aiment à donner, qui reçoivent bien les étrangers, & qui leur font bonne chère. Albert prétend qu'on ne trouve point cette générosité en France & dans le Poitou. Le moine soutient au contraire, que nulle part on ne fait de plus beaux présens ni de plus beaux festins. Chacun s'obstine dans son opinion; & la dispute n'est point décidée.

Dans une autre tençon, Albert demande à Peyre, Lequel mérite d'être préféré par sa maîtresse, du chevalier qui se ruine en faisant pour elle beaucoup de dépense, ou de celui qui, en faisant la même dépense, trouve le moyen d'arranger encore bien mieux ses affaires ?

Peyre répond que celui qui ne dissipe pas son bien, en vivant honorablement, mérite la préférence comme le plus sage. Albert prétend que celui qui dépense sans y regarder, est plus amoureux que l'autre, qui partage ses soins entre sa

fortune & son amour. Peyre lui reproche de préférer la folie à la raison, & ajoute qu'il vaut mieux faire dire de soi, Un tel est généreux, que de faire dire, Un tel le fut.





## C X X I V.

RAIMOND GAUCELM  
DE BÉSIERS.

**L**ES pièces de ce troubadour, dont aucun écrivain ne fait mention, sont datées comme celles de Giraud Riquier, & renferment plusieurs traits intéressans pour l'histoire.

Dans un sirvente de l'an 1262, l'auteur déplore la perte du *noble bourgeois* de Béliers, Giraud de l'Inhan, qu'il appelle son bon seigneur, & dont il loue la générosité & la bravoure. Il prie saint Michel de le présenter à Dieu; & la Vierge, de le mettre dans la compagnie du *baron* saint Jean.

Giraud de l'Inhan étoit un gentilhomme, seigneur du château de ce nom près de Béliers. La qualité qu'on lui donne, de *noble bourgeois*, étonne d'a-

bord ; mais il est aisé d'en découvrir le fondement. Le gouvernement municipal s'établissoit de jour en jour, comme une barrière contre la tyrannie des seigneurs ; & les souverains l'avoient souvent favorisé , soit pour affoiblir ces mêmes seigneurs trop accoutumés à l'indépendance , soit pour avoir de l'argent en vendant la liberté au peuple. Comme la bourgeoisie jouissoit de grands privilèges , & trouvoit la sécurité dans ses propres forces , la noblesse du voisinage cherchoit quelquefois à s'y faire incorporer. On conserve un acte de l'an 1185. par lequel Roger II, vicomte de Béliers, accorde à quiconque viendra s'établir dans cette ville , d'être libre & indépendant , tant de lui-même , que de tout autre seigneur , comme l'étoient les autres habitans de la même ville \*. Aussi la fierté des bourgeois ne le cédoit-elle

---

\* Hist. du Languedoc, tome 3. p. 62.

point à celle des nobles. Témoin ce que nous avons raconté au sujet du vicomte Trancavel. Un chevalier, de son consentement, insulte un bourgeois de Bésiers; toute la ville se soulève; le vicomte promet satisfaction, & c'est néanmoins dans son sang que le bourgeois offensé croit devoir laver son honneur. (Voyez OGIER.) Le gouvernement municipal produisit de grands biens, en animant les âmes par des sentimens de liberté; mais la liberté devint trop souvent licencieuse, & reçut ensuite un frein par l'accroissement de la puissance royale.

La vicomté de Bésiers fut réunie à la couronne, sous le règne de Louis VIII. Il n'est donc pas étonnant que Raimond Gaucelm se montre attaché aux rois de France, dans un sirvente de l'an 1270 sur la mort de saint Louis. Il exhorte les chrétiens à le venger sur les Turcs; il reproche aux gens d'église de s'endormir, & de dispenser de la croi-

fade pour de l'argent ; il prie la Vierge de donner longue vie au roi Philippe (le Hardi,) & de le préserver du péché. La dévotion à la Vierge , dont nous trouvons ici tant de traces , étoit fort prêchée par les ordres mendians : elle échauffoit même fort souvent l'imagination des troubadours , comme on l'a vu plusieurs fois.

Autre sirvente sur la croisade. L'auteur charge son jongleur de le chanter à Aimeri de Narbonne , pour qu'il aille venger les saints lieux. Cet Aimeri , fils aîné du vicomte de Narbonne , s'étoit croisé dans le dessein d'accompagner saint Louis. Des affaires domestiques le retinrent. Les zélateurs vouloient qu'on sacrifiât tout à de pareilles entreprises , où il n'y avoit rien à gagner.

Nous ne parlerons point de quelques pièces dignes d'oubli. Il s'agit dans une , de Raimond Gaulcem de Sabran (seigneur en partie d'Uzès ,) dont notre



poète entend dire tant de bien, qu'il l'aime de tout son cœur.

Voici un morceau intéressant, soit par l'ingénuité, soit par les sentimens qui y règnent.

» Je ne puis presque aller nulle part,  
 » qu'on ne me demande: *Raimond Gau-*  
 » *celm*, n'avez-vous rien fait de nou-

» *veau*? . . . Je suis bien aise, lorsque  
 » j'entends dire de moi, *Voilà celui qui*  
 » *fait des couplets & des sirventes*. Ce n'est  
 » pas que je veuille qu'on me donne des  
 » robes; car j'en ai suffisamment, & je  
 » fais où en trouver. Mais je suis charmé  
 » de voir que mon talent m'attire des  
 » caresses & des prévenances, de la part  
 » des gens de mérite. Je n'y gagnai ja-

» mais ni château, ni maison, ni le quart  
 » d'un *clermontois*, (espèce de monnoie.)  
 » Au contraire, il m'en a coûté la valeur  
 » de cinq cents tournois. Mais je les re-

» grette d'autant moins, que mon nom  
 » en est devenu plus fameux.

» Celui pourtant qui dit que c'est mal  
 » fait de donner, ment comme un joueur  
 » de mufette. ( Les jongleurs, les joueurs  
 d'instrumens ressembloient beaucoup aux  
 charlatans d'aujourd'hui. ) » Celui qui  
 » donne est loué par-tout ; on n'estime  
 » guère celui qui ne donne rien . . . .

» Cependant je ne vois personne invi-  
 » ter les pauvres à sa table. Combien de  
 » gens s'enferment pour manger , & se  
 » cachent plus que les oiseaux ne cachent  
 » leur nourriture ! Je connois des prélats,  
 » des seigneurs de terres , & des bour-  
 » geois , qui changent tous les mois  
 » d'habits, sans jamais en donner à aucun  
 » pauvre. α

Ces petits détails ne font point du tout  
 méprisables , s'il en résulte une connois-  
 sance des mœurs & un mouvement d'hu-  
 manité.



## C X X V.

## AMANIEU DES ESCAS.

Nous regrettons de n'avoir point de vie de ce troubadour. Ses ouvrages sont très-instructifs, & prouvent qu'il tenoit un rang considérable dans le monde. On trouve un Giraud d'Amanieu parmi les chevaliers gascons qui, en 1217, vinrent au secours du comte de Toulouse contre Simon de Montfort. Peut-être Amanieu des Escas sortoit-il de la même famille. Le nom *des Escas* paroît catalan, & ne se trouve pourtant point dans la chronique manuscrite du moine de Ripoll, contenant la liste des familles nobles de Catalogne. Ce qui paroît certain, c'est que notre poëte vivoit à la fin du treizième siècle, sous Jacques II roi d'Aragon. Il parle d'un roi Jacques d'Aragon, qui est roi de Sicile malgré.

les François & les Romains. Ce prince, frere & successeur d'Alphonse III en 1291, posséda en effet la Sicile, malgré les efforts de Charles d'Anjou protégé par la cour de Rome. Il n'y renonça qu'en 1294; & alors les Siciliens couronnèrent son frere Frédéric. Amanieu se montre fort attaché à la maison d'Aragon, comme un sujet à ses souverains.

La première de ses pièces est un *vers* ou poëme adressé à une dame, dont il gémit d'être éloigné. Elle est tissue de proverbes, encore en usage pour la plupart. Ne seroit-ce point un goût espagnol? Les proverbes de Sancho amusent; ceux-ci ennuient: mais il faut connoître un genre de composition original.

« Vous ne pouvez savoir combien je  
 « vous aime, si je ne vous le dis; non  
 « plus qu'on fait le *baïser donné à une*  
 « *personne qui dort*. Vous savez, il est

» vrai , que je vous aime ; mais vous  
 » ignorez l'excès de ma flamme. J'é-  
 » prouvè la vérité du proverbe , *Tel croit*  
 » *se chauffer , qui se brûle*. Dans les com-  
 » mencemens , je trouvois une douceur  
 » infinie à vous voir. Cette douceur est  
 » tout-à-fait changée en amertume . . . .  
 » Dieu fasse venir le jour où vous porte-  
 » rez une partie de ce fardeau acca-  
 » blant ! . . . . Amour qui ne va que d'un  
 » côté , est à demi-perdu. Il doit se par-  
 » tager par moitié entre l'ami & l'amie :  
 » ils s'aident mutuellement suivant ce  
 » proverbe que je goûte beaucoup :  
 » *Avec une main , on lave l'autre , & les*  
 » *deux lavent les yeux & le visage* . . . .  
 » J'espère de toutes vos bonnes qualités ;  
 » que vous ne ferez pas toujours sans  
 » pitié. *Après la pluie viendra le beau*  
 » *tems*. Mais je suis effrayé d'un autre  
 » proverbe , *Mal d'autrui n'est qu'un son-*  
 » *ge*. Quoi qu'il arrive , je vous dirai  
 » que , *Souffrance est pire que la mort* . . . .

» Vous trouverez quantité d'autres  
 » amans, plus beaux & plus grands sei-  
 » gneurs que moi. *Tout ce qui reluit n'est*  
 » *pas or.* Tel vous sourit & vous salue  
 » gracieusement, qui ne le fait que  
 » pour nuire; & l'on croit souvent avoir  
 » un bon ami, où l'on n'a pas un demi-  
 » ami. Ne vous fâchez point, si je vous  
 » dis qu'un fidelle ami est un trésor au-  
 » dessus de l'or & de l'argent, & qu'au  
 » besoin l'*ami vaut mieux que tour forti-*  
 » *fiée.* . . . . Tel est l'ami que vous trou-  
 » verez en moi: si vous me maltrai-  
 » tez, ce sera vous faire tort à vous-  
 » même. . . .

» Quand on ira & viendra, se deman-  
 » dant s'il n'y a rien de nouveau: Oui,  
 » dira-t-on, Amanieu des Escas se meurt  
 » d'amour pour sa mie. A quoi on ne  
 » manquera pas de répondre: *Maudite*  
 » *soit de Dieu toute dame sans merci!* Vos  
 » rigoureux refus me rappellent le pro-  
 » verbe: *Qui veut avoir des amis, se*

» garde bien d'être dans la nécessité. Vous  
 » me voyez périr, sans daigner me sau-  
 » ver la vie; & je vérifie ce mot, *A bien*  
 » *servir, mauvais salaire.* Si vous m'ai-  
 » miez, vous viendriez à mon secours;  
 » car *au besoin on connoît l'ami*.....  
 » Quand je serai mort, vous regretterez  
 » de ne m'avoir pas sauvé: *Après la*  
 » *mort le repentir*; mais il ne sera plus  
 » tems.....

» Vous êtes plus absolue sur moi que  
 » tous les maîtres du monde..... Je  
 » roi James (Jacques) d'Aragon, roi  
 » de Sicile malgré les François & les  
 » Romains, n'a pas acquis tant de gloire  
 » pour un roi, que vous pour une dame.  
 » Arnaud de Saga & Pons d'Aragon  
 » n'ont pas tant de renommée, pour  
 » des chevaliers\*, que vous pour une

---

\* Il y avoit en Catalogne une maison illustre de Saga, qui finit sous Jacques II dans Arnaud de Saga. Dans la même province étoit une

» dame : si ce n'est que merci vous man-  
 » que, dont bien me fâche. Jamais vous  
 » ne ferez recherchée d'un amant plus  
 » tendre & plus sincère. Mais *autant vous*  
 » *importe du ras comme du tondu.* Pour  
 » Dieu, ayez pitié de moi. Merci, ma-  
 » dame ; pour Dieu, merci. «

La seconde pièce renferme les leçons de l'auteur à une demoiselle de qualité, qui, étant au service d'une dame, vouloit apprendre l'art de se bien conduire. De même que, parmi les hommes, la jeune noblesse ne rougissoit point des fonctions, serviles en apparence, de pages ou d'écuyers ; parmi les femmes de même, elle pouvoit remplir les fonctions réservées aujourd'hui aux femmes de chambre. C'étoit apparemment un effet de la pauvreté, & un moyen d'éduca-

---

maison de Pons également ancienne ; & un Guillaume de Pons se signala dans les guerres de Sicile entre les maisons d'Anjou & d'Aragon.



tion. Au lieu de proverbes, on trouvera ici plusieurs choses remarquables, & sur les usages du tems, & sur la dangereuse galanterie qu'on permettoit aux demoiselles.

» Un matin du mois de mai, comme  
 » je rêvois aux moyens de voir une  
 » beauté que j'aime, je rencontrai une  
 » jolie demoiselle. Je m'approchai en la  
 » saluant. Elle me prit par la main, me  
 » conduisit dans un lieu écarté, me fit  
 » asseoir sur un banc auprès d'elle : Sei-  
 » gneur Amanieu des Escas, je vous prie  
 » de m'enseigner sincèrement ce qu'une  
 » demoiselle doit faire pour se bien con-  
 » duire, pour s'attirer de la considéra-  
 » tion, & éviter tout ce qui pourroit lui  
 » faire tort dans le monde.

» Amie, lui répondis-je, je le ferai  
 » volontiers, quoique vous ayez dix fois  
 » plus d'esprit que moi. Mais plus on en  
 » a, plus on demande conseil.

» D'abord, je vous conseille de vous

» lever toujours de si bonne heure , que  
 » lorsque votre dame vous appellera ,  
 » elle vous trouve chaussée , habillée &  
 » ajustée proprement. Avant de vous la-  
 » cer , il faut vous laver les mains , les  
 » bras & le visage. Après cela , ma chère  
 » amie , lacez-vous bien ferré. N'ayez  
 » pas les ongles si longs qu'on y voie du  
 » noir. Ayez soin sur-tout de la propreté  
 » de votre tête. Ce qu'on en voit le plus  
 » doit être le plus soigné. Blanchissez vos  
 » dents tous les matins. Faites tout cela  
 » avant que personne vous voie. Il faut  
 » prendre un miroir , pour examiner s'il  
 » n'y a rien qui puisse déplaire , & le  
 » réformer.

» Préparez dès le matin tout ce qu'il  
 » faut pour le lever de votre dame , afin  
 » de ne la pas faire attendre. Mais n'en-  
 » trez auprès d'elle qu'après le lever de  
 » son mari , à moins qu'elle ne vous ap-  
 » pelle ; & en ce cas , allez savoir ce  
 » qu'elle désire de vous. ( On croit en-

tendre des préceptes pour une femme de chambre.)

» Si elle veut se lever, que sa robe  
 » soit prête sans qu'elle vous la demande.  
 » Avant qu'elle sorte du lit, apportez-lui  
 » du fil & une aiguille, un peigne & tout  
 » ce dont elle aura besoin pour se coëffer  
 » & parer sa tête. Vous ne la quitterez  
 » point, que vous ne lui ayez rendu tous  
 » les services que vous devez remplir  
 » auprès de sa personne. Quand elle sera  
 » habillée, remettez-lui en main un mi-  
 » roir, afin qu'elle voie s'il n'y a pas  
 » quelque lacet ou ruban, ou autre  
 » chose en mauvais ordre. Ensuite,  
 » qu'elle trouve de l'eau claire & propre  
 » pour se laver les mains & le visage.  
 » Donnez-lui aussi-tôt un linge pour  
 » s'essuyer. Examinez bien par tout son  
 » habillement, s'il n'y manque rien.

Enfin la toilette est finie. Un trouba-  
 dour grand seigneur auroit dû, ce sem-  
 ble, nous épargner ces petits détails. III

conduit sa demoiselle à des fonctions plus importantes.

» Alors, vous pourrez aller & venir  
 » dans la salle ; y saluer honnêtement  
 » ceux qui s'y trouveront ; leur répon-  
 » dre d'une manière gracieuse, sans vous  
 » trop presser de parler.

» Soyez posée dans votre démarche,  
 » & modeste dans vos regards, quand  
 » vous irez entendre la messe. Que votre  
 » vue ne s'écarte point de côté & d'au-  
 » tre ; mais ayez les yeux baissés, ou  
 » tournés vers l'autel, sans parler ni haut  
 » ni bas. Au sortir de l'église, si quel-  
 » qu'un vous attaque de conversation,  
 » causez avec ceux qui se présentent,  
 » mais sans bruit & sans dispute : car  
 » rien ne déplaît tant qu'une demoiselle  
 » qui crie. Les gens les plus sensés disent  
 » que c'est chose très-indécente d'avoir  
 » sa jupe, son *surcot*, & tout autre vête-  
 » ment découfu.

» Quand l'heure du manger sera

» venue , & qu'on aura servi , faites vous  
 » apporter de l'eau fraîche , & trempez-  
 » en votre vin de maniere qu'il ne puis-  
 » sè vous faire mal. Car une dame &  
 » une demoiselle sont perdues sans res-  
 » source , pour peu qu'elles aient fait  
 » d'excès de vin . . . . Ne pressez point  
 » ceux qui sont autour de vous de man-  
 » ger. Il est mal-séant de presser ainsi un  
 » homme qui se porte bien : c'est à lui  
 » de manger ce qu'il lui faut. Mais s'il a  
 » envie de quelque chose , présentez-le  
 » lui honnêtement. Coupez ce qui sera  
 » sur la table. Les conviés seroient peu  
 » honnêtes , s'ils n'en partageoient la  
 » peine avec vous. Après le repas , lors-  
 » que votre dame aura lavé ses mains  
 » & rincé sa bouche , lavez-vous aussi :  
 » car il n'y a rien de si sain que de se laver  
 » après avoir mangé. Si vous allez laver  
 » au buffet , tâchez d'avoir compagnie ,  
 » de peur qu'on ne fasse de mauvais  
 » jugemens.

» Ensuite, lorsque tout le monde  
 » prendra séance, je vous avertis de vous  
 » placer, si vous pouvez, au-dessous  
 » de votre dame; & laissez autant qu'il  
 » sera possible deux sièges entre elle &  
 » vous.»

Voici l'article délicat. Il s'agit de la galanterie. On ne doit pas attendre du troubadour une morale bien sévère; mais ses conseils respirent l'honnêteté, & renferment peut-être ce que les leçons de la chevalerie avoient de plus important pour les demoiselles :

» Si quelqu'un veut faire le galant  
 » auprès de vous, ne faites point la revê-  
 » che. Défendez-vous par de jolis &  
 » agréables propos. Si le galant vous  
 » ennue, demandez-lui quelles sont les  
 » dames qui lui plaisent le plus, des  
 » Gasconnes ou des Angloises. Vous  
 » mettez la chose en dispute, & appel-  
 » lerez quelqu'un de la compagnie, pour  
 » vous accorder & vous juger. N'usez

» jamais de discours rudes & défobli-  
 » geans, envers ceux qui vous recher-  
 » cheront ainsi d'amour. Il faut traiter  
 » poliment tout le monde, & n'indispo-  
 » ser personne contre soi. Vous avez  
 » cinq cents autres moyens de vous  
 » défaire des importuns, sans rien dire  
 » de malhonnête & sans leur manquer.

» Si vous êtes bien aise d'avoir un  
 » amant, que la beauté & la richesse  
 » ne réglient pas votre choix; car plus  
 » un homme a de beauté, moins il vaut  
 » s'il est sans mérite; & l'homme qui  
 » fait plaie à tout le monde, est bien  
 » au-dessus de celui qui n'est que riche.  
 » Choisissez donc un amant courtois &  
 » d'une naissance honnête. Quand il vous  
 » adressera son hommage, il doit vous  
 » parler ainsi: Madame, c'est de vous  
 » que je tiens mon cœur, mon corps,  
 » esprit & mon savoir; & c'est de vous  
 » que je serai toute ma vie le plus loyal  
 » serviteur, pour vous garder d'injure

» & de mal autant que je pourrai , &  
 » pour employer tout ce que j'aurai de  
 » savoir à exalter votre mérite. ( Cette  
 espèce de formule est analogue à la loi  
 des fiefs. Il paroît singulier que le trou-  
 badour en fasse une déclaration d'amour  
 usitée. ) » A quoi vous devez répondre :  
 » Bel ami , j'agrée votre hommage ; &  
 » à Dieu ne plaise que je fasse un autre  
 » amant. Si vous m'êtes loyal , vous ne  
 » me trouverez pas de moins bonne foi.  
 » Je serai toujours prête à vous récom-  
 » penser comme il faut de vos services ,  
 » pourvu que vous me le rendiez sans  
 » fausseté , & qu'il ne vous échappe au-  
 » cun mot qui puisse blesser ma réputa-  
 » tion : autrement vous perdriez le fruit  
 » de vos assiduités.

» Étant ainsi d'accord de part &  
 » d'autre , vous pouvez recevoir de lui  
 » des bijoux , comme vous pouvez aussi  
 » lui en donner. Mais s'il vous faisoit  
 » quelque demande indécente , gardez-



» vous surtout d'y consentir : car s'il  
 » vous aime, il ne doit vous rien deman-  
 » der qui puisse vous nuire ou vous  
 » déshonorer, tant que vous serez fille.  
 » Cependant ayez soin de le flatter tou-  
 » jours de quelque espérance. Tant qu'il  
 » vous sera attaché, conservez pour lui  
 » les mêmes sentimens, sans écouter ni  
 » prendre pour serviteur aucun autre :  
 » vous devez n'en avoir qu'un. Il vous  
 » en viendra de toutes les espèces. Les  
 » uns emploieront les tendres regards ;  
 » les autres les soupirs. Quelques - uns  
 » vous attaqueront par des messages.  
 » Ceux ci ont grand tort : le secret de  
 » leur amour est par-là connu de trois  
 » personnes au moins ; en quoi ils pê-  
 » chent contre la loi étroite de l'amour ;  
 » puisque plus il y a de confidens, plus  
 » l'amour est en danger, & le loyal  
 » amant doit cacher son amour à son  
 » pere & à son fils.

» D'autres ne s'en rapporteront qu'à

» eux-mêmes du soin de vous instruire  
 » de leurs sentimens. Ils vous diront  
 » que , de pardieu , de par votre mérite  
 » & votre noblesse , ils vous demandent  
 » un conseil. Depuis un an , diront-ils ,  
 » je porte une plaie mortelle , dont je  
 » n'ai fait confidence à qui que ce soit ,  
 » ni homme , ni femme , ni parent , ni  
 » ami ; mais je ne saurois plus durer  
 » contre la violence du mal. Et comme  
 » il est naturel de chercher sa guérison ,  
 » que je ne puis la trouver qu'auprès de  
 » vous ; il faut que je vous déclare que  
 » cette plaie vient d'un dard lancé par  
 » vos yeux dans mon cœur ; qu'il en  
 » est tout embrâsé ; que le remède est  
 » en vos mains , si vous voulez m'agréer  
 » pour serviteur : autrement ma mort est  
 » certaine : «

Celui qui vous parle ainsi , *madame*  
*la marquise* , mérite que vous lui fassiez  
 une réponse courtoise en ces ter-  
 mes : » Ami , je vous trouve de si

» bonne foi , si aimable , si sage , si rete-  
 » nu , si discret , qu'il n'y a point de  
 » bonne & belle demoiselle ou pucelle,  
 » voulant aimer un chevalier ou écuyer,  
 » qui ne tienne à honneur d'être aimée  
 » de vous & de vous aimer. N'étoit la  
 » parole que j'ai donnée à celui dont  
 » mon cœur ne se détachera jamais,  
 » non plus que le sien de moi , je vous  
 » retiendrois sans balancer à mon ser-  
 » vice. Mais ni moi , ni aucune autre  
 » femme ne sera jamais digne d'estime ,  
 » qui aimera de deux côtés ; & toute  
 » personne qui aime en deux endroits ,  
 » n'aime pas sincèrement. Puisque vous  
 » voulez aimer, cherchez tant çà & là, que  
 » vous obteniez les bonnes grâces d'une  
 » dame sans partage. En parlant ainsi ,  
 » vous pourrez congédier les amans , &  
 » conserver votre réputation.

» A l'égard de l'amant qui s'explique  
 » par messager, chargez son confident de  
 » lui dire que jamais vous ne voudrez de

» lui, ni de tout autre qui se servira de  
 » pareils moyens. Et en effet vous devez  
 » fuir comme une peste de tels amans,  
 » dont vous vous trouveriez mal à la  
 » fin. «

Rien ne donne plus de force aux préceptes que les exemples. Le poëte insiste sur cette importante leçon.

» Apprenez à vous conduire, com-  
 » me faisoit la courtoise & bien apprise  
 » comtesse de Rhodez, quand elle étoit  
 » fille. Le brave comte de Comminges,  
 » son pere, le lui avoit enseigné, lui qui  
 » ne fit jamais de faute dans sa vie : ce  
 » qui l'a élevé en réputation au-dessus  
 » des autres comtes. Je vous citerai en-  
 » core la source de toute raison & de  
 » toute honnêteté, madame Rogesta, si  
 » célèbre du côté de la vertu & de l'es-  
 » prit, sans jamais avoir donné prise sur  
 » elle, non plus que sa mere & le com-  
 » te N\*\*\* son pere, de qui il ne vint  
 » rien que de parfait. Prenez encore pour

» modèle madame Guillelmine de l'Isse,  
» accomplie en tout point, remplie de  
» grâces, également aimée de Dieu &  
» des hommes, qui donna de si bonnes  
» leçons à sa cousine madame Tiburge,  
» dont la conduite & les manières sont  
» épurées comme l'or au creuset. Elle  
» en a élevé une autre, la belle Mar-  
» guerite de Gordon, qui lui fera tou-  
» jours honneur. Je puis encore vous  
» proposer pour modèle une autre Guil-  
» lelmine ; c'est la fille du seigneur Gas-  
» ton : sa beauté & ses excellentes qua-  
» lités illustrent la Gascogne, sa patrie.  
» Sachez encore comme s'est conduite  
» la belle Constance de Foix, la demoi-  
» selle la mieux élevée qui soit en deçà  
» de Barcelone & par delà. Apprenez  
» encore quelle fut la sagesse de la demoi-  
» selle d'Armagnac, si mesurée dans ses  
» démarches, & la plus gracieuse créa-  
» ture qui fut jamais. Considérez aussi  
» l'honneur & l'estime qu'acquiert de

» jour en jour la demoiselle Mascarola  
 » d'Astaruch, qui n'a jamais que des  
 » choses obligeantes à dire & à faire.  
 » Réfléchissez bien à la conduite que  
 » toutes ces dames ont tenue, pour  
 » s'attirer la considération dont elles  
 » jouissent, en prenant de bonnes habi-  
 » tudes dès leur enfance. Et vous y par-  
 » viendrez comme elles; car jamais per-  
 » sonne de votre âge n'eut plus que  
 » vous tout ce qu'il faut pour plaire.  
 » Ainsi que le roi d'Aragon, par ses tra-  
 » vaux, a surpassé la gloire des plus  
 » grands princes, vous vous êtes distin-  
 » guée par votre raison & vos heureu-  
 » ses inclinations, au dessus de toutes les  
 » personnes de votre âge. Je prie Dieu,  
 » madame la marquise, qu'il vous per-  
 » fectionne de plus en plus, vous qui  
 » êtes la plus loyale dame que je con-  
 » noisse dans tout l'Aragon & dans tou-  
 » te la Catalogne.

» Je veux envoyer le jongleur Fal-

¶ conet à mon seigneur le roi d'Aragon,  
 » le chef de la valeur, pour savoir s'il  
 » approuve cet enseignement ; pour  
 » avoir aussi les avis d'Arnaud de Saga,  
 » du comte d'Empurias, empereur d'a-  
 » mour, & du preux Ariador. Je les  
 » prie de me dire, s'il leur plaît, les-  
 » quelles ils jugent les meilleures parmi  
 » ces dames & demoiselles. Et quand ils  
 » m'en auront dit leur sentiment, vous  
 » pourrez alors, marquise, prendre  
 » exemple sur celles à qui ils auront  
 » donné la préférence. «

Si je n'avois donné cette pièce que  
 par extrait, j'aurois évité quelques lon-  
 gueurs ennuyeuses. Mais ces longueurs  
 même ont quelque chose d'intéressant :  
 on y voit comment les sages d'alors  
 s'occupoient gravement de minuties.

La troisième pièce d'Amanieu des  
 Escas contient des instructions pour un  
 jeune damoiseau. On nommoit ainsi les  
 enfans des chevaliers ou des seigneurs.

L'amour ne pouvoit manquer de faire le principal objet des leçons de notre Mentor. Il veut former non un Télémaque, mais un héros galant du treizième siècle.

» Au tems de Noël, tems du froid,  
 » de la pluie, des vents & de la gelée,  
 » étant en ma maison avec mes écuyers,  
 » à nous entretenir de joie, d'armes &  
 » d'amour, devant un feu clair & ardent,  
 » & dans des chambres bien garnies de  
 » nattes, après avoir bu vins rouges &  
 » clarets, & nous être levés de table ;  
 » un damoiseau désirant parler d'amour,  
 » s'approcha de moi & me dit : Vous  
 » avez la réputation d'être plus habile  
 » en amour que personne ; vous savez à  
 » merveille comme il naît, d'où il vient,  
 » & de quoi il nourrit ses sujets : en un  
 » mot, vous n'ignorez de rien en cette  
 » affaire, sur laquelle nous voulons nous  
 » conduire entièrement par vos avis.  
 » Enseignez-nous, à moi, & à tous tant



» que nous sommes à votre service, les  
 » moyens d'être bien venus & aimés de  
 » tout le monde. «

Je lui répondis : » Ami, je voudrois  
 » avoir toute la capacité que vous  
 » m'attribuez ; & à ce propos, je vous  
 » conseille d'abord de ne jamais donner  
 » à celui que vous aimez des louanges  
 » excessives, capables de lui faire tort  
 » & de vous en faire aussi, en vous atti-  
 » rant la réputation & le reproche de  
 » flatteur. Quelque vraies que soient les  
 » louanges prodiguées à un homme mé-  
 » ritant, il y a encore beaucoup à ris-  
 » quer : car pour un ou deux qui en  
 » conviendront, plus de cent vous accu-  
 » seront de mentir ; & cela ne fera hon-  
 » neur ni à vous ni à votre ami. Mais si  
 » vous avez envie de le louer, que la  
 » vraisemblance regne d'un bout à l'au-  
 » tre dans votre discours. Il faut tou-  
 » jours donner à tout ce qu'on dit une  
 » belle couleur. Et comme les peintres

» mettent des couleurs vives & brillan-  
 » tes à leurs ouvrages, il faut mettre  
 » dans toutes vos paroles un tel coloris,  
 » qu'on n'y puisse rien reprendre. Soit  
 » dit, pour vous faire sentir que vous  
 » m'avez trop loué. Mais puisque vous  
 » me demandez des conseils sincères, je  
 » vous en donnerai suivant ce que j'ai  
 » de connoissance. Non que j'en aie au-  
 » tant qu'il faudroit ; mais j'ai vu de  
 » quelle façon bien des gens se sont  
 » gouvernés ; j'ai vu des hommes de  
 » toute espèce ; j'ai observé que les plus  
 » sages profitoient des avis de personnes  
 » qui l'étoient beaucoup moins. Ainsi  
 » vous en vaudrez mieux, quand vous  
 » prendrez de mes conseils. . . . .

» Je vous exhorte d'abord à éviter  
 » la société des fots, des importans &  
 » des fous, de peur que vous ne passiez  
 » pour leur ressembler. Évitez les dis-  
 » cours moqueurs & médifans, les men-  
 » songes & les trahisons. Pour vous faire  
 » estimer

» estimer dans le monde , & pour être  
 » bien venu auprès des dames , foyez  
 » généreux , franc , hardi , toujours prêt  
 » à dire des choses gracieuses. Soyez  
 » propre dans votre habillement ; & si  
 » vous ne pouvez avoir une robe de  
 » drap fin , que l'habit aille bien à votre  
 » taille , afin de réparer ce qui manque  
 » à la beauté de l'étoffe. Si vous n'êtes  
 » pas assez riche pour avoir une belle  
 » robe , ayez des bas , des fouliers , une  
 » ceinture , une bourse & une dague  
 » propres & galans : avec cela vous ferez  
 » bien mis , si votre tête est coiffée con-  
 » venablement. Gardez - vous surtout  
 » d'avoir une robe décousue. Il vaudroit  
 » mieux qu'elle fût déchirée. Le premier  
 » sent l'homme mal élevé , & le second  
 » n'annonce que l'indigence. Il n'y a pas  
 » grand mérite à être bien mis , quand  
 » on est riche. Mais rien ne plaît tant ,  
 » & n'a plus l'air de courtoisie , que  
 » d'être paré à peu de frais , quand on

» n'a pas de quoi. Et c'est ce que l'on  
 » apprend en suivant les cours & la  
 » galanterie.

» Celui qui veut réussir en amour  
 » auprès des dames, doit être habile à  
 » tout, afin que celle qu'il aimera ne le  
 » trouve jamais en défaut. Si vous ren-  
 » contrez quelque ami de la dame que  
 » vous avez en vue, tâchez de lui plaire,  
 » pour qu'il dise du bien de vous. Rien  
 » ne gagne le cœur comme les éloges  
 » qu'on entend faire de quelqu'un. Hom-  
 » mes & femmes se prennent à cet appât.  
 » Vous ne sauriez donc vous trop étu-  
 » dier à être généreux, franc & joyeux,  
 » afin que vos louanges parviennent aux  
 » oreilles de votre dame.

» Lorsque vous la verrez elle-même,  
 » ne foyez pas honteux de lui dire  
 » qu'elle a fait votre conquête. Si elle  
 » vous paye de reconnoissance, & qu'elle  
 » vous accorde ce que vous lui deman-  
 » dez ; que personne n'en sache rien ;

» pas même vos intimes amis. Plaignez-  
 » vous toujours de n'en pouvoir rien  
 » obtenir ; parce que du moment que  
 » vous avez violé le secret , tous les pa-  
 » rens & amis vous en voudront mal :  
 » vous perdrez votre dame , & toutes  
 » les autres , qui vous regarderont com-  
 » me un traître ; car les dames ne peu-  
 » vent souffrir les étourdis & les indis-  
 » crets. Si donc celle que vous aimez  
 » vous traite bien dans le particulier ,  
 » servez la bien en secret & sans vous  
 » en vanter. Célébrez ses louanges en  
 » public , de manière à lui concilier l'esti-  
 » me des plus honnêtes gens. Au cas  
 » qu'elle vous donne des sujets réels de  
 » jalousie , & qu'elle vous nie ce que  
 » vous avez vu de vos propres yeux ;  
 » dites - lui que vous êtes convaincu  
 » qu'elle a raison , & que c'est vous qui  
 » rêvez. Voilà par quelles façons on se  
 » fait estimer dans le monde & aimer  
 » des dames. Si vous agissez autrement ;

» c'est une preuve que vous n'entendez  
 » rien à l'amour. α

Cette indulgence & ces égards pour une maîtresse infidelle entroient donc dans le code de la galanterie. Mais il paroît difficile à croire que la loi fût souvent exécutée.

» Les cours sont les meilleures écoles  
 » qu'on puisse fréquenter. Les bons s'y  
 » perfectionnent ; les plus imbécilles y  
 » acquièrent de l'esprit & de l'habileté ;  
 » on y apprend la courtoisie & l'usage  
 » du monde. Je fais que vous n'êtes  
 » pas assez riche pour y vivre, si vous  
 » ne vous attachez au service de quel-  
 » que seigneur qui voudra vous y mener.  
 » Il faut donc choisir un seigneur qui,  
 » par sa magnificence, cherche à s'avan-  
 » cer lui & ses gens. Tant que vous le  
 » verrez dans ces nobles dispositions,  
 » n'épargnez rien pour lui plaire. Rendez-  
 » lui vos services de bonne grace ; faites  
 » valoir par tout ses bonnes qualités ;

» cachez avec soin ses défauts. Soyez  
 » exact à son lever & à son coucher, s'il  
 » convient qu'un écuyer y assiste ; car  
 » souvent lorsqu'un seigneur couche avec  
 » sa femme ou avec sa mie, il ne veut  
 » point avoir d'écuyer : en pareil cas,  
 » vous ne devez point aller vers lui,  
 » qu'il ne vous le dise, de crainte d'être  
 » importun.

» Il faut étudier tout ce qui peut  
 » faire plaisir à un maître. Cela n'em-  
 » pêche point d'ouvrir les yeux sur ses  
 » fautes, & de les lui dire, afin qu'il s'en  
 » corrige ; pourvu que ce soit en parti-  
 » culier & avec ménagement. Ne témoi-  
 » gnez jamais ni chagrin ni jalousie, si  
 » vos camarades ont plus que vous sa  
 » confiance & ses bonnes graces. Un sei-  
 » gneur en use comme il lui plaît avec  
 » ses gens. Il doit caresser les uns, avoir  
 » des égards pour les autres. S'il ne  
 » peut donner à tous, il doit dédomma-  
 » ger ceux à qui il ne donne point, par

» plus de familiarité , en leur accordant ,  
 » sur vous & moi qu'il comble de riches  
 » présens , la préférence pour coucher  
 » auprès de lui. Loin d'être fâché que  
 » votre seigneur tâche d'être aimé de  
 » ses gens , vous devez redoubler d'ar-  
 » deur à le bien servir.

» S'il a guerre au voisinage ou au  
 » loin , ayez un cheval de sept ans au  
 » plus , léger , vigoureux , docile au  
 » mors , auquel il ne manque rien quand  
 » il faudra marcher. Ayez des éperons  
 » bien attachés , des gambards bien fer-  
 » mes. Que tout le reste de votre armure  
 » soit fort , épais & juste à votre taille ;  
 » que votre camail ne soit ni trop lâche  
 » ni trop ferré ; que votre ceinture soit  
 » forte . . . . . Recommandez à votre  
 » écuyer de ne point laisser rouiller la  
 » cuirasse , le casque , le fer de votre  
 » lance. Ne manquez pas de regarder à  
 » votre harnois , s'il n'y manque ni cour-  
 » roies ni arpillons. Souvent on reste au



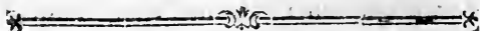
» coin de son feu , comptant qu'on aura  
 » le tems de se tranquilliser ; & il faut  
 » sortir du lit avant le jour : car voilà le  
 » repos qu'on trouve avec un maître  
 » guerrier. Si le vôtre vous ordonne  
 » d'armer , faites-y telle diligence que  
 » personne ne soit en selle avant vous.  
 » Si vous allez à un tournoi , faites tous  
 » vos efforts pour gagner le prix , &  
 » pour qu'on vous exalte au-dessus des  
 » meilleurs.

» Quand vous serez avantageusement  
 » connu , je vous donnerai pour sei-  
 » gneur un comte plein de mérite , cour-  
 » tois , bien appris , & que j'aime fort.  
 » C'est B. d'Astarat , qui a toutes les  
 » qualités d'un bon chevalier. Il n'y a  
 » dans toute la chrétienté ni comte , ni  
 » duc , ni marquis , deux fois plus puis-  
 » sant que lui. C'est pourquoi je vous y  
 » envoie. Dites-lui : Amanieu des Escas  
 » vous salue ; il vous mande que votre  
 » mérite s'est tellement accru , qu'il veut

» toujours vous servir ; il m'a envoyé  
 » vers vous comme à son maître , afin  
 » que je vous serve pour l'amour de lui :  
 » je suis tout prêt à m'y dévouer toute  
 » ma vie, tant que vous le voudrez bien.  
 » Voilà ce que vous direz à ce brave  
 » comte. Je crois , gentil écuyer que  
 » vous êtes ; qu'à son service vous ac-  
 » querrez beaucoup d'honneur , & que  
 » vous mériterez aussi les bonnes grâces  
 » de celles que vous aimez. AMEN. «

Notre poëte étoit verbeux & aimoit  
 les petits détails , comme presque tous  
 les écrivains qui ont précédé le bon  
 goût ; mais les pièces qu'on vient de  
 lire , renferment un fond de jugement  
 peu ordinaire parmi eux. Je n'en dirai  
 pas autant d'une longue épître à sa maî-  
 tresse , datée de l'an 1278 , où il n'y a  
 que des lieux communs.





## C X X V I.

## BERNARD DE VENZENAC.

Nous ne savons rien de certain sur la personne de ce troubadour, & nous ne trouvons qu'un trait remarquable dans ses pièces. Il a laissé quatre sirventes contre les mœurs du siècle, particulièrement contre le libertinage des femmes, & la complaisance des maris.

» Ils font à cet égard., dit il, le com-  
 » merce d'Espagne, qui rend trois cent:  
 » pour un. « C'est-à-dire, que pour un  
 plaisir qu'ils prennent avec la femme  
 d'autrui, on en prend trois cent avec  
 les leurs. Est-ce une preuve qu'on fit  
 alors avec l'Espagne un commerce si  
 prodigieusement avantageux? ou bien le  
 poëte veut-il dire que le libertinage des  
 femmes espagnoles n'avoit point de bor-  
 nes? Le sens naturel me paroît le plus

recevable , en réduisant l'exagération à une juste valeur , & en conjecturant que moins le commerce étoit commun alors , plus les profits en pouvoient être immenses pour quelques particuliers.

BERNARD DE VENZENAC fait l'éloge d'un comte Hugues , jeune & brave seigneur , à qui il souhaite la victoire sur ses ennemis. La pièce étant adressée à l'évêque de Rhodéz , & presque tous les comtes de Rhodéz ayant porté le nom de Hugues , il est probable que l'éloge regarde un de ces seigneurs.



## C X X V I I.

PIERRE DE CORBIAN  
ou CORBIAC.

C E troubadour, inconnu comme tant d'autres, fournit un article curieux, par une pièce où il étale sa science avec beaucoup de satisfaction, & qui donnera l'idée des connoissances dont on pouvoit se glorifier de son tems.

» Je suis riche d'esprit ; & quoique je  
 » n'aie pas de grands héritages, châ-  
 » teaux, bourgs, ni autres domaines ;  
 » quoique je n'aie ni or, ni argent, ni  
 » soie, mais pour tout bien ma seule  
 » personne, je ne suis cependant pas  
 » pauvre ; je suis même plus riche que  
 » tel qui auroit mille marcs d'or. Pierre  
 » est mon nom. Le lieu de ma naissance  
 » est Corbian, où j'ai mes parens & mes  
 » amis. Mes rentes sont modiques ; mais

» ma courtoisie & mon esprit me font  
 » vivre en honneur parmi les honnêtes  
 » gens. Je vais la tête haute, comme un  
 » riche; & en effet je le suis par le tré-  
 » sor que j'ai amassé. Plus précieux que  
 » l'argent, l'or & les pierreries, il ne  
 » peut périr, ni m'être enlevé par les  
 » voleurs; & loin de diminuer, il s'ac-  
 » croît de jour en jour. C'est ma scien-  
 » ce, que je vais déployer ici sommai-  
 » rement. α.

Dans cet exorde peu modeste, on  
 voit avec plaisir un homme heureux  
 par les lettres, & méprisant le faux éclat  
 de la fortune. Quelle que soit la littéra-  
 ture, il a droit de l'appeler un trésor.

» C'est de Dieu, dit Salomon, que  
 » viennent toutes les sciences. C'est lui  
 » qui créa les dix ordres des anges, dont  
 » le plus parfait fut précipité dans les  
 » enfers, pour avoir voulu s'égalier à lui.  
 » Il créa depuis le ciel, la terre qui est  
 » ronde & immobile, le soleil, la lune,

» enfin Adam. & Eve qui, tentés par le  
 » serpent, furent chassés du paradis. «

L'auteur parcourt l'histoire des patriarches, des juges & des rois Juifs, des prophètes & des Machabées; puis il vient à la vie de Jésus-Christ, à la passion, au martyre des apôtres; d'où il passe à ce qui arrivera au jugement universel. C'est en quoi il fait consister la première & la principale partie du trésor de sa science.

Voici la seconde, dont il fait peu de cas, quoique d'une acquisition plus difficile. Elle comprend les *sept arts libéraux*, la grammaire, la langue latine *qu'il fait très-bien*, la dialectique, la rhétorique, un peu de droit & du *décret* (de Gratien, sans doute;) beaucoup de musique suivant la méthode de Boëce & de Gui Arétin; l'arithmétique, la géographie, l'astronomie, l'indiction, l'épacte & le comput ecclésiastique; un peu de médecine théorique & pratique; la pharma-

cie , la chirurgie , la nécromancie , la géomancie , la magie , la divination ; la mythologie *plus qu'Ovide & Thalès le menteur*. Les histoires de Thèbes , de Troie , de Rome , de Romulus , de César , de Pompée , d'Auguste , de Néron , de Vespasien , de Tite qui prit Jérusalem , des *douze Césars jusqu'à Constantin* ; (les idées se brouillent un peu dans cette tête si savante :) l'histoire grecque , & celle d'Alexandre qui , en mourant , partagea ses conquêtes entre ses *douze pairs* ; l'histoire de France depuis Clovis , qui fut converti par S. Remi archevêque de Reims ; de Charles-Martel , qui *établit les décimes* ; de Pepin le Bref ; les conquêtes de Charlemagne & de Roland contre les païens ; l'histoire du bon roi Louis qui mourut en combattant , & qui fut le roi le plus équitable , n'ayant perdu ni gagné aucune terre que suivant la justice , apparemment S. Louis. ) L'histoire des Anglois ; comment *Brutus*



arriva de Troie dans la Bretagne, d'où il aborda en Angleterre, où il vainquit le géant Cornieu, & fit la conquête de tout ce pays qui fut diversement partagé suivant le sort; les obscures prophéties de Merlin concernant les rois d'Angleterre, la mort douteuse d'Arthur, les aventures de son neveu Gauvin, les amours de Tristan & d'Issaut; (quelque roman lui avoit appris tant de choses sur l'histoire :) enfin, l'histoire des autres nations.

Il fait bien encore le plain-chant, & chanter au lutrin, & faire des chansonnettes, de bons vers, des pastourelles, avec des poésies amoureuses & plaisantes, des danses, des retrouanges; & se faire aimer des clercs, des chevaliers, des dames, des bourgeois, des jongleurs, des écuyers, des sergens ou serviteurs; & se donner pour sage ou pour fou, selon les gens avec qui il se trouve.

« Voilà mon trésor & mon plaisir;

» voilà une richesse, qui ne me donne  
 » point d'inquiétude: rien ne peut m'em-  
 » pêcher d'être gai tous les sept jours  
 » de la semaine. Je ne demande à Dieu  
 » que la santé du corps, de quoi me  
 » nourrir & me vêtir, & la grâce de  
 » faire mon salut. Ainsi finit le *Trésor*  
 » de maître Pierre de Corbian \*.

Ce maître Pierre de Corbian s'étoit vraisemblablement formé, pour la partie scientifique, à l'école de quelqu'un des célèbres docteurs du treizième siècle, dont il nous reste quantité d'*in-folio*, où l'on trouve fort peu de véritable science.

---

\* Crescimbeni remarque dans ses additions, que le *Trésor* de Pierre de Corbian a fourni l'idée d'un *Trésor* semblable composé en vers italiens par Brunet l'aîné de Florence, & un autre *Trésor* en prose françoise, dont il s'est conservé dans la bibliothèque du Vatican une copie en parchemin, reliée en velours cramoisi, avec des apostilles de la main de Pétrarque.

Une pièce dévôte, que nous avons encore de lui, est remarquable aussi en son genre. C'est une prière à la vierge, pour laquelle il chante, dit-il, en langue *romance*, parce qu'en cette langue on se fait mieux entendre qu'en latin. Parmi les louanges qu'il lui donne, il observe que tous les chrétiens savent & croient ce que l'ange lui dit, *quand elle reçut par l'oreille Dieu qu'elle enfanta vierge*. Il compare la merveille de son enfan- tement à l'action du soleil, dont la lumière traverse le verre sans le rompre.





## C X X V I I I.

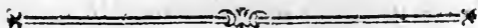
PIERRE & AUSTOIS DE  
MAENZAC.

» **P**IERRE DE MAENZAC, disent  
 » nos manuscrits, fut un pauvre cheva-  
 » lier de la terre du dauphin. Il eut un  
 » frere nommé Austois. Tous deux fu-  
 » rent troubadours, & ils convinrent  
 » ensemble qu'Austois auroit le château  
 » pour son partage, & Pierre, le profit  
 » de leurs compositions. Celui-ci com-  
 » posa pour la femme de Bernard de  
 » Tierfi, la chanta, l'honora & la servit  
 » si bien, qu'elle se laissa enlever par  
 » lui, & emmener dans un château du  
 » dauphin. Bernard, après avoir tenté  
 » inutilement de la ravoit par les voies  
 » canoniques, fit la guerre pour se la  
 » faire rendre. Mais le dauphin prit le  
 » parti du ravisseur, qui ne la rendit

» point. Pierre fut un homme bien fait  
 » & agréable. Il fit des chansons plaisan-  
 » tes, & des couplets divertissans par  
 » les paroles & par les airs. «

On aura, sans doute, remarqué dans ce récit, l'accord singulier entre les deux freres. Leurs compositions étoient-elles si nombreuses, ou si bien payées, qu'elles pussent valoir les revenss d'un médiocre château ? Il n'en reste que deux de Pierre, chansons galantes fort communes. La dame qu'il enleva pouvoit les trouver excellentes.





## C X X I X.

## PIERRE CARDINAL.

**P**IERRE CARDINAL, un des troubadours dont les ouvrages méritent le plus d'attention, naquit au Pui en Velai de parens illustres. Nos manuscrits ne font point connoître sa famille, & ne disent pas d'où venoit le nom de Cardinal. C'étoit peut être un de ces furnoms, que les nobles même d'ancienne race avoient quelquefois outre le nom de leurs fiefs, & qui étoient analogues ou à des qualités ou à des aventures particulières.

Élevé pour être chanoine de la cathédrale du Pui, Pierre *apprit les lettres, & fut bien lire & chanter*, dit l'historien provençal. Apprendre les lettres se réduisoit ordinairement alors à une teinture de grammaire, & de mauvaise phi-

lofophie. Le principal mérite du poëte fut , comme on le verra , de bien connoître les hommes , & de les peindre avec force.

Une vocation forcée ne réuffit guère que pour les efprits ou les ames foibles , qui fe plient à toutes les impressions qu'on veut leur donner. Pierre fentit que la nature s'oppofoit aux vues de fes parens ; & il n'étoit pas d'un caractère à goûter le repos de la cléricature , tandis que l'activité de fon génie l'entraînoit ailleurs. L'hiftorien dit , que parvenu à l'âge d'homme , il prit goût pour les vanités du monde ; car il fe fentoit beau & jeune. Les paffions de la jeunefle furent apparemment une des caufes qui lui firent abandonner le canonicat , & exercer la profeflion de troubadour ; mais le divorce qu'il fit bientôt avec la galanterie , & le genre grave de fes ouvrages , prouvent que les *vanités du monde* n'étoient pas le mobile de fa conduite.

Il compoſa peu de chanſons, & excella dans les ſirventes, qu'il remplit de bonne morale, quelquefois avec le défaut de l'obſcurité. Il cenſuroit vigoureuſement les folies du ſiècle; il n'épargnoit ni les mauvais eccléſiaſtiques ni les mauvais ſeigneurs; il bravoit la haine qu'attirent les vérités déſagréables.

Ses mœurs & ſes talens le rendoient, ſans doute, reſpectable au vice même; puisſque, loin d'être perſécuté, il étoit accueilli honorablement. Il viſitoit les cours, accompagné d'un jongleur qui chantoit ſes ſirventes. Les grands barons l'eſtimoient & le reſpectoient, malgré ſes invectives contre les abus de la grandeur. Il fut particulièrement honoré, & reçut beaucoup de grâces du roi Jacques d'Aragon. (Ce doit être Jacques I, dont le regne finit en 1276.)

L'historien provençal termine ſa vie par ces mots: *Et moi, maître Michel de la Tour, vous fais ſavoir que Pierre Car-*



dinal avoit bien environ cent ans lorsqu'il mourut. Et moi, susdit Michel, ai écrit ses sirventes en la ville de Nîmes. Ce poëte a vécu au moins jusqu'à la fin du treizième siècle.

Nous n'avons de lui que trois chansons. La première est un adieu à l'amour, dont il se plaint amèrement.

» Bien fou & bien dupe quiconque  
 » s'attache à l'amour. Qui s'y fie le plus  
 » est toujours le plus mal partagé. Tel  
 » croit s'y chauffer, qui s'y brûle. Les  
 » biens d'amour sont long-tems à venir,  
 » & les maux arrivent tous les jours en  
 » foule. Il ne traîne à sa suite que des  
 » dupes, des insensés, des méchans,  
 » Ainsi je fais divorce avec lui.

» Ma mie ne m'auroit point, si je ne  
 » l'avois aussi. J'ai pris la résolution,  
 » aussi sage que ferme, de lui faire  
 » comme elle me fera. Si elle me trom-  
 » pe, elle ne me trouvera pas moins  
 » trompeur; & si elle procède droit

» avec moi , je marcherai pour elle sur  
» le même pied.

» Jamais je ne gagnai tant à aucun  
» marché , que lorsque je perdis ma  
» mie : en la perdant , je regagnai mon  
» cœur que j'avois perdu. Bien peu ga-  
» gne qui se perd. Mais perdre ce qui  
» nuit , je pense que c'est un véritable  
» gain. Par ma foi , je m'étois donné à  
» telle qui me ruinoit , je ne fais pour-  
» quoi.....

» Jamais plus je ne ferai à elle , ne lui  
» ayant trouvé en aucun jour ni foi ni  
» loi , mais tromperie & fausseté.....  
» A loyale amie on doit être ami loyal.  
» Mais il faudroit qu'à une trompeuse  
» on rendit la tromperie. Puisse celle  
» dont je me plains trouver qui la trom-  
» pe & la mène rudement ! «

On le voit dans la seconde chanson ,  
un peu contradictoire à la première ,  
vanter l'amour , mais se plaindre qu'il  
n'y en ait plus de véritable.

» Je

» Je chanterois quelquefois si j'étois  
 » amoureux & aimé. Quoique je ne fois  
 » ni l'un ni l'autre, je veux essayer de  
 » chanter une fois, comme je ferois pour  
 » ma mie si j'en avois une. Si ce bon-  
 » heur m'arrivoit, je ferois l'amant le  
 » plus sincère. Ma mie auroit beau ne  
 » rien m'accorder : dès que j'aurois com-  
 » mencé à l'aimer, je ferois toujours à  
 » elle uniquement. Je fais comme l'a-  
 » mour se mène, Grain d'amour, ferré  
 » dans un cœur, en fait naître trois ; un  
 » plaisir, dix autres plaisirs ; une joie,  
 » cent autres joies ; & tant enfin, qu'on  
 » recueille mille fois plus qu'on n'a semé.  
 » Mais l'amour est sans dessus dessous.  
 » Les bons & les courtois ont les pei-  
 » nes, & les méchans ont les plaisirs :  
 » au lieu que les dames, si elles aimoient  
 » naturellement l'honneur & la vertu,  
 » devroient faire porter toute la peine  
 » aux méchans, & couronner les bons  
 » & les courtois. «

Il se félicite ailleurs d'avoir le cœur parfaitement libre.

» Enfin je puis me louer de l'amour :  
 » il ne me fait plus perdre ni l'appétit  
 » ni le sommeil ; il ne me fait plus ni  
 » bâiller ni soupirer , ni courir la nuit  
 » comme un enragé , ni avoir des mes-  
 » sagers à gages. Je m'en suis tiré avec  
 » mes dés ; ( j'y ai renoncé sans retour. )  
 » J'ai un autre plaisir , ( apparemment  
 » celui de l'étude , ) qui ne m'expose  
 » point à de folles entreprises , à être  
 » battu , affommé , dépouillé ; qui ne  
 » me fait point perdre mon tems à atten-  
 » dre. Je ne dirai plus que mon cœur  
 » m'a été enlevé , que je meurs pour la  
 » plus belle des dames. Mais je dirai  
 » que je suis échappé de ses fers. «

Si les auteurs se peignent dans leurs écrits , Pierre Cardinal avoit trop de roideur & d'âpreté dans le caractère , une franchise trop rude , un goût de satire trop âcre pour faire fortune au-

près des dames. En un mot, il étoit le Juvénal de son siècle. On en jugera par ses firventes, dont nous allons rassembler les principaux traits. Commençons par ce qui regarde les gens d'église, en observant que, si Boileau ne les a point ménagés dans un siècle, où ils devenoient de plus en plus respectables, on peut concevoir sans peine les raisons pourquoi notre satirique les poursuivoit avec emportement.

Il attaque non-seulement l'abus des indulgences qu'on prodiguoit aux croisés, mais l'opinion accréditée par le pape & les cardinaux, que *l'aumône rachete tous les péchés.* » Les riches auroient » donc, dit-il, plus de facilité pour le » salut que les pauvres; l'argent seroit » plus puissant que le diable & que Dieu » même; & les prières ne serviroient de » rien. « ( Cette opinion, fondée sur des passages mal entendus & encore plus mal appliqués, tendoit principalement

à enrichir les églises & les monastères, dont les biens étoient censés le patrimoine des pauvres.)

Il reproche aux gens d'église d'avoir l'ambition de dominer par tout, d'avoir fait des lois pour se rendre maîtres de tous les états, de prendre à toutes mains, d'envahir l'univers par des usurpations sur les uns, par des cajoleries envers les autres. » Indulgences, pardons, Dieu » & le diable, ils mettent tout en usage. » A ceux-là ils accordent le paradis par » leurs pardons; ils envoient ceux-ci en » enfer par leurs excommunications. Ils » portent des coups qu'on ne peut pa- » rer; & nul ne fait si bien forger des » tromperies, qu'ils ne le trompent en- » core mieux. »

Il accuse les dominicains, qui d'abord avoient paru fort détachés du monde, de ne s'entretenir que de la préférence entre les meilleurs vins; d'avoir établi une cour de justice (l'Inquisition,) où

ils condamnent comme Vaudois quiconque s'oppose à leurs entreprises ; & de chercher à savoir les secrets des hommes , pour s'en faire craindre. ( Les moyens ne leur manquoient pas pour cet effet. )

Il accuse les hospitaliers de faire consister leur pauvreté à garder leur bien , & à prendre celui des autres ; d'avoir quitté leurs gros draps pour des robes de laine d'Angleterre ; de s'approprier les aumônes destinées aux pauvres ; de se nourrir avec des restaurans , des saucées relevées , des coulis épais & succulens ; de boire des meilleurs vins , de ceux dont les François s'enivrent le plus volontiers ; de porter des robes amples de fine étoffe , des capes d'un beau camelot , des souliers d'un mince cuir de Marseille , & attachés avec art.

» Si j'étois mari , je me garderois de  
 » laisser approcher de ma femme ces  
 » gens-là : car ces moines ont des robes

» de même ampleur que celles des fem-  
 » mes : rien ne s'allume si aisément que  
 » la graisse avec le feu , &c. «

Il accuse les moines en général de  
 l'emporter sur les gens de guerre , en  
 insolence & méchanceté. » S'ils ont en-  
 » trepris une fois de demander quelque  
 » chose , on ne sauroit non plus s'en  
 » défendre que s'ils étoient vos propres  
 » cousins ; & puis ils font bâtir des mai-  
 » sons superbes, où ils sont agréablement  
 » logés. Les Turcs & les Sarasins n'ont  
 » rien à craindre de leurs sermons : car  
 » les moines ont trop peur de la mer &  
 » de la mort ; & ils aiment bien mieux  
 » élever de grands édifices que de dé-  
 » truire les infidèles. ( S. Bernard avoit  
 été pourtant le plus zélé prédicateur  
 de la croisade ; les jacobins & les cor-  
 deliers l'étoient devenus depuis , con-  
 tre les Albigeois , à la vérité , plus que  
 contre les Musulmans. ) » Il n'y a point  
 » de crimes dont on ne trouve l'abso-



» lution auprès d'eux ; & pour de l'ar-  
 » gent ils donneront à des renégats , à  
 » des usuriers , la sépulture qu'ils refu-  
 » sent aux pauvres qui n'ont pas de quoi  
 » la payer. Vivre tranquilles , acheter  
 » de bons poissons , du pain bien blanc ,  
 » des vins exquis , c'est à quoi ils pas-  
 » sent l'année entière. Plût à Dieu que  
 » je fusse de cet ordre , si l'on y fait à ce  
 » prix son salut ! «

Voici un portrait encore plus hideux des prêtres avides & corrompus , qu'on voyoit alors profaner le saint ministère.

» Il n'est point de vautour qui évente  
 » d'aussi loin une charogne , que les gens  
 » d'église & leurs prédicateurs sentent  
 » un homme riche. Aussitôt ils en font  
 » leur ami ; & quand il lui survient une  
 » maladie , ils lui font faire une dona-  
 » tion qui dépouille ses parens. Les mau-  
 » vais ecclésiastiques ont réuni tout l'or-  
 » gueil , toute la cupidité. & toute la  
 » trahison du monde. Ils font prêcher

» que le vol est défendu , après avoir  
 » tout envahi eux-mêmes. Vous les voyez  
 » sortir tête levée des mauvais lieux ;  
 » pour aller à l'autel. Rois , empereurs ,  
 » ducs , comtes & chevaliers avoient  
 » coutume de gouverner les états. Mais  
 » les clerics ont usurpé sur eux cette au-  
 » torité , soit à force ouverte , soit par  
 » leur hypocrisie & leurs prédications.  
 » Grand Dieu qui nous as racheté , vois  
 » à quel point ton église s'est corrom-  
 » pue ! on n'y obtient ni dignité ni pré-  
 » bende , si on ne l'achete des distribu-  
 » teurs à force de services , ou si on  
 » n'est leur fils ou le complice de leurs  
 » iniquités. On a beau savoir l'écriture ;  
 » on n'a de considération auprès d'eux  
 » qu'autant qu'on se prête à leur com-  
 » merce , en perdant tout sentiment  
 » d'honneur & de justice. «

Ces terribles vérités ( car les monu-  
 mens historiques ne les confirment que  
 trop , quoiqu'il y eût toujours des ex-

ceptions,) expofoient l'auteur aux accusations d'athéisme ou d'hérésie, fi communes & fi funeftes contre tout génie affez courageux pour attaquer les excès, les erreurs & les vices de ceux qui corrompoient la religion en abusant de fon pouvoir. Aussi Pierre Cardinal a-t-il foïn de faire ailleurs sa profession de foi. Il revient ensuite à la charge, mais avec un style moins fort que grossier par intervalles.

» Les gens d'église font prompts à  
 » prendre, & lents à bien faire, beaux  
 » de visage, laids par leurs péchés ;  
 » défendant aux autres ce qu'ils font le  
 » plus volontiers. . . . . Caïphe & Pila-  
 » te obtiendroient Dieu plutôt qu'eux.  
 » Pour les moines, s'il y a chez vous de  
 » jolies femmes. . . . . (Le poëte entasse  
 » ici les obscénités.) » Il en naît des héré-  
 » tiques, qui jurent, qui renient, &  
 » jouent aux trois dés. Voilà ce que font  
 » les moines noirs, au lieu des charités

» qu'ils devroient faire. Comment les  
 » chevaliers ne meurent-ils pas de hon-  
 » te, de se laisser fouler aux pieds par  
 » de telles gens ? Charles Martel sa-  
 » voit bien mieux gouverner son clergé.  
 » Mais aujourd'hui les gens d'église, qui  
 » connoissent la foiblesse & l'imbécillité  
 » du roi, le mènent comme ils veulent. «  
 (Il s'agit peut-être de Philippe le Hardi,  
 Saint Louis, son pere, s'étoit livré par  
 dévotion aux religieux mendians ; mais  
 quelles preuves ne donna t-il pas de  
 vigueur & de sagesse, même pour les  
 affaires ecclésiastiques ?)

On ne soupçonnera point notre poëte  
 d'avoir voulu faire sa cour aux seigneurs,  
 en fatirifant les gens d'église avec tant  
 d'amertume. Voyons comment il traite  
 les premiers.

Injustice, fausseté, ivrognerie, irréli-  
 gion, cupidité insatiable, c'est de quoi  
 il les accuse. » Dieu donneroit à un des  
 » méchans barons tout ce qui se trouve

» d'ici en Turquie, sans pouvoir le satis-  
 » faire. Chez eux la méchanceté est en  
 » honneur ; le courage & la courtoisie  
 » sont dans le mépris. Ils ne font aucun  
 » cas, de la probité , qu'ils regardent  
 » comme un vain nom. Ils sont plus  
 » avides de proie que des loups ; &  
 » mentent plus impudemment que des  
 » femmes perdues. Vous les perceriez  
 » en deux ou trois endroits pour en  
 » faire sortir la vérité, qu'il n'en sorti-  
 » roit que des mensonges , qui se débor-  
 » deroient comme un torrent. Autrefois  
 » on chassoit & on pendoit les traîtres  
 » comme les voleurs. On les chérit au-  
 » jourd'hui : on en fait des baillis & des  
 » sénéchaux. Si quelque seigneur com-  
 » met une trahison , c'est à qui lui  
 » donnera plus de domaines , plus de  
 » seigneuries , de gouvernemens & de  
 » places distinguées : les traîtres cher-  
 » chant l'appui d'autres traîtres , pour  
 » exercer à l'envi leurs fourberies. L'hor-

» rible spectacle que ce feroit, si l'on  
 » voyoit le fond du cœur des mauvais  
 » barons ! on en frissonneroit d'épou-  
 » vante. Plût à Dieu du moins que leur  
 » méchanceté fût écrite sur leur front !  
 » La force & la volonté sont la règle  
 » absolue de leur conduite ; la fausseté  
 » & l'injustice sont les arbitres suprêmes  
 » de leur gouvernement. Si piller , men-  
 » tir , étaler du faste & de l'orgueil sont  
 » des vertus , une infinité de seigneurs  
 » feront bien auprès de Dieu. Lorsqu'un  
 » grand se met en route , la méchanceté  
 » le précède , l'accompagne & le suit ;  
 » la convoitise l'escorte ; l'injustice porte  
 » la bannière ; & l'orgueil est son guide.  
 » Par-tout où il va , que pensez-vous  
 » qu'il fasse ? Il fait une querelle à l'un ,  
 » il chasse l'autre ; il dit du mal de celui-  
 » ci , il menace ou frappe celui-là ; per-  
 » sonne ne reçoit de lui ni careffe ni  
 » amitié. S'il donne une fête , c'est avec  
 » le produit de ses extorsions , de ses

» vols & de ses rapines : ses rentes sont  
 » destinées à faire des guerres & des  
 » procès. S'agit il de lever les aides  
 » qu'on lui doit ? il bat & assomme ses  
 » gens , jusqu'à ce qu'il ne leur ait rien  
 » laissé. Grêle , famine , mortalité , rien  
 » n'est plus à craindre pour eux. «

Effectivement la société fut long-tems,  
 par l'effet de l'anarchie féodale , un état  
 de guerre & de brigandages continuels,  
 où les petits étoient la proie & le jouet  
 des grands. Le poëte ajoute dans un  
 autre endroit :

» Les barons , pour la plupart , sont  
 » menteurs , querelleurs , avides de pré-  
 » sents , oppresseurs de leurs vassaux ,  
 » hautains & pillards. Ils se permettent  
 » toute indécence devant le monde , &  
 » se cachent pour boire & manger. Ils  
 » ont mis l'orgueil & la trahison à la  
 » place des festins & de la magnificence ;  
 » les procès & les chicanes , à la place  
 » des vers & des chansons ; la méchan-

» ceté & le ravage , à la place de l'amour  
 » & de l'honnêteté. . . . . Que les terres  
 » font mal entre les mains de ces mau-  
 » vais nobles ! Si quelqu'un de leurs  
 » proches avoit une affaire fâcheuse , ils  
 » ne l'assisteroient pas d'une *maille pu-*  
 » *geoise*. « (Monnoie du tems.) ●

Il seroit curieux d'examiner les causes , qui faisoient perdre aux seigneurs leur goût d'hospitalité & de magnificence. Autrefois les injustices , les brigandages , par lesquels ils se signaloient déjà , servoient du moins d'aliment à une sorte de générosité prodigue. Mais leurs propres richesses en étoient la principale source ; & ces richesses diminueoient sensiblement. Les croisades en avoient absorbé une partie considérable. Les rois d'un côté , l'église de l'autre , & enfin la bourgeoisie , que la liberté rendoit industrielle , avoient profité des besoins de cette noblesse , livrée à de téméraires entreprises. Le commerce , faisant quel-



que progrès , rendoit la consommation plus dispendieuse. La fatale guerre des Albigeois avoit ruiné en particulier les provinces où florissoient les troubadours. Faut-il s'étonner de les entendre si souvent taxer les barons d'une économie , ou d'une avarice , contraire aux anciennes mœurs ? Ajoutons que plus les mœurs se corrompent , comme elles faisoient alors , moins les hommes sont généreux. Tel dépensera des sommes immenses pour un vain caprice , qui craindroit la plus légère dépense pour faire du bien.

Un seigneur nommé Estève de Belmont essuya , en particulier , tout ce que la satire de Pierre Cardinal avoit d'amer & de foudroyant. Il le méritoit , à en juger par ce trait que le poëte raconte. Estève ayant été invité à dîner par son parrain , y alla d'un air de joie & d'amitié , avec des oiseaux , des chiens & des chasseurs. Mais au moment qu'on

devoit servir, il se jeta sur son hôte ; le tua, lui, un jeune enfant qu'il avoit à ses côtés, & plusieurs domestiques ; fit ensuite mettre en prison les complices de son assassinat ; & piller leurs blés & leurs bestiaux. » Quand vous irez à » confesse, lui dit Cardinal, si vous oubliez les circonstances de votre crime, » vous les trouverez dans un ou deux » de mes servantes. «

Le fiel le plus noir semble couler de sa plume, lorsqu'il trace le portrait du même seigneur :

» Estève de Belmont est un franc » traître. Jamais il ne fit mal ni injure » à ceux qui lui en ont fait : (Reproche de lâcheté.) » Il n'est redoutable qu'à » ses hôtes, ses serviteurs, & ses cochons ; » car il prend plaisir à les égorger. Je » veux tâcher de faire un onguent, pour » frotter les traîtres qui ne rougissent de » rien. Mais il faut me dépecer le plus » fiéffé traître du monde, afin d'en avoir

» la graisse. Il n'en est point ; Estève ,  
 » de plus infigne & de plus infâme que  
 » toi ; & c'est de toi que je ferai l'on-  
 » guent pour frotter les autres. Estève.  
 » ment plus vilainement qu'une senti-  
 » nelle qui garde un passage. Il a la tête  
 » grosse & le ventre rond. Jamais on ne  
 » vit plus vilaine bête. . . . . Puiffe-t il  
 » être pendu , & sa charogne être la proie  
 » des vautours ! Ses parens ne le pleure-  
 » ront point. Qui ne le punit pas , doit  
 » être maudit de ne pas nous rendre ce  
 » service. «

Si dans un siècle de politesse raffinée ,  
 Horace s'est permis quelquefois des per-  
 sonnalités grossières , ce ton n'est pas  
 étonnant dans un poëte du treizième  
 siècle , excité surtout par un sujet si  
 odieux.

Les gens de justice ont aussi leur part  
 à la censure. Il les accuse d'anéantir  
 toute justice , de faire triompher les  
 causes les plus mauvaises , de donner

pour un vil intérêt de fausses interprétations aux lois connues. Les femmes ne sont guère mieux traitées. » Toutes celles à qui l'on reproche d'avoir des amans , ont leur excuse ; l'une parce qu'elle est jeune , & qu'elle a un mari vieux ; l'autre parce qu'elle est d'un âge mûr , & que son mari est un enfant ; celle-ci , parce que son mari l'entretient mal d'habillemens & de parure ; celle-là , parce qu'elle a l'humeur joviale . . . . . Autrefois la galanterie étoit un long & rigoureux martyr : aujourd'hui , pourvu qu'on apporte de l'argent , on est favorisé sans attendre. «

Enfin , le poëte invective contre la dépravation des mœurs en général. Plus il voit les hommes , dit-il , moins il fait cas d'eux ; plus il les examine , plus il les hait ; plus il les entend , moins il les croit. A la vue de leur méchanceté , il a plus de peine qu'un porteur de chai-

fe. » Depuis le levant jusqu'au cou-  
 » chant , je fais cette proposition à tout  
 » le monde : je promets un besan ( mon-  
 » noie d'or ) à tout homme loyal , pour-  
 » vu que chaque homme déloyal me  
 » donne un clou ; un marc d'or au cour-  
 » tois , si le discourtois me donne un  
 » denier ; un monceau d'or à chaque  
 » homme vrai , si chaque menteur veut  
 » me donner seulement un œuf. J'écri-  
 » rois sur un parchemin , large comme  
 » la moitié du pouce de mon gant ,  
 » toutes les vertus qui sont dans la plu-  
 » part des hommes ; d'un petit gâteau ,  
 » je nourrirois tout ce qu'il y a d'hon-  
 » nêtes gens : mais si je voulois donner  
 » à manger aux méchans , j'irois sans  
 » regarder , criant par-tout : *Messieurs ;*  
 » *venez manger chez moi . . . .* Les hom-  
 » mes regardent la trahison & le men-  
 » songe comme des moyens sûrs d'a-  
 » vancement. Ils renversent toute vé-  
 » rité , & sont cause que quiconque ose

» la dire est dans l'oppression. Heureux  
 » le siècle passé, où le serment étoit in-  
 » connu, où la parole étoit le gage le  
 » plus sacré de la parole ! « (Cela est  
 certainement faux ; & prouve combien  
 les satiriques, les plus sévères pour leurs  
 contemporains, le sont peu pour les  
 siècles précédens.)

» Je vois tant de cupidité dans le  
 » monde, que le pere & les enfans ne  
 » peuvent se fier les uns aux autres. . . .  
 » La folie est si grande, qu'on sacrifie  
 » tout au désir d'amasser ; qu'on donne  
 » aux seuls riches le mérite de la sagesse ;  
 » qu'on traite d'insensés les pauvres,  
 » quoiqu'il y ait communément parmi  
 » eux plus de gens de bon esprit & de  
 » bon conseil que parmi les riches. . . .  
 » Dieu a tendu son arc : ses traits frap-  
 » peront où il voudra, & il ne voudra  
 » que ce qui est juste. J'annonce ses plus  
 » terribles vengeances aux prêtres, si,  
 » avant que d'aller à l'autel, ils ne se

» purifient de leurs crimes; aux seigneurs  
» puissans, s'ils continuent de faire des  
» guerres & des procès pour satisfaire  
» leur cupidité aux dépens de la justice;  
» aux gouverneurs & aux magistrats,  
» qui font de leurs obligations & de  
» leurs droits le trafic le plus simonia-  
» que; aux prélats, dont l'ambition  
» empiète sur l'autorité & les privilèges  
» des seigneurs: les excommunications  
» qu'ils lancent sur les autres, retombe-  
» ront sur eux-mêmes; aux médecins  
» qui jugent par les veines, s'ils ne  
» donnent pas toute l'attention qu'ils  
» doivent à leurs malades; aux apothi-  
» caires, qui distribuent de mauvais  
» remèdes; aux moines, qui ne songent  
» qu'à manger, dormir & s'engraïsser;  
» aux marchands, qui vendent à faux  
» poids & fausse mesure; aux médifans,  
» s'ils ne censurent pas les autres dans  
» le dessein de les corriger; aux buveurs,  
» qui se couchent ivres & font la fable

» des spectateurs ; aux gourmands , qui  
 » font leur dieu de leur ventre ; aux  
 » voleurs , aux adultères , aux usuriers ;  
 » aux officiers des monnoies , qui altè-  
 » rent les espèces ; aux laboureurs , qui  
 » refusent de reconnoître ceux dont ils  
 » tiennent leurs terres , & qui s'en appro-  
 » prient des portions ; aux gens de jour-  
 » née , qui se louent pour travailler &  
 » ne font rien ; à ceux qui lèvent des  
 » tailles exorbitantes sur leurs sujets &  
 » vassaux. «

Il est facile , dans la satire des mœurs ,  
 d'attaquer tous les états , parce que la  
 vertu & la probité sont rares par-tout ;  
 il est facile de se livrer à la misanthro-  
 pie , quand on ne juge des hommes que  
 par les vices dominans. Mais la nature  
 conserve toujours ses droits ; toujours  
 même il y eût du bien mêlé avec le  
 mal. Que les moralistes tonnent donc  
 contre les désordres , & forcent les vi-  
 cieux à rougir ; sans porter atteinte aux



précieux sentimens d'humanité, si nécessaires dans la vie sociale. L'art de vivre avec les hommes, malgré leurs vices & leurs défauts, auxquels on participe plus ou moins, est préférable, sans doute, à la triste satisfaction de ne les considérer que sous un aspect haïssable. Autant il importe de les connoître, & de se tenir sur ses gardes, pour n'être pas dupe de la fourberie, ou victime de la méchanceté; autant est-il nécessaire de leur accorder une indulgence, dont on a soi-même besoin, de confondre les vicieux par l'exemple, encore plutôt que par des invectives; enfin, d'être sociable avec prudence, honnête avec bonté, & sage avec modération.

C'étoit beaucoup que Pierre Cardinal, ménageant si peu & le clergé & la noblesse, n'essuyât pas de ces persécutions qui exposoient aux plus grands malheurs. Il eut cependant ses ennemis

& ses chagrins. On tâcha de le décrier ;  
& vraisemblablement de le perdre. La  
fable suivante fut, sans doute, compo-  
sée à ce sujet.

» Il y eut un jour je ne fais quelle  
» ville, sur laquelle tomba une pluie qui  
» rendit sous tous ceux qui en furent  
» mouillés. Et tous le furent, à l'excepti-  
» on d'un seul qui dormoit dans sa  
» maison. A son réveil, la pluie étoit  
» cessée. Il sortit, alla chez ses conci-  
» toyens, les trouva faisant toutes sortes  
» d'extravagances. L'un étoit habillé ;  
» l'autre nu ; l'un crachoit en l'air ,  
» l'autre jetoit des pierres ; l'un déchi-  
» roit ses habits , l'autre étoit paré  
» comme un roi, & se regardoit comme  
» tel. Celui qui étoit dans son bon sens ,  
» fut étonné de voir qu'ils avoient tous  
» perdu la raison. Il chercha de tous  
» côtés un seul homme qui l'eût en-  
» core , & chercha en vain. Autant il  
» fut étonné de leur folie , autant le  
» furent-ils

» furent-ils de voir un maintien raison-  
 » nable. Ils ne doutèrent pas qu'il n'eût  
 » perdu l'esprit , parce qu'ils ne lui  
 » voyoient rien faire de ce qu'ils fai-  
 » soient. Ce fut donc à qui lui donne-  
 » roit le plus de coups. On le pousse ,  
 » on le tiraille , on le secoue , on l'acca-  
 » ble. Tantôt culbuté , tantôt relevé , il  
 » se sauve en courant chez lui , cou-  
 » vert de boue & demi-mort ; bien  
 » heureux encore de s'être tiré de leurs  
 » mains à si bon marché. Cette fable est  
 » l'image du monde & de ceux qui le  
 » composent. Le monde est la ville rem-  
 » plie d'un peuple furieux : la convoi-  
 » tise est la pluie dont on est inondé :  
 » il s'y est joint un orgueil & une mé-  
 » chanceté qui ont enveloppé tous les  
 » hommes : si quelqu'un en a été pré-  
 » servé par l'assistance de Dieu , on le  
 » regarde comme un fou , on le tour-  
 » mente , on le persécute , parce qu'il  
 » ne pense pas comme les autres. «

Dans les sermons de Pierre Cardinal, nous remarquons des traits curieux sur la guerre des Albigeois.

Il peint la triste situation des moines de Saint-Gilles, dont on avoit saccagé le monastère après la déroute de Maufac. » Au lieu d'aller en procession, ils » seront donc obligés désormais d'aller » armés & ferrant les rangs; & de sonner la trompette guerrière, au lieu de » chanter au lutrin! au lieu du manteau » & de la robe noire, il faudra qu'ils » prennent des cuirasses! au lieu de dire » des épîtres, ils jetteront des pierres à » revers! au lieu de pfeautier, ils auront » des piques & des massues! Ce sera le » tems où il n'y aura plus de règle dans » le monde; où les clerics iront aux tournois, les femmes feront le sermon; & » où l'on n'aura pas de quoi vivre, si » l'on est honnête homme. «

Il dit ailleurs: » Comte de Toulouse, » duc de Narbonne, marquis de Pro-

» vance , votre courage fait honneur  
 » au monde. Tout le pays depuis la mèr  
 » de Narbonne jusqu'à Valence est plein  
 » de méchans & de perfides ; mais vous  
 » les méprifez autant que ces ivrognes  
 » de François , qui ne vous font pas  
 » plus de peur que la perdrix à l'au-  
 » tour. «

Soit confiance en la valeur du comte,  
 ou en la justice de fa cause , il n'hésite  
 point à lui prédire la victoire sur le  
 redoutable Montfort , soutenu par la  
 France & par le clergé. Prédiction que  
 les faits démentirent cruellement.

» L'archevêque de Narbonne , & le  
 » roi (de France) ne font point assez  
 » habiles pour faire un homme d'hon-  
 » neur d'un méchant homme. Ils peu-  
 » vent bien lui donner de l'or , de l'ar-  
 » gent & des habits ; mais de la bonté,  
 » il n'y a que Dieu qui en donne.....  
 » Savez-vous quel fera son partage dans  
 » toute cette guerre ? Les cris , l'effroi ,

» le spectacle terrible qu'il aura vu, les  
 » pertes & les maux qu'il aura soufferts :  
 » ce sera, je l'assure, l'équipage avec  
 » lequel il retournera du tournoi. «  
 (Montfort périt, il est vrai, dans une  
 action ; mais ce ne fut qu'après avoir  
 joui des dépouilles sanglantes du comte  
 de Toulouse.)

Rien ne paroît plus singulier dans le  
 recueil de Pierre Cardinal, qu'un fir-  
 vente fait pour être présenté à Dieu au  
 jour du jugement, en cas qu'il veuille  
 le damner. C'est un plaidoyer qu'il se  
 propose de débiter, au grand étonne-  
 ment du paradis, pour obtenir miséri-  
 corde, en égard aux invectives qu'il a  
 faites toute sa vie contre les méchants.  
 Il dira donc à Dieu, que *Dieu a grand*  
*tort* de perdre ce qu'il peut gagner, &  
 de ne pas remplir son paradis autant  
 qu'il le pourroit ; à S. Pierre, qui en est  
 le portier, que la porte d'une cour doit  
 être ouverte à tout le monde ; que lui-

même a tort de ne pas dépouiller autant qu'il peut le diable son ennemi : d'autant plus qu'il est le maître de se donner l'absolution d'un tel vol, dont tout le monde seroit content. » Enfin, je ferois » à Dieu, ajoute-t-il, une proposition » fort honnête : *Renvoyez moi au lieu » d'où vous m'avez tiré. Vous me damnez » pour des péchés que je n'eusse pas commis » si je n'avois pas été au monde ; & pour » un plaisir que je me suis donné, vous me » faites souffrir mille maux.* « En finissant, il prie la sainte Vierge d'obtenir qu'il ne soit pas obligé d'en venir là avec son fils.

Cette prière ne permet pas de soupçonner que le troubadour fût un incrédule, quoique ses idées ressemblent fort à celles des déistes modernes. Peut-être s'imaginait-il que de pareilles raisons pouvoient fléchir la justice divine ; comme une infinité de dévots simples ont cru la fléchir, ou par de vaines formu-

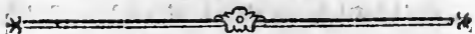
les, ou par des pratiques extravagantes. En fait de religion, pour peu que l'imagination franchisse les bornes de la vérité, on raisonne, on parle, on agit souvent de très-bonne foi, d'une manière propre à exciter ou les soupçons ou le ridicule.

Nostradamus, rarement d'accord avec nos manuscrits qu'il n'a point connus, l'est moins que jamais sur le compte de Pierre Cardinal. Il le fait naître de parens pauvres, dans un château nommé Argense près de Beaucaire. (C'est une contrée, & non un château, qui portoit alors ce nom, comme aujourd'hui.) Il rapporte que le troubadour vint habiter Tarascon, où il eut une pension sur les deniers municipaux, pour enseigner les lettres aux jeunes gens; que le prince Robert, fils de Charles II roi de Sicile & comte de Provence, exempta pour dix ans la ville de tailles, à condition de le maintenir dans cet emploi;



qu'en 1302 Charles II le choisit pour accompagner sa fille Béatrix, religieuse à Aix, qu'il faisoit venir à Naples, & qu'il maria ensuite au marquis d'Este; enfin que Pierre Cardinal mourut à Naples en 1306. Tous ces détails paroissent faux, d'autant plus que, dans les pièces nombreuses de notre poëte, on ne trouve pas un mot qui les confirme. Seulement il doit être mort à-peu-près dans le tems indiqué par Nostradamus; puisque l'historien provençal assure qu'il vécut environ cent ans.





## C X X X.

G U I L L A U M E B O Y E R  
D E N I C E.

Nous ne trouvons que dans Nostradamus la vie de ce troubadour. GUILLAUME BOYER, selon lui, naquit dans la ville de Nice, autrefois nommée *Cap de Proenza*. Amoureux d'une jeune demoiselle, de la maison de Berre, il composa pour elle beaucoup de chansons; & il fit son horoscope, qui eut de la célébrité. L'historien le suppose grand mathématicien: apparemment cet horoscope étoit le fruit de sa science en astrologie. Il fut attaché au service du roi de Sicile Charles II, comte de Provence, & après la mort de Charles, à celui de Robert son fils. L'un & l'autre l'établirent podesta de Nice. Quoique ce fût une atteinte aux privilèges des citoyens,

ils le reçurent en cette qualité sans aucune peine , tant ils l'estimoient ; & même ils le confirmèrent d'année en année dans la charge de podesta. Il dédia plusieurs poésies au roi Robert , & à son fils Charles duc de Calabre. Il adressa la chanson suivante à Marie de France , épouse du dernier :

» Il est bien juste que je chante d'a-  
 » mour , puisque j'ai passé une grande  
 » partie de ma vie à lui complaire , à le  
 » servir jour & nuit , sans en avoir tiré  
 » le moindre avantage. Amour , hélas !  
 » se fait craindre : il blesse continuelle-  
 » ment mon cœur de sa flèche dorée ;  
 » avec son arc qu'à peine il peut tendre ,  
 » parce qu'il n'est qu'un jeune enfant. «

Robert avoit chargé Boyer de réduire les rebelles de Vintimille. Mais cette commission étant pénible & odieuse , il s'en fit décharger par le conseil d'un troubadour de ses amis , & continua de chanter l'amour & son prince. Sa répu-

tation fut telle, que plusieurs poëtes s'étudièrent à l'imiter, & quelques-uns empruntèrent son nom pour donner de la vogue à leurs ouvrages.

Dans un savant Traité d'histoire naturelle, il donna beaucoup d'éclaircissement sur la nature des métaux; sur les fontaines de Vaucluse, de Sorp, de Moustier; sur les treize sources du Val, sur d'autres fontaines salées & minérales; sur les bains d'Aix & de Digne; sur les simples qui naissent dans les montagnes de Provence; sur le vermillon dont on fait l'écarlate; sur la manne, l'agaric, la poix, &c. Il dédia ce Traité au roi Robert. Il parvint à une grande vieillesse, & mourut vers l'an 1355.

Pour apprécier le récit & le jugement de Nostradamus, presque toujours suspects, nous aurions besoin de preuves qui n'existent point. Les ouvrages de Boyer sont perdus.

## C X X X I.

## THIBAUT DE BLINON.

CE troubadour ne nous est connu que par deux pièces françoises inintelligibles, qui ne méritent point notre attention, & par cette pastourelle plus remarquable.

» L'autre jour, me promenant le long  
 » d'un bois, je trouvai en mon chemin  
 » un berger plein de tristesse: il chan-  
 » toit, & sa chanson disoit: *Amour, je*  
 » *me plains des médifans; car le chagrin*  
 » *qu'ils causent à ma mie, me tourmente*  
 » *plus que mon propre chagrin.*

» Berger, lui dis-je, les médifans me  
 » font à moi bien de l'honneur, en répé-  
 » tant sans cesse que je jouis de tel  
 » amour, dont ma gloire s'accroît per-  
 » pétuellement. C'est tout le bien que j'en  
 » tire de cet amour; mais ce qu'ils crai-

» gnent tant seroit bientôt vérité, s'il ne  
 » tenoit qu'à moi. «

» Seigneur , répondit le berger , si  
 » vous vous plaisez tant aux faux bruits  
 » que répand leur jalousie , vous n'ai-  
 » mez guère : car leur méchanceté a  
 » défuni plus d'une fois les amans. Ces  
 » traîtres me font perdre ma mie. C'est  
 » erreur & double folie de se fier à  
 » eux. «

» Berger , lui dis-je , je ne suis pas  
 » comme vous. Je voudrois que celle  
 » que j'aime fût de tems en tems battue  
 » par son mari. Cette rigueur me la  
 » livreroit infailliblement. Les femmes  
 » s'indisposent toujours contre les ja-  
 » loux. Autant la courtoisie les gagne ,  
 » autant la dureté les révolte. «

Le troubadour ne devoit-il pas rougir  
 de se peindre si brutal à côté d'un berger  
 si galant ?



## CXXXII.

RAIMOND VIDAL DE  
BÉSAUDUN.

AUCUN auteur n'a fait mention de ce troubadour, digne cependant d'être connu. Il fut peut-être fils du fameux Pierre Vidal, qui paroît avoir résidé à Besaudun, petite ville de Provence. Nous avons de lui deux nouvelles ou contes, dont le sujet & le style sont intéressans, quoique en matière de galanterie. Ces pièces pèchent par un excès de longueur. Les voici un peu élaguées.

## PREMIERE NOUVELLE.

Au tems heureux où règnoit l'amour sincère, il y avoit en Limousin un courtois chevalier, dont je ne dirai pas le nom; car je l'ignore. Ce n'étoit ni un comte, ni un roi, mais

seulement le seigneur d'un petit château. Dans le même tems, vivoit en Limousin une dame aussi distinguée par ses sentimens que par sa naissance; femme d'un très-noble & très-puissant seigneur. Le brave chevalier en étant devenu amoureux, elle, frappée de son mérite, ne regarda point s'il étoit riche ou non, & le prit dès le premier jour à son service.

La naissance & l'état du chevalier n'avoient aucune proportion avec la beauté qu'il aimoit. Il ne se tint donc point à l'écart, comme un moine qui ne songe qu'à sa vie & à son vêtement: il fit au contraire ses efforts pour réparer ce défaut; il tâcha de se rendre digne d'elle par mille exploits de guerre, au service de ses voisins. La dame, afin d'en imposer aux esprits mal faits qui cherchent toujours à médire, lui accorda toute sorte de préférences, ne voulant pas être soup-



çonnée d'avoir quelque autre amant, moins capable de lui faire honneur: car il est presque impossible qu'on n'en donne quelqu'un à une belle dame. Elle se mit à couvert de la médifance, en permettant, l'espace de sept années, à ce gentil chevalier de lui demander tout ce qu'il vouloit, en recevant même de sa main anneau & manches, qu'elle portoit pour l'amour de lui. (C'étoient des livrées de l'amour.)

Un jour le chevalier s'affit auprès d'elle, & eut la témérité de lui faire telle demande dont sa vertu se trouva blessée. » Vous êtes indigne, lui répondit-elle, de l'amour honnête dont je vous ai donné des preuves. Pour vous, » j'ai refusé une foule de grands seigneurs: devrois-je m'attendre à votre » ingratitude? Puisque vous avez la hardiesse de demander que je passe la nuit » avec vous, allez chercher ailleurs des femmes qui satisfassent à de pareils

» désirs. N'espérez jamais aucune part,  
 » dans mes bonnes graces, ni d'obtenir  
 » votre pardon. « La dame se leva,  
 comme pour aller faire les honneurs de  
 sa maison à d'autres chevaliers, laissant  
 le téméraire amant dans la plus pro-  
 fonde douleur, d'avoir, par un instant  
 d'imprudence, perdu le fruit de sept an-  
 nées de service.

Dans la salle où cette triste scène se  
 passa, il y avoit une courtoise demoi-  
 selle, nièce du seigneur à qui appar-  
 tenoit le château, jolie, bien faite, &  
 n'ayant pas quinze ans. Elle s'aperçut  
 de la brouillerie des deux amans, à la  
 précipitation avec laquelle s'étoit retirée  
 la dame, & à la contenance du cheva-  
 lier. Elle s'approcha de lui comme pour  
 faire conversation; & celui-ci, en hom-  
 me bien appris, lui fit une belle place,  
 ainsi qu'il convenoit à une demoiselle  
 de haut parage. L'entretien commença  
 par des propos vagues, qu'elle mit en

avant pour venir au point qu'elle sou-  
 haitoit. Elle fit si bien que le chevalier  
 lui dit : » Mademoiselle , je n'ai de vous  
 » aucune défiance , tant vous me pa-  
 » roissez bien née. Je fais que votre  
 » pénétration naturelle équivaut à beau-  
 » coup d'expérience. Je vous dirai , mais  
 » sous un secret inviolable , ce qui vient  
 » de m'arriver avec votre dame. J'a-  
 » voue que je n'étois point d'une con-  
 » dition fortable ; mais amour , qui me  
 » força de l'aimer , m'a forcé aussi de  
 » lui déclarer mes sentimens , dont je lui  
 » ai donné des preuves non équivoques  
 » pendant sept ans de service. Au mo-  
 » ment que je me flattois de recueillir  
 » les fruits de ma persévérance , il m'est  
 » arrivé de lui déplaire , elle m'a donné  
 » mon congé. «

La demoiselle lui témoigne sa surpri-  
 se , de ce qu'il dément par de tels dis-  
 cours la noblesse & l'élévation qu'il  
 paroît avoir dans l'ame. » Quoi ! parce

» que votre maîtresse ne vous a point  
 » accepté au premier mot, vous croyez  
 » qu'elle ne veut point de vous ? c'est  
 » vous décourager bien promptement. «  
 Elle lui promet ses services, en l'avertissant qu'elle ne pourra lui en rendre aucun avant midi ou l'heure de none.  
 » Mais, continue la demoiselle, ne laissez pas de vous lever de grand matin,  
 » pour faire de nouvelles tentatives,  
 » comme tout amant doit faire sans perdre courage. Votre heure n'étoit point  
 » encore venue ; vous en trouverez  
 » peut-être une autre plus propice. Prenez donc votre mal en patience, &  
 » ne perdez pas en une soirée le mérite  
 » d'une persévérance si longue. «

Ainsi la demoiselle, que Dieu bénisse, le fit rester jusqu'à la nuit. Ayant bien retenu sa leçon, il ne manqua point, quand l'heure du coucher fut venue, d'aborder sa maîtresse & d'entrer en conversation avec elle. Mais la dame,

au lieu de lui répondre, leva la main, & lui porta un tel coup sur la mâchoire, que le sang en sortit. » Vas t'en, lui dit-elle, maudit fou que tu es. Tais-toi. Comment oses-tu me parler encore de ce que je t'avois défendu ? » La demoiselle ne fut que dire, & demeurera confondue de cette incartade.

Les choses en restèrent là jusqu'au matin. Quand tout le monde fut levé, le chevalier revint encore s'asseoir auprès de sa maîtresse. Comme il recommençoit à lui tenir les mêmes propos, elle lui défendit de jamais ouvrir la bouche sur pareille matière. Il voulut répliquer : elle lui défendit de se présenter jamais devant elle.

Dans l'affliction où cette aventure avoit mis la demoiselle & le chevalier, ils eurent plus d'une chose à se dire, quand ils se retrouvèrent depuis ensemble. Le chevalier dit qu'il étoit résolu de se bannir pour toujours d'auprès de

sa dame. » Vous n'en ferez rien , lui  
 » répondit la demoiselle ; je suis bien  
 » fâchée du désastre de vos amours :  
 » mais il ne faut pas se rebuter ; puisque ,  
 » outre l'honneur de bien servir l'amour ,  
 » un bon serviteur ne reste jamais sans  
 » dame qui le récompense à la fin. Si  
 » ce n'est l'une , ce sera l'autre. » Ainsi  
 elle tâchoit par cette sorte d'espérance  
 de l'attirer à son service.

S'apercevant de sa bonne volonté , le  
 chevalier s'enhardit à la supplier hum-  
 blement de l'agréer pour son serviteur ;  
 lui jura qu'il vouloit l'être toute sa vie ,  
 & qu'il n'oublieroit jamais dans quelles  
 circonstances elle avoit daigné l'accueil-  
 lir. Ils s'unirent donc d'une amitié mu-  
 tuelle. La demoiselle promit de lui don-  
 ner un baiser *dans un an , lorsqu'elle seroit  
 mariée* ; & ils s'engagèrent à porter , en  
 attendant , manches & anneaux l'un de  
 l'autre. Cet engagement fortuné fut bien  
 tôt suivi de nouveaux exploits , que fit

le chevalier pour se rendre encore plus digne de la demoiselle.

Au bout d'un an, bien m'en souvient, elle épousa un des plus hauts barons de la contrée. Et si jamais on vit une bonne dame, ce fut elle, de l'aveu de tous ses voisins ; car elle valut encore plus, dame, que demoiselle. Alors le chevalier entra à son service. S'il y eut au commencement quelque débat, ce fut à qui seroit le plus courtois.

Cependant la dame qui avoit rebuté ce vertueux chevalier, changea de sentimens, frappée des éloges qu'on en faisoit, & lui manda de la venir trouver. Il étoit trop bien appris pour ne pas s'y rendre. Il obéit, mais sans témoigner un empressement trop vif. La dame lui reproche d'abord son retardement, pour entrer en explication. Comme il se justifioit de sa longue absence par le cruel congé qu'il avoit reçu : « Vous avez pris trop à la lettre, lui dit-elle, ce

» que je ne vous disois que pour éprou-  
 » ver votre amour. « Il insiste sur ses  
 longs services, qui méritoient du moins  
 qu'on le retînt par quelques douces pa-  
 roles. Il ajoute, que le désespoir l'a  
 réduit à aimer une autre dame, dont il  
 ne se séparera jamais; qu'elle peut, de  
 son côté, s'adresser à quelque autre  
 amant, qui ne la connoisse pas aussi bien  
 qu'il fait. Tous les reproches qu'il essuya  
 n'ébranlèrent point sa résolution, de  
 demeurer attaché à sa nouvelle maî-  
 tresse.

Furieuse de se voir ainsi abandonnée,  
 la dame fait venir celle qui lui a débau-  
 ché son chevalier. Elle dissimule d'abord  
 son chagrin, & la caresse plus que de  
 coutume. » Ma chere amie, lui dit-elle,  
 » je sens naître dans mon ame, en vous  
 » voyant, une joie qui dissipe toutes  
 » mes peines passées. Je m'applaudis de  
 » vous avoir élevée; car il n'est pas pos-  
 » sible que le cœur ne réponde à votre



» charmante physionomie. Si j'en crois  
 » pourtant certains rapports, vous me  
 » faites le plus sensible outrage. « Là-  
 dessus elle entre en matière ; elle se  
 plaint du préjudice fait à sa gloire, n'y  
 ayant pas de plus sûr moyen pour une  
 dame d'acquérir de la considération &  
 de l'honneur, que d'avoir un brave che-  
 valier qui la proclame dans le monde.  
 » J'avois su pendant sept ans, par des  
 » ménagemens adroits, concilier l'inté-  
 » rêt de ma vertu avec l'amour de ce  
 » chevalier. Mais vous, à la première  
 » prière qu'il vous a faite, vous l'avez  
 » pris ; & en le prenant, vous vous êtes  
 » perdue. Jamais demoiselle sans mari  
 » ne commit un crime aussi atroce, que  
 » de corrompre un si loyal amant. Ou-  
 » tre la douleur où vous me plongez,  
 » vous jetez des nuages sur ma réputa-  
 » tion qui fut toujours sans tache : car  
 » on ne fait pas mes raisons. «

Celle à qui ce discours s'adressoit en

étoit troublée , & ne fut long-tems que  
 répondre. S'étant rassurée enfin , après  
 avoir témoigné à la dame sa reconnois-  
 sance , pour l'éducation qu'elle avoit  
 reçue d'elle , elle fit librement son apo-  
 logie. » Rappelez-vous les services assi-  
 » dus du chevalier pendant sept ans : il  
 » vous donnoit des gants, des cordons,  
 » des anneaux, & autres bonnes choses  
 » que vous acceptiez ; & vous l'avez  
 » laissé sans récompense. Or après un si  
 » long terme, & même seulement après  
 » deux ans, une dame ne peut sans  
 » mauvaise foi se dispenser de faire plai-  
 » sir à son chevalier. Permettez-moi de  
 » vous dire, que votre conduite à son  
 » égard mérite le sort dont vous vous  
 » plaignez. Vous ne devez donc pas en  
 » rejeter sur moi la faute. Ce que j'en ai  
 » fait a été pour votre avantage, afin  
 » que, dans son désespoir, il n'allât pas  
 » se répandre contre vous en plaintes &  
 » en invectives. J'avoue que je n'étois  
 » point

» point fâchée en même tems de l'hon-  
 » neur qui me reviendrait, en m'atta-  
 » chant un si digne chevalier. Ainsi n'es-  
 » pérez pas que je lui donne jamais de  
 » congé ; mais si vous le voulez, & s'il  
 » veut de vous, vous pouvez le repren-  
 » dre. »

La dame insiste sur la restitution de  
 son amant. Sa rivale soutient que par  
 les lois de l'amour, elle n'y est point  
 obligée. Après leurs débats, elles con-  
 viennent de s'en rapporter au jugement  
 de Hugues de Mataplana, brave & ju-  
 dicious baron de la Catalogne. ( Voyez  
 son article. )

On étoit au retour des fleurs & de la  
 verdure. Ce seigneur étoit paisiblement  
 dans sa maison, entouré d'un grand  
 nombre de barons riches & nobles, à  
 qui il procuroit toute sorte d'amusemens.  
 Il alloit & venoit dans la salle, faisant  
 de son mieux ses honneurs. La bonne  
 chère n'y étoit pas épargnée. On ne

voyoit que jeux de tables & d'échecs sur des tapis verts, rouges, violets & bleus; & tout autour, des dames remplies de douceur.

J'étois présent à l'arrivée du gentil petit jongleur, qui bien paré, & d'un air décent, aborda le seigneur Hugues en lui chantant beaucoup de jolies chansons, dont tout le monde fut très-satisfait. Ensuite chacun étant retourné aux amusemens qu'on avoit interrompus pour l'entendre, le jongleur adressa la parole au seigneur Hugues. » Daignez, » lui dit-il, écouter les nouvelles que je viens vous apporter. Votre réputation s'est tellement étendue dans notre pays, » que deux dames, dont je ne dirai pas le nom, m'ont envoyé vers vous, & vous ont pris pour juge de leur différend. « Le jongleur déduisit exactement le fait, & le pria instamment de prononcer.

Hugues de Mataplana, qui ne voulut

jamais tomber en faute, ni induire personne en erreur; resta quelque tems pensif; non qu'il manquât de pénétration, mais parce qu'il convient à des seigneurs d'avoir un maintien sage & mesuré. Puis s'étant décidé: » J'ai regret, dit-il, de ne pas voir ces deux » dames, par la bonne opinion que j'en » ai conçue. Vous demeurerez ici jusqu'à demain matin; & quand j'aurai bien pesé tout ce que vous m'avez rapporté, je dirai ce que j'en pense, & vous expédierai aussitôt. « De vous dire toutes les caresses qu'on fit au jongleur, tous les divertissemens qu'on lui procura pendant la nuit; si je vous le promettois, je chercherois à vous tromper. Enfin, lorsque le matin fut venu, qu'on eut entendu la messe, & qu'il fit grand jour, le seigneur Hugues se rendit dans une prairie, telle que la simple nature la donne dans un beau printems. Il n'y avoit d'autres sièges que l'herbe.

verte ; personne ne l'accompagnoit que le jongleur & moi , qui nous aſſîmes auprès de lui.

Avec ſon air affable & courtois , le ſeigneur Hugues dit au jongleur : » Ami » vous êtes venu ici pour le meſſage » dont on vous a chargé. Mais je ſuis » bien embarrasſé pour prononcer ſur » cette matière ; car je ne le puis ſans » mécontenter une des parties. Cepen- » dant ; comme il convient à un hon- » nête homme de ne pas laiffer pareilles » affaires indécises , & de ne pas ſouffrir » les fautes ſans les corriger , je veux » vous rendre la réponſe qu'on deman- » de. Vous dites donc qu'un brave , » franc & parfait chevalier , voulant ſe » diſtinguer , aima une grande & noble » dame , qui agréa ſes ſervices en confi- » dération du mérite qu'elle connut en » lui ; mais que l'amant , ayant voulu » demander la récompénſe de tout ce » qu'il avoit fait , eſſuya des refus très

» défobligeans. Vous ajoutez que la de-  
 » moiselle l'ayant accueilli, il ne voulut  
 » pas se rendre aux instances que la  
 » dame lui fit ensuite pour le ramener  
 » à ses premières amours : sur quoi celle-  
 » ci le traite de perfide & de volage ; &  
 » accuse de la plus noire ingratitude la  
 » nouvelle amie, pour lui avoir enlevé  
 » son amant, à elle qui l'avoit élevée &  
 » lui avoit fait tant d'amitiés. « Il discute  
 les moyens des parties adverses ; con-  
 damne cette maxime, *Qu'un loyal amant*  
*ne doit suivre que sa volonté ;* & dit, que  
 les amans, en se livrant à l'impétuosité  
 de leurs désirs, perdent en un jour le  
 mérite de plusieurs années. » C'est le  
 » cas, ajoute-t-il, où est tombé le che-  
 » valier. Je fais que beaucoup de gens  
 » condamneront l'épreuve indiscrete que  
 » la première dame a voulu faire de  
 » son amant ; ils diront qu'elle a poussé  
 » les choses trop loin. Elle a eu vrai-  
 » ment quelque tort. Mais la faute n'est

» ni irrémissible ni irréparable. J'ordon-  
» ne donc que le chevalier pardonnera  
» sincèrement à la dame qui l'avoit  
» offensé, puisqu'elle s'en repent & veut  
» lui en faire réparation ; d'autant plus  
» qu'elle n'en a point aimé d'autre que  
» lui. A l'égard de celle qui le reçut si  
» honnêtement, sa conduite dans la cir-  
» constance ne fut point condamnable :  
» mais elle se rendroit coupable en con-  
» tinuant ; car c'est un grand crime à  
» une dame d'enlever l'amant d'une au-  
» tre. Je prie donc, je conseille & j'or-  
» donne à celle là de délier sur l'heure  
» le chevalier des engagements pris avec  
» elle. Et s'il differe tant soit peu de  
» retourner à ses premiers engagements,  
» je dis qu'elle doit le congédier ; puis-  
» que, montrant par-là qu'il est sans  
» merci, il montre qu'il ne vaut rien en  
» amour. Autrement j'aurois fort mau-  
» vaise opinion d'elle ; dès qu'elle vou-  
» droit porter son ami à manquer d'une



» façon si indigne à une dame , qui veut  
 » lui faire satisfaction. «

Ainsi prononça Hugues de Mataplana. » J'ai oui dire que le jugement fut  
 » mis à exécution , sans opposition d'au-  
 » cune des parties : d'où il est arrivé que  
 » bien des amans ont été plus patiens  
 » dans leurs amours. «

Ce conte exprime en traits naïfs l'importance qu'on attachoit aux affaires de galanterie , & la gravité avec laquelle on les discutoit comme des affaires de droit public. Il paroît étrange que la proposition criminelle du chevalier à sa première dame soit si légèrement oubliée , pour ne pas dire approuvée. Car enfin le code sublime d'amour ne permettoit pas même un désir impur ; & les vœux de l'amant devoient toujours se borner au cœur incorruptible de sa maîtresse.

La narration est entremêlée de citations bien choisies de divers trouba-

dours , parmi lesquels Raimond Vidal se trouve lui-même.

## SECONDE NOUVELLE.

### LE JALOUX CHÂTIÉ.

» Je veux vous conter une nouvelle  
 » que j'ai oui dire à un jongleur dans la  
 » cour du plus sage roi qui ait été , sa-  
 » voir d'Alphonse roi de Castille , chez  
 » qui règnoient la bonne chère , la ma-  
 » gnificence , la loyauté , la valeur , l'a-  
 » dresse , le maniement des armes & des  
 » chevaux , &c. Un jour il tenoit assen-  
 » blée nombreuse de chevaliers & de  
 » jongleurs. Lorsque sa cour en fut tou-  
 » te remplie , arriva la reine Eléonore ,  
 » ayant le visage couvert d'un voile ,  
 » & le corps enveloppé d'un manteau  
 » qui la ferroit étroitement. ( Alphon-  
 » se IX , mort en 1214 , avoit pour fem-  
 » me Eléonore d'Angleterre fille de Hen-  
 » ri II. ) » Ce manteau étoit bordé d'ar-

» gent, & avoit pour blason un lion d'or.  
 » Elle s'inclina devant le roi, & alla  
 » s'asseoir à quelque distance de lui. En  
 » ce moment, un jongleur s'approcha  
 » sans bruit du débonnaire monarque.  
 » *Roi empereur de la valeur*, lui dit-il,  
 » *je suis venu pour vous supplier de me*  
 » *donner audience.* Le roi défendit, sous  
 » peine d'encourir sa disgrâce, d'inter-  
 » rompre le récit que le jongleur avoit à  
 » faire. Le jongleur venoit de son pays  
 » conter une aventure, arrivée à un ba-  
 » ron d'Aragon qui n'étoit point incon-  
 » nu au prince : c'étoit Alphonse de Bal-  
 » bastre.

» Voici, dit-il, le malheur où l'a pré-  
 » cipité sa jalousie. Il avoit une belle &  
 » aimable femme, irréprochable dans sa  
 » conduite, & qui ne voulut jamais pré-  
 » ter l'oreille aux discours des hommes  
 » de sa contrée, si ce n'est d'un seul,  
 » dont on murmuroit, qui étoit de sa  
 » maison, & tenoit un fief de son mari.

» Ce gentilhomme étoit si éperdûment  
 » amoureux de la dame Alvira , femme  
 » d'Alphonse de Balbastre, qu'il ne pou-  
 » voit s'empêcher quelquefois de la sol-  
 » liciter d'amour. Elle en étoit bien fâ-  
 » chée ; mais encore aimoit-elle mieux  
 » l'écouter , que d'en porter plaintes à  
 » son mari , & de l'exposer à quelque  
 » inconvénient : car le chevalier étoit  
 » homme de mérite , n'ayant pas son pa-  
 » reil dans l'Aragon pour la valeur &  
 » l'habileté dans les armes ; & le mari  
 » l'estimoit fort. *C'étoit Bascol de Cotenda,*  
 » dit le roi en l'interrompant. — Oui,  
 » répondit le jongleur. Mais écoutez  
 » comme il fut récompensé de la belle  
 » Alvira.

» Tous les autres chevaliers avertif-  
 » fant le mari de la trahison de Bascol ,  
 » assez hardi pour prier d'amour la fem-  
 » me de son seigneur , d'où arriveroit  
 » infailliblement un plus grand mal , qui  
 » seroit de le faire *cocu* ; il leur répondit,

» qu'ils n'en parloient que par envie , à  
 » cause que Bascol valoit mieux qu'eux  
 » tous ; que peu s'en falloit qu'il ne les  
 » fît pendre ou brûler ; mais que le pre-  
 » mier qui oseroit ouvrir la bouche sur  
 » le compte de la dame Alvira , il le  
 » feroit pendre par son cou sans rémis-  
 » sion. Menacez tant qu'il vous plaira ,  
 » dit l'un d'eux ; mais pour vous assurer  
 » si Bascol aime votre femme ou non ,  
 » faites semblant que vous voulez aller  
 » au secours du roi de Léon dans une  
 » guerre qu'il a : si vous déterminez le  
 » galant à vous suivre , je vous livre  
 » dès-à-présent ma personne , pour en  
 » ordonner tout ce que vous jugerez à  
 » propos. — Je l'accepte , répondit Bal-  
 » bastre. Et tout de suite un des assistans  
 » alla trouver Bascol , pour l'inviter à  
 » suivre son seigneur à la guerre. — Très-  
 » volontiers , dit-il , je suis tout prêt.  
 » Le messager vint aussitôt rendre sa  
 » réponse , en assurant Balbastre qu'il ne

» tiendroit point sa parole. Celui-ci ;  
 » persuadé du contraire, & fort content,  
 » résolut de l'aller voir.

» Le malheureux amant étoit dans  
 » une grande perplexité. Refusera-t-il  
 » pour la première fois de suivre son  
 » seigneur, à qui jamais il n'avoit man-  
 » qué au besoin ? c'est s'exposer à per-  
 » dre la vie ; car on verra bien le motif  
 » de son refus. D'un autre côté, aban-  
 » donnera-t-il la femme qu'il aime si  
 » tendrement ? il ne peut s'y résoudre.  
 » Après y avoir bien pensé, il prend le  
 » parti de feindre une maladie, & de  
 » dire que son médecin lui a ordonné  
 » une saignée. Il se fait bander le bras  
 » & la tête. Lorsque Alphonse de Bal-  
 » bastre vint frapper à la porte avec  
 » grand bruit, & qu'on l'eut fait entrer,  
 » il s'excusa de l'impossibilité où le  
 » mettoit sa maladie de suivre son sei-  
 » gneur à la guerre. Je vous recom-  
 » mande à Dieu, lui dit Alphonse en le

» quittant. — Et vous, je vous recom-  
 » mande à la sainte Vierge, répondit  
 » Bascol.

» Le lendemain matin, le seigneur  
 » part bien fâché; il va dans un autre  
 » château; & attend la nuit pour retour-  
 » ner sur ses pas, résolu de se venger s'il  
 » en trouve sujet.

» Enfin la nuit venue, il approche à  
 » petit bruit de son château; & laissant  
 » son cheval à la garde du palefrenier,  
 » il frappe doucement de la main à la  
 » porte de sa femme. Aussitôt elle fait  
 » lever sa demoiselle pour voir ce que  
 » c'étoit. Je n'attends personne, dit-elle;  
 » mais il me semble que c'est mon mari  
 » qui vient pour surprendre Bascol. On  
 » frappe à coups redoublés. Elle crie  
 » qu'elle ira ouvrir elle-même, si sa  
 » demoiselle n'y va au plus vite. La  
 » demoiselle ayant enfin ouvert, le mari,  
 » introduit dans la chambre, fait sem-  
 » blant d'être l'amant; se plaint de la

» lenteur à ouvrir ; se jette à genoux ;  
 » fait valoir la hardiesse qu'il a eue de  
 » ne pas suivre son seigneur , & l'amour  
 » violent qui l'a retenu & dont il espère  
 » la récompense.

» A tous ces propos , la dame recon-  
 » noissant bien son mari ( comment se  
 » flattoit-il qu'elle ne le reconnoîtroit  
 » pas ? ) » se jette hors du lit , criant à la  
 » trahison. Elle menace de le faire pen-  
 » dre comme un infâme suborneur , qui  
 » vient fouiller la couche de son maître ;  
 » elle le prend à deux mains par les  
 » cheveux , & le tire de toute sa force.  
 » Mais la force d'une femme est peu de  
 » chose : elle se lasse bientôt de faire du  
 » mal , & d'une grande massue donne de  
 » foibles coups. Après l'avoir assez inju-  
 » rié & battu , elle sort de sa chambre  
 » en tirant la porte ; elle laisse son mari  
 » enfermé , & l'homme du monde le plus  
 » content ; car la preuve non équivoque  
 » qu'il venoit d'avoir de la fidélité de



» sa femme, lui faisoit oublier tous ses  
 » maux.

» La dame, bien assurée de sa per-  
 » sonne, va trouver le chevalier Bascol;  
 » & lui ayant conté de point en point  
 » toute l'histoire: Laissons, dit elle, le  
 » bouc dans le puits, jusqu'à ce qu'il fasse  
 » jour. (Allusion à la fable du bouc &  
 » du renard.) Le tems fut mis à profit,  
 » comme entre deux amans qui se trou-  
 » vent en toute liberté.

» Dès que le jour parut, la dame alla  
 » crier par-tout contre le perfide qui  
 » l'avoit voulu séduire. Tout le peuple  
 » en furie jure de la venger, de faire  
 » mourir ce traître. On court aux ar-  
 » mes; on arrive avec des torches & des  
 » falots. Alphonse, effrayé des clameurs  
 » & du tumulte, barricade les portes,  
 » & crie: Calmez-vous; ce Bascol que  
 » vous croyez tenir; c'est moi votre sei-  
 » gneur. Mais rien ne les peut arrêter.  
 » Ils brisent portes & serrures, renver-

» sent les barricades. Il fut obligé de se  
 » sauver dans le beffroi, par une échelle  
 » qu'il jeta dehors.

» Le peuple courut au lit, croyant y  
 » trouver Bascol; & c'étoit à qui don-  
 » neroit le plus de coups. Mais recoit-  
 » noissant qu'il n'y étoit pas, ils furent  
 » bien fâchés. Ils visitèrent tous les coins  
 » de l'appartement pour le découvrir.  
 » L'échelle que le mari avoit jetée fit  
 » qu'à la fin la dame reconnut où il étoit.  
 » Aussitôt de crier: Le voilà le traître,  
 » prenez l'échelle, montez là-haut,  
 » mettez-le en pièces. — Hé quoi, s'é-  
 » cria Barbastre tout éperdu, quoi vous  
 » ne connoissez pas votre bon maître?  
 » c'est moi, sauvez-moi la vie.

» Ne pouvant plus le méconnoître,  
 » lorsqu'elle le voit descendre, la dame  
 » pousse un profond soupir, pleure, se  
 » désespère de sa méprise, lui en de-  
 » mande pardon, & gémit sur le danger  
 » auquel il s'est exposé par son impru-

» dence. Ce n'est point vous, lui dit le  
 » mari confus, c'est moi qui dois de-  
 » mander pardon, après l'offense que je  
 » vous ai faite de soupçonner une vertu  
 » si pure. Non, jamais je ne croirai la  
 » médisance. Je vous en prie, vivons  
 » désormais comme deux cœurs, que  
 » rien ne pourra diviser. La dame y  
 » consent, pourvu qu'il envoie un messa-  
 » ger à Bascol, lui rendre compte de  
 » ce qui s'est passé. Encore exige-t-elle  
 » qu'il aille en personne lui faire répa-  
 » ration.

» Le mari, trop heureux d'en être  
 » quitte pour cela, suit de près son  
 » messager, se rend chez Bascol, &  
 » s'approchant du lit, où il étoit bien  
 » tranquille dans une grande obscurité ;  
 » car il avoit pris ses précautions : Hé  
 » bien, comment vous va ? lui dit Al-  
 » phonse. Le prétendu malade feint  
 » d'être surpris d'un si prompt retour.  
 » Alphonse, prenant prétexte de la ma-

» ladie d'un vassal dont il ne peut se  
 » passer, dit qu'il n'ira point à la guerre  
 » jusqu'à ce qu'il le voie en état de sui-  
 » vre. Je guérirai, s'il plaît à Dieu, &  
 » je ferai à vos ordres, répond le che-  
 » valier. Alphonse s'en retourna chez  
 » lui, fort content de connoître si évi-  
 » demment la fausseté de tous ses soup-  
 » çons.

» Je vous supplie donc, roi & reine,  
 » en qui honneur & beauté résident,  
 » ajouta le jongleur, de défendre dans  
 » toute l'étendue de vos états à tous les  
 » maris d'être jaloux; car les femmes  
 » sont si habiles, qu'à leur gré la vérité  
 » paroît mensonge, & le mensonge vé-  
 » rité.

» Le roi dit: Jongleur, je trouve tes  
 » nouvelles fort plaisantes & gentilles, &  
 » tu en feras bien récompensé. Mais  
 » pour te faire mieux voir combien el-  
 » les m'ont plu, je veux qu'à jamais on  
 » les appelle ici: *Le jaloux châtié.*

» Quand le roi eut fini de parler , il  
 » n'y eut dans toute sa cour baron ,  
 » chevalier , damoiseau , demoiselle , ni  
 » celui-ci , ni celle-là , qui ne parût en-  
 » chanté de ces nouvelles , & qui , les  
 » louant hautement , n'eût envie d'ap-  
 » prendre par cœur le *Jaloux châtié*. »

Si les troubadours & les jongleurs avoient eu souvent à débiter des contes semblables , il faudroit moins s'étonner de leur prodigieux succès dans les cours. On y étoit oisif , on y cherchoit les amusemens de l'esprit , comme ceux du corps ; on n'y connoissoit presque aucun ouvrage de goût , puisque ceux de l'antiquité étoient peu connus , même de ce qu'on appeloit les savans : un joli conte devoit donc y plaire infiniment. Ce genre fut & sera toujours goûté , parce qu'il amuse : mais les difficultés en augmenteront toujours , parce que les plus grands modèles semblent l'avoir épuisé. C'est une idée d'autant plus heureuse de

l'appliquer à la morale , qu'en le rendant moins frivole , on peut y intéresser les esprits solides & les ames vertueufes. Bocace , imitateur des troubadours , imité par tant d'autres , ne cherchoit malheureusement qu'à plaire , & les applaudiffemens du libertinage ne lui paroiffoient pas indignes de fa plume.



## C X X X I I I.

## HUGUES DE PENNA.

**H**UGUES DE PENNA, né à Messac dans l'Agénois, étoit le fils d'un marchand. Une belle voix & le goût du chant le décidèrent au métier de jongleur. D'abord, il chantoit les chansons des autres; il en composa ensuite lui-même. Il savoit fort bien les généalogies des grands seigneurs du pays: c'étoit un mérite dans les cours. Il eut la passion du jeu & des cabarets. Enfin, il se maria à l'Isle dans le comtat Venaisin. Nous n'avons de lui que trois chansons de galanterie, qui n'offrent rien de remarquable.

Quoiqu'il importe peu d'observer combien Nostradamus differe de nos manuscrits, au sujet de ce troubadour, dont il fait un gentilhomme de Moustiers

en Provence ; nous indiquerons des particularités singulières qu'il rapporte. Selon lui, Hugues de Penna fut réduit par des malheurs, dans sa jeunesse, à une extrême pauvreté ; mais ses talens le rendirent très-riche. Un astrologue lui prédit qu'il parviendrait à la fortune. En effet, Charles I, comte de Provence & roi de Sicile, le fit secrétaire du conseil de Provence, à la sollicitation de la reine Béatrix sa femme, & lui confia l'administration de ses affaires. Cette reine le regardoit comme le premier troubadour de son siècle. Elle lui fit l'honneur de le couronner poète. Par reconnoissance il dit dans un quatrain :

» Je veux célébrer en tant de lieux la  
 » mémoire de tes perfections, qu'au récit  
 » de tes hauts faits, s'élèvera une admi-  
 » ration universelle. «

Nostradamus ajoute que Hugues de Penna épousa Mabelle de Simiane, & mourut quelque tems après, en 1280.





## C X X X I V.

## PONS DE LA GARDA.

AUCUN de ceux qui ont écrit sur la poésie provençale ne parle de ce troubadour. Ses pièces nous font juger qu'il avoit fréquenté les dames de Toulouse & de Nîmes, & qu'il florissoit à la fin du douzième siècle. Il fait mention de la comtesse de Burlats vivante alors.

Nous ne parlerons point ici de onze chansons de galanterie, où il répète les fades lieux communs qu'on voit par tout. Un sirvente satirique est sa seule pièce remarquable.

Il y déclame contre la fausseté qui regne dans le monde. Il accuse les gens d'église de vendre des indulgences, de se livrer à l'injustice & au pillage, qu'ils défendent aux autres. Il censure l'iniquité des gens de justice, des gens de

tout métier qui mentent sans cesse en vendant & en achetant. Il les menace des jugemens de Dieu ; & il croit que la fin du monde approche , à cause d'une pluie de sang qu'il a vue.

Depuis plusieurs siècles, on annonçoit ainsi la fin du monde , parce qu'on voyoit des calamités & des vices , & parce qu'on étoit superstitieusement crédule. Les pluies de sang , d'autres semblables prodiges , inconnus aujourd'hui, quoique nos mœurs méritent bien autant les punitions divines ; en un mot , tout ce que l'on voyoit ou ce qu'on imaginoit d'extraordinaire, réveilleoit ces fausses terreurs. La physique nous en garantit ; & la raison , & encore plus la religion , nous avertissent que , si le Juge suprême ne fait pas éclater ses jugemens, on ne peut y échapper dans une autre vie , où se manifestent les secrets de la providence.

## C X X X V.

## R A M B A U D.

Nous n'avons de ce troubadour que deux tençons, relatives aux idées de la chevalerie & aux mœurs du tems.

## PREMIÈRE TENSON.

Rambaud propose à Perdigon & à Azémars, de choisir entre trois barons, dont l'un donne généreusement son bien; l'autre traite magnifiquement chez soi tous ceux qui s'y présentent; le dernier se borne à être brave joueur de lances, fourni de belles armes.

Azémars, qualifié de monseigneur, & par conséquent chevalier, se déclare pour le dernier baron; Perdigon pour le premier; Rambaud pour l'autre. Azémars dit à Rambaud: » Celui que » vous soutenez jette sa dépense au vent; » & Perdigon a choisi en jongleur avide.

» qui ne respire que l'argent. « Perdigon reproche à monseigneur Azémars de préférer, par pure avarice, la bravoure à tout le reste. » Quant à Rambaud, il défend les cours plénières, ou les personnes magnifiques, dont tous les soins se bornent à tenir une grande table; mais si le marquis \* \* \* avoit été de ce goût, Rambaud seroit encore simple jongleur. « On ne peut guère douter qu'il ne s'agisse de Rambaud de Vaqueiras, enrichi & créé chevalier par le marquis de Montferrat. (Voyez son article.)

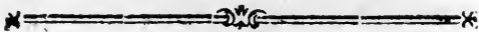
#### SECONDE TENSION.

Deux chevaliers de mérite égal aiment deux dames également belles; l'un est amant heureux, l'autre aspire seulement à le devenir: Lequel des deux doit être plus amoureux & plus magnifique?

Albertet, à qui cette question est proposée, répond: L'un & l'autre doit être

libéral & magnifique , mais celui qui aspire doit mieux aimer & plus dépenser , pour être aimé de sa dame & l'obtenir. Rambaud soutient le contraire , parce que les véritables amans , loin de se relâcher à l'égard de leurs dames , augmentent d'amour & de magnificence à proportion des faveurs dont on les comble. L'espérance , réplique Albertet , excite l'émulation ; au lieu qu'on a vu beaucoup d'amans qui , comme le dauphin d'Auvergne , diminueient de l'ardeur de leur flamme , lorsque l'amour avoit été satisfait. Rambaud dit qu'il aura pour lui tous les honnêtes gens ; & que l'opinion d'Albertet , si elle étoit fondée , détermineroit les dames à ne jamais rendre leurs amans heureux.





## C X X X V I.

## GERVERI DE GIRONE.

**I**L n'est connu que par ses pièces, où l'on voit qu'il a vécu sous Jacques I & sous Pierre III, rois d'Aragon. Ses chansons galantes sont adressées, la plupart, à la vicomtesse de Cardone, dont il fut sans doute amoureux. Il parle de Jacques I, comme d'un prince qui, pour l'avancement de la foi, aime à porter la guerre dans les pays éloignés. C'est apparemment une allusion aux conquêtes de l'île de Majorque & du royaume de Valence, que ce roi fit sur les Maures : la politique y avoit certainement plus de part que le zèle de la foi. Les grandes qualités de Pierre III sont célébrées dans plusieurs pièces. Enfin l'auteur fait mention du comte de Rhodéz, dont il a reçu un beau présent ; & du marquis

de Canillac, dont il vante les jolies chansons. Dans le même endroit, il reproche aux seigneurs Catalans de ne savoir faire ni de bonnes paroles ni de bonnes rimes : il ne leur accorde que le talent de faire de bons *dictiers*, (sorte de discours.) A en juger par ses ouvrages, pleins de vers monosyllabes, & de rimes extrêmement difficiles, ce qui les rend fort obscurs, ses jugemens en matière de goût ne pouvoient être de grand poids.

Nous avons de lui plusieurs pièces toutes morales. Voici quelques-unes de ses maximes.

» Les sermens ne valent rien, où  
 » manque la loyauté ; la poésie subtile,  
 » avec gens qui ne sont point capables  
 » de l'entendre ; les menaces & la vigi-  
 » lance des fots maris, avec les femmes  
 » qui veulent se conduire mal.

» On a peine à connoître la route des  
 » vaisseaux qui fendent la mer ; & quel-  
 » que unie que soit sa surface, on a

» peine à la mesurer : il est encore plus  
 » difficile de connoître tout le mal que  
 » renferme une méchante femme. On  
 » ne voit ni chemin ni sentier , tracé sur  
 » la roche où se coule le serpent : il faut  
 » encore plus de souplesse pour se déro-  
 » ber aux pièges d'une méchante femme.  
 » Il seroit plus aisé d'obscurcir le soleil ,  
 » de faire décroître la lune en son croif-  
 » fant , d'enchaîner les quatre vents , de  
 » mettre un frein à un lion furieux , que  
 » de réprimer une femme impudique.

» Tout homme doit faire comme le  
 » vieux cerf , qui mange le serpent veni-  
 » meux , & va ensuite boire à une fon-  
 » taine ; après quoi il court tant çà & là  
 » que le venin mêlé avec l'eau le renou-  
 » velle , le fait changer d'ongles , de  
 » peau , de cornes : il redevient sain ,  
 » jeune & léger. « ( De cette fausse sup-  
 » position , il prend texte pour exhorter  
 les hommes qui ont le venin du péché  
 dans le cœur , à s'abreuver des eaux de



la pénitence , & à se renouveler comme le cerf. )

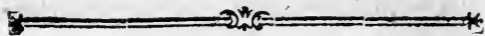
» La noblesse & les titres ne valent  
 » rien sans le mérite & l'honneur. L'hon-  
 » neur a décidé , suivant le droit & l'usa-  
 » ge , que plus un homme est distingué  
 » par son état & sa naissance , plus il se  
 » rend méprisable quand il fait mal.

» L'amour a dégénéré. Il étoit autre-  
 » fois le germe de toute gloire : il est  
 » maintenant esclave de la richesse. On  
 » fait peu de cas de ces sentimens purs,  
 » tendres , vifs , discrets & respectueux ,  
 » qui sont le partage des loyaux amans ,  
 » & qui ne se trouvent jamais chez les  
 » riches. . . . . Aimer seulement par des  
 » vues d'intérêt , est une chose abominà-  
 » ble ; si tant est que l'on aime ainsi. «

Ailleurs le troubadour donne de sa-  
 ges conseils aux chevaliers & aux servi-  
 teurs , aux maîtres & aux sujets ; aux  
 baillis , juges , & conseillers des grands  
 seigneurs.

Dans une pièce sur les quatre saisons de l'année, il dit que le printems, à bien compter, dure 94 jours, 23 heures, 10 minutes : (les dix minutes sont exprimées par le *quart d'une heure moins le tiers*;) qu'il commence vers la fin de mars, dont il prend 10 jours, & dure jusqu'au 23 de juin, où commence l'été. Selon notre calendrier, le printems ne dure jamais 93 jours; il commence du 20 au 21 mars, & finit du 20 au 21 juin.





## C X X X V I I.

NATIBORS, ou MADAME  
TIBERGE.

**N**ATIBORS, disent nos manuscrits, fut une dame de Provence, du château de Seranon, (dans la viguerie de Grasse;) *courtoise, bien apprise, avenante, fort habile, & faisant bien les vers*; elle eut des amans qui furent heureux avec elle: tous les barons du pays l'estimèrent beaucoup; & les grandes dames, qui la redoutoient fort, avoient pour elle bien des égards. Ces dames craignoient apparemment qu'elle ne fit usage contre elles de son esprit.

On ne peut juger de son talent que par un couplet naïf & plein de tendresse:

» Beau doux ami, non je n'ai pas été  
» un moment sans vous désirer, depuis

O v.

» que je vous ai reconnu pour amant  
» sincère. Tous mes souhaits ont été de  
» vous voir souvent. Jamais je ne me  
» suis repentie de mon choix. Lorsqu'il  
» vous a fallu me quitter, il m'a été im-  
» possible de goûter aucun plaisir, que  
» vous ne fussiez revenu. «



## C X X X V I I I.

## RAIMOND DE SALAS.

UNE note manuscrite porte que ce troubadour étoit bourgeois de Marseille, auteur de différentes pièces, mais peu connu & peu estimé. Deux chansons galantes de lui semblent prouver qu'il aima une dame de la maison de Baux, nommée Rambaude. Un dialogue avec sa maîtresse mérite seul de nous arrêter quelques momens.

## R A I M O N D.

» Vous qui savez si bien tout ce qu'il  
 » convient de faire ; aidez-moi de vos  
 » conseils dans l'embarras où je suis. Je  
 » couve un amour si noble & si haut,  
 » que je n'ose découvrir ma peine à celle  
 » qui la cause. «

## L A D A M E.

» J'en fais assez, Raimond, pour

O vj

» vous dire que, si vous voulez bien  
 » aimer, il ne faut pas être trop timide.  
 » Si celle dont vous recherchez l'amour  
 » est bonne & sage, elle n'aura point  
 » d'égard à la disproportion entre vous  
 » & elle, quand il n'y aura que la nais-  
 » sance à redire en vous. «

## R A I M O N D.

» Madame, il me prend souvent en-  
 » vie de lui crier humblement merci.  
 » Mais considérant l'excès de sa beauté  
 » & de son mérite, je reste comme un  
 » homme éperdu, je tremble d'être plus  
 » maltraité, si je la requiers une fois d'a-  
 » mour. «

## L A D A M E.

» Raimond, il faut du courage & de  
 » la hardiesse dans les commencemens  
 » d'une passion. Ainsi, je vous le con-  
 » seille, avancez-vous sans délai vers  
 » celle que vous aimez : car si la crainte  
 » vous arrête, vous aurez peine à en faire  
 » la conquête. «

## RAIMOND.

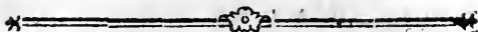
» Je voulois passer ma vie à lui ca-  
 » cher ma peine ; mais , puisque vous  
 » êtes d'un autre avis , je n'hésiterai plus  
 » à lui donner mon cœur. «

## LA DAME.

» Raimond , je vous déclare de par  
 » amour que c'est le plus sûr parti. «

On reconnoît là un amant timide ,  
 déjà encouragé par sa maîtresse , ou qui  
 s'efforce de lui suggérer les sentimens  
 qu'il désire.





## C X X X I X.

## PONS DE MONTLAUR.

**D** E U X familles de Montlaur , également nobles & anciennes , ont existé dans le Touloufain & dans le Vivarais. Un Pons de Montlaur du Vivarais fit ses soumissions , après la bataille de Muret , au fameux Simon de Montfort. C'est peut-être notre troubadour. Nous ne le connoissons d'ailleurs que par cette ten-son avec Esperdut.

## E S P E R D U T.

» Seigneur Pons de Montlaur , je  
 » veux savoir de vous , lequel de deux  
 » objets à aimer vous estimez davan-  
 » tage , d'une jeune personne courtoise ,  
 » gracieuse , belle , bonne , & qui peut  
 » encore devenir meilleure ; ou d'une  
 » dame d'un mérite accompli , qui a déjà  
 » connu la galanterie ? «



## MONTLAUR.

» Esperdut, c'est connoître bien peu  
 » l'amour, que de balancer entre les  
 » deux. Pour moi, j'aime mieux possé-  
 » der qu'attendre. Avec la dame je suis  
 » certain de ce que j'ai : avec la jeune  
 » personne, je ne vois qu'incertitude &  
 » occasion de troubles de toute es-  
 » pèce. «

## ESPERDUT.

» Seigneur Pons, pour moi, j'aime  
 » mieux avoir un bien actuel, joint à  
 » l'espérance d'un plus grand bien à  
 » venir. Je puis gagner de jour en jour  
 » avec la jeune personne ; au lieu  
 » qu'avec la dame je n'espère pas de  
 » rien acquérir de nouveau : je dois  
 » craindre, au contraire, de déchoir  
 » d'un jour à l'autre ; car j'ai vu des che-  
 » vaux de mille sous revenir ensuite à  
 » trente. «

## MONTLAUR.

» Celui-là, Esperdut, a le meilleur

» lot , qui possède une dame du plus  
» haut mérite : elle fait mieux faire fête  
» à son ami qu'une plus jeune , dont la  
» poursuite est toujours mêlée de crain-  
» te , & qui va tout conter à son mari. «

Le mari avoit donc véritablement à craindre de ce commerce de galanterie ; enveloppé de si belles apparences.



## C X L.

## GIRAUD RIQUIER.

GIRAUD RIQUIER ne nous est connu que par ses pièces, dont le recueil est considérable. La copie, selon nos manuscrits, en a été faite sur l'original de sa main. On y voit qu'il étoit de la ville de Narbonne, fort attaché au vicomte Amauri, & qu'Alphonse X, roi de Castille, fut son bienfaiteur. Différens traits de ses ouvrages semblent prouver qu'il étoit gentilhomme; en particulier, quand il parle d'une croisade où il doit accompagner le roi d'Aragon, pourvu que ce prince lui donne un coursier, un roussin, un cheval de bât, & le reste de l'équipage, tel qu'il convient à un homme de *sa sorte*. Ses pièces sont datées, la première de 1254, & la dernière de 1294. Il y en a plusieurs de galantes,

& plusieurs sur divers sujets. Bornons-nous à ce qu'elles renferment d'intéressant.

Il déclame dans une chanson contre la décadence de l'amour, qu'il appelle *l'impératrice du monde* ; ( car *amour* est féminin chez les troubadours. ) Il attribue le désordre à l'impatience des faux amans, qui n'ont en vue que la jouissance ; quoique, sans le mérite, ce ne soit qu'un arbre sans fruit & sans racine. Il recommande aux amans de faire leurs efforts pour *valoir*, s'ils veulent goûter le vrai plaisir d'amour.

Le nom poétique de sa dame est *Bel-déport*. Il la célèbre dans plusieurs chansons, mais en se plaignant de sa rigueur. A l'entendre, c'est la meilleure dame qui soit ; elle lui inspire l'horreur de toute action malhonnête ; elle lui procure l'estime des honnêtes gens ; elle le met dans le cas de composer pour elle de bons vers, sans rien dire de faux.

L'amour est donc, selon lui, le vrai moyen d'acquérir de la gloire ; mais l'amour respectueux, timide, ennemi de toute indécence, qui plaît également à Dieu & au monde ; *fruit, fleur & graine de vrai mérite, & sans lequel nul homme ne peut valoir.*

Cependant il dit ailleurs qu'il ne veut plus se fier à ses désirs, puisqu'ils n'ont donné lieu qu'à de fausses espérances, que tous ses efforts n'ont pu le faire agréer de sa dame, ni lui, ni ses chansons ; qu'il a gémi vingt ans, dans l'espoir de fléchir un jour cette fière beauté ; & que sa discrétion, sa patience n'ont servi à rien. En même tems il se plaint d'avoir désiré les bonnes grâces & les libéralités des seigneurs, & d'avoir suivi leurs cours, pour les obtenir ; car il y a été trompé. Il voudroit un seigneur qui sût rendre justice à l'esprit & au savoir ; il le serviroit toute sa vie ; il seroit aussi bon & utile à son service,

qu'à celui d'une dame qui lui feroit bon accueil.

Une chanson de l'an 1282 le peint encore amoureux. Il avoit été guéri cinq ans de sa passion, de manière à ne plus craindre de rechute ; mais il est retombé deux fois plus malade que jamais. En faisant l'éloge de sa nouvelle maîtresse, il peint les effets bizarres de cet amour, par lequel il est constant & changeant, il pleure & il chante, il a de l'esprit & le perd, il désire sans espoir. L'envoi est au bon roi, Pierre III d'Aragon, dont il sera fidelle serviteur, si ce prince daigne le protéger.

Dans cette chanson, l'air & les paroles sont enchaînés avec un art particulier. Le premier, le troisième & le cinquième couplets sont sur le même air ; le second, le quatrième & le sixième, sur un autre ; & les airs de différens couplets se reprennent, la moitié du second sur la moitié du premier, & ainsi alternativement.

Quatre pastourelles de Riquier semblent avoir été faites pour convaincre *Bel-déport*, que malgré son penchant au plaisir, il n'avoit besoin que de penser à elle pour vaincre l'occasion. Le dialogue est vif & d'une naïveté piquante. Mais comme ces pièces sont trop ressemblantes par le sujet & par la forme, nous croyons devoir en supprimer deux.

## PREMIÈRE PASTOURELLE.

1260.

» L'autre jour, j'allois le long d'une  
 » rivière, me divertissant tout seul. L'a-  
 » mour m'invitoit à faire une chanson,  
 » lorsque je vis une jeune bergère, belle  
 » & plaisante, qui gardoit ses moutons.  
 » Je tournai mes pas vers elle. Fort hon-  
 » nête au premier abord, elle reçut avec  
 » grâce mon compliment.

» Avez-vous été aimée, bergère, lui  
 » dis-je, & savez-vous aimer? Elle me  
 » répondit sans détour: Oui vraiment,

» & j'ai donné mon cœur. — Je me ré-  
 » jouis de vous avoir trouvée, si je puis  
 » vous plaire. — Ne me sollicitez pas :  
 » je ne suis point sotte , pour me rendre  
 » à vos désirs. — Non , bergère , vous  
 » ne l'êtes pas. — Aussi n'hésité-je point  
 » à vous refuser.

» Douce bergère , si vous vouliez mon  
 » amour , j'ai grande envie du vôtre. —  
 » Cela ne se peut , seigneur , vous avez  
 » une amie , & moi un ami. — Et qu'im-  
 » porte , bergère ? je ne laisse pas de  
 » vous aimer. — Seigneur , prenez autre  
 » chemin , où vous ferez mieux vos affai-  
 » res. — Je n'en veux pas de meilleur. —  
 » Vous êtes fou. — Non vraiment , je  
 » ne le suis pas ; vous m'avez tant plu ,  
 » qu'amour me donne à vous , & vous à  
 » moi.

» Seigneur , je perds patience. Finis-  
 » sons ce discours. — Bergère , vous êtes  
 » trop cruelle : je me meurs , je vous  
 » demande en grace . . . . — Je ne suis



» pas si dupe , seigneur. Vous vous mo-  
 » queriez de moi , si je vous croyois si  
 » légèrement. — Bergère , amour m'y  
 » engage & m'y force. — Seigneur ,  
 » qu'allez-vous faire ?

» Bergère , ne craignez rien ; je ne suis  
 » pas homme à user de violence. — En  
 » ce cas , je suis votre amie , puisque  
 » vous avez la sagesse de vous arrêter. —  
 » J'allois commettre une grande faute ;  
 » mais pour me retenir , j'ai pensé à mon  
 » Bel-déport. — Seigneur , je vous fais  
 » gré de votre retenue , & je vous en  
 » aime davantage. — Que dites-vous ,  
 » bergère ? — que je vous aime.

» Dites-moi donc , joyeuse bergère ;  
 » qui vous porte maintenant à me tenir  
 » de si doux propos ? — Seigneur , quel-  
 » que part que j'aille , on ne parle que  
 » des chansons de Giraud Riquier. —  
 » Ah ! je reviens à la prière que je vous  
 » faisois. — Quoi donc , votre Bel-déport  
 » ne vous retient plus ? La voilà qui

» vous voit, & qui vous dit d'être hon-  
 » nête. — Bergère, je ne dis plus mot. —  
 » Seigneur, je reconnois que vous êtes  
 » un amant fidelle.

» Bergère, je le ferois de reste. Mais  
 » un certain Bertrand d'Opian m'enlève  
 » l'amour de ma dame. — Seigneur, il  
 » n'est pas si heureux que vous pensez.  
 » Vous irez la voir; & je vous regrette-  
 » rai. — Bergère, je repasserai souvent  
 » par ce sentier. α

La seconde pastourelle est datée de 1262, & la troisième de 1264. On y trouve la même naïveté, mais à-peu-près les mêmes idées & les mêmes expressions. La dernière est un peu plus intéressante.

#### QUATRIÈME PASTOURELLE.

1267.

» Je retrouvai l'autre jour la bergère  
 » que j'avois autrefois rencontrée. Elle  
 » étoit assise, gardant ses moutons d'une  
 » façon gentille. Mais elle me montra  
 » une

» une humeur bien différente du passé.  
 » Un petit enfant dormoit sur son giron ;  
 » elle filoit sa quenouille. Je crus ne lui  
 » être point étranger , l'ayant déjà vue  
 » trois fois. Mais à l'air brusque , dont  
 » elle me dit : *Passerz votre chemin* , je  
 » vis qu'elle ne me reconnoissoit pas.

» Bergère , lui dis-je , votre jolie  
 » compagnie me plaît tant , que j'ai  
 » besoin de votre assistance. — Pour qui  
 » me prenez-vous , seigneur ? Je ne suis  
 » pas aussi sotté que vous l'imaginez.  
 » J'ai mis ailleurs mon amour. — C'est  
 » mal fait à vous , bergère , après le  
 » tems qu'il y a que je vous aime si fin-  
 » cérement. — Je ne sache pas , seigneur ,  
 » vous avoir jamais vu. — Vous avez  
 » bien peu de mémoire. — Je n'en man-  
 » que pas.

» Il n'y a que vous , bergère , qui  
 » puissiez me guérir du mal que j'éprou-  
 » ve ; si fort vous me plaisez. — Giraud  
 » Riquier m'en disoit autant avec transf.

» port ; mais je n'en ai pas été la  
 » dupe. — Bergère , ce Giraud Riquier  
 » ne vous oublie point ; mais vous m'a-  
 » vez oublié. — Seigneur , il me plaît  
 » plus que vous , & j'aime mieux le  
 » voir. — Vous lui avez été pourtant  
 » bien cruelle. — S'il revient , je crois  
 » que je me donnerai à lui.

» Vous me rendez la vie. Car je suis  
 » ce Riquier , qui vous a célébré dans  
 » ses chansons. — Je n'en croirai jamais  
 » rien , seigneur. Vous n'avez nullement  
 » de son air. — Bergère , Bel-déport  
 » qui vous a trois fois sauvée de mes  
 » mains , est garante de ce que j'affu-  
 » re. — Vous avez beau dire ; je ne vous  
 » crois pas : c'est trop vous glorifier. —  
 » Bergère , vous me reconnoissez , sûre-  
 » ment. — Fort peu.

» Je vous ai vantée & célébrée , ber-  
 » gère ; mais je m'en repens bien. Ne  
 » craignez pas que je vous sollicite da-  
 » vantage. — Seigneur , je suis contente.

» Me voilà bien vengée de la dernière  
 » fois que je vous vis. — De qui est cet  
 » enfant, bergère ? n'est-ce point l'ou-  
 » vrage de quelque galant ? — Je l'ai  
 » fait avec celui qui m'a épousée en face  
 » d'église, & de qui j'espère en avoir  
 » encore d'autres. — Et comment vous  
 » laisse-t-il ainsi au bord de cette riviè-  
 » re. — C'est mon train de vie.

» Bergère aimable, nous pourrions  
 » faire la paix ensemble, & je n'en di-  
 » rois mot. — Je ne veux d'autre ami-  
 » tié de vous, seigneur, que celle que  
 » nous eûmes la première fois. — Je  
 » vous ai bien mise à l'épreuve, & je  
 » vous trouve bien sage. — Si je ne  
 » l'avois pas été, vous m'auriez accom-  
 » modée joliment ! — Bergère, je con-  
 » tinue ma journée. — Poursuivez votre  
 » chemin, seigneur. «

Parmi les pièces de Giraud Riquier, se trouvent quelques *retrouanges*. Ce sont des pièces en couplets, avec un

refrain. Celle-ci donne une idée bien avantageuse de la Catalogne.

» Mon étoile ne permettant pas que  
 » j'aie aucun bien de ma dame ; rien  
 » de ce qui me plaît ne pouvant lui  
 » plaire ; & moi , ne pouvant me déta-  
 » cher d'elle ; il faut que je me confirme  
 » dans la voie du véritable amour : je  
 » ne saurois en prendre de meilleure  
 » leçon que dans la joyeuse Catalogne ,  
 » *Parmi les braves Catalans & les braves*  
 » *Catalanes.*

✓ » Galanterie , mérite & valeur , en-  
 » jouement , grace , courtoisie , esprit ,  
 » savoir , honneur , beau parler & bon-  
 » ne compagnie , générosité & amour ,  
 » prudence & sociabilité , trouvent se-  
 » cours à choisir dans la Catalogne ,  
 » *Parmi les braves Catalans & les braves*  
 » *Catalanes.*

» Je suis donc résolu de me former à  
 » leurs manières , &c. «

*Les quades & les sérénades , dont ce*

poëte fournit aussi quelques exemples, sont des pièces de même forme, où il exprime dans un refrain l'impatience de voir arriver ou l'aube du jour, ou le soir, pour jouir de la présence de l'objet qu'il aime.

Ses vers ou poèmes roulent sur différens objets. Il y donne de grands éloges au roi de Castille, Alphonse X, surtout à cause de sa bienfaisance envers le mérite & les talens. Ses panégyristes, dit-il, travaillent plus pour leur propre gloire que pour la sienne. Cependant il déplore en 1276 l'avilissement où est tombé ce prince, qui deux ans auparavant jouissoit de la plus haute considération; malheur qu'il auroit évité, s'il avoit aimé autant la guerre, qu'il aimoit à faire des largesses. Alphonse venoit d'abandonner ses prétentions à la couronne impériale, dont Rodolphe de Habsbourg étoit en possession. Le poëte paroît l'en blâmer; mais un reproche que lui fait l'histoire

avec plus de fondement, c'est d'avoir foulé les sujets pour soutenir le vain titre d'empereur, qu'une faction impuissante lui avoit conféré en 1256.

Giraud Riquier, dans un autre poëme, taxe de folie les gens timides qui suivent les cours, » où les plus effrénés & » les plus importans sollicitateurs, les plus » fots, les plus vains, les plus ignorans » emportent toutes les graces, toutes » les faveurs & tous les dons des seigneurs, qui par-là se déshonorent eux-mêmes. « Timides ou non, les gens honnêtes fuiront sans doute des cours, où les graces seroient ainsi prostituées.

La mort d'Alphonse X, & celle du vicomte de Narbonne, autre protecteur de Giraud Riquier; le peu d'avantages qu'il paroît d'ailleurs avoir obtenu des grands; la vieillesse enfin, si propre à changer les goûts & les mœurs, lui inspirèrent, tantôt des invectives contre la corruption du siècle, contre le mauvais



gouvernement des princes & des prêtres, tantôt des vers de piété, où il implore la miséricorde de Dieu & la protection de la Vierge. Le monde lui paroît tellement déchu, qu'il faut être fou pour s'attacher aux choses qui donnoient jadis le plus de considération.

On peut soupçonner ce troubadour d'avoir pris de l'humeur, parce qu'on ne le payoit point assez. Car il se montre fort amoureux de l'argent. Dans une de ses tençons, il propose le choix entre plaire dans les cours sans s'y enrichir, & s'y enrichir sans y plaire. Il se déclare pour le dernier, & dit à l'interlocuteur :  
 » Embrassez tant qu'il vous plaira la jon-  
 » glerie dans la vue de plaire : je la  
 » prends, moi, dans le dessein de m'en-  
 » richir. « De-là ses plaintes fréquentes contre le petit nombre de seigneurs qui donnent.

Nous avons de lui plusieurs lettres & plusieurs discours, genre d'ouvrages peu

connu alors. L'extrait en seroit beaucoup moins utile qu'ennuyeux, si l'on n'en mettoit une grande partie à l'écart.

Une lettre écrite en 1267 est adressée : *Au louable, vaillant, gracieux, savant, &c, le seigneur Sicart de Pui-Laurens. Salut de la part de Giraud Riquier, obéissance, honneur, amour, & désir infini de le voir dans l'honorable cour de France, dont il voudroit gagner les bonnes graces.*

Il prie la noblesse & la probité de ce seigneur, d'écouter ce qu'il doit lui dire en peu de mots *très-subtils*. » Vous savez de quelle estime est dans le monde un homme qui a de la raison & de la science, lorsqu'il ne s'écarte point de ce que la raison lui suggère : car, s'il s'en écarte, il perd toute cette estime ; & sa science n'est comptée pour rien, quand elle ne sert pas à le porter au bien & à lui faire éviter le mal. «

Suit une digression obscure sur la manière dont la science vient à l'homme par le moyen des sens. On fait qu'avant Locke, la philosophie d'Aristote rapportoit aux sens l'origine de nos idées, & que sur ce point les théologiens étoient d'accord avec la philosophie.

Ensuite il exhorte Pui-Laurents à servir Dieu & le roi de France (S. Louis,) qui est le meilleur des rois, & celui qui récompense le mieux ses serviteurs; à bien servir la reine (Marguerite de Provence,) » si bonne envers Dieu & envers les hommes, que je la prie, dit-il, » de me permettre de parler d'elle; car » tout homme pour sa propre gloire » doit en parler. Que je la verrois volontiers, si je savois que cela lui fit plaisir !. cc

Il ajoute à la fin : » Vous avez la » commodité de me mettre dans les » bonnes grâces de madame la reine & » de tous ses enfans. Si mes services leur

» font agréables , rendez leur témoignai-  
 » ge de mes sentimens , lorsque l'occa-  
 » sion s'en présentera. «

C'est-à-dire , qu'il cherchoit un éta-  
 blissement à la cour de France ; quoique  
 deux années auparavant , il eût prié par  
 une autre lettre , Amauri , vicomte de  
 Narbonne , ( fils d'Amauri IV , de la  
 maison de Lara en Espagne , ) de le  
 recommander au roi de Castille , à la  
 cour duquel il se propofoit d'aller.

Il montre dans un discours , combien  
 la réflexion est utile pour adoucir les  
 peines de l'esprit ; & combien la modé-  
 ration est nécessaire en toutes choses ,  
 pour ne rien faire qu'à propos. Il insiste  
 particulièrement sur les donneurs de  
 belles paroles , qui promettent plus qu'ils  
 ne pensent , & se rendent méprisables à  
 leurs amis par la légèreté de leurs pro-  
 messes. Il veut qu'on ne promette point  
 avant de pouvoir tenir ; autrement  
 l'attente inquiète d'un bien promis le

fait acheter si cher, que le bienfaiteur en perd tout le mérite. Rien n'est plus vrai, surtout à l'égard des hommes puissans pour qui *promettre & tenir* devroient être la même chose. Sa pièce est datée de 1268.

Dans un autre discours, de l'an 1272, après un long préambule sur l'habitude commune de reprendre en autrui les défauts qu'on flatte en soi-même, il va dire la vérité à son brave seigneur (Amauri) qui le lui permet.

» Puisque vous aimez à bien faire tou-  
 » jours, ne parlez pas trop de vos def-  
 » feins ni de vos succès. De pareilles van-  
 » teries seroient plus supportables dans  
 » un homme qui vaut peu, que dans  
 » celui qui vaut beaucoup. Songez qu'il  
 » est infâme de croupir dans l'oïveté &  
 » la mollesse, lorsqu'il y a de grandes  
 » entreprises à tenter, & surtout de se  
 » livrer au vin, à la bonne chère & aux  
 » débauches. Soyez plein de modération

» & de retenue. Réfléchissez long-tems  
 » avant d'entreprendre. Faites-vous ai-  
 » mer de tout le monde, surtout de vos  
 » gens. Distinguez ceux qui vous servent  
 » le mieux ; & proportionnez les em-  
 » plois & les récompenses aux degrés  
 » de talens & de services. Fermez vos  
 » oreilles aux flatteurs & aux médifans ;  
 » dont le métier est de tromper tout le  
 » monde, en faisant retomber sur autrui  
 » leurs propres fautes . . . . Loin de vous  
 » cette race perfide. Donnez votre con-  
 » fiance aux honnêtes gens ; & prenez  
 » en bonne part ce que j'ose vous repré-  
 » senter, non que je prétende vous cor-  
 » riger, mais dans la vue de vous mar-  
 » quer mon zèle pour votre gloire. α

j Un discours de l'année suivante ren-  
 ferme une peinture générale des vices.  
 » On peut bien dire du monde, *Au-*  
 » *jourd'hui mal, & demain pis.* Je brûle  
 » d'envie de voir les hommes se réfor-  
 » mer, en même tems que je n'en ai

» aucune espérance. Je ne fais donc que  
 » me charger inutilement du chagrin  
 » que me donnent leurs fautes. Mais ce  
 » chagrin naît de l'amour que j'ai pour  
 » eux, de mon zèle pour leur bonheur  
 » & pour leur gloire. . . . . Chacun s'af-  
 » fortit avec son semblable, les foux  
 » avec les foux, les sages avec les sages.  
 » Aussi les cours ne font-elles remplies  
 » que de gens conformes au goût du  
 » maître. S'il s'en trouve d'autres, ils n'y  
 » restent pas long-tems. Les seigneurs  
 » ne peuvent avoir de bons sujets qu'en  
 » leur donnant de bons exemples. Au-  
 » trement tout va en décadence chez  
 » eux ; & leur sort est incomparablement  
 » plus triste, que s'ils avoient été dépouil-  
 » lés par des revers de fortune. «

Il paroît que le troubadour aimoit à  
 dire la vérité ; qu'il en fut mal récom-  
 pensé par les grands ; qu'en désirant  
 leurs bienfaits, il n'avoit pas cette im-  
 portunité qui les arrache, ni cette bas-

fesse qui dévore humblement les refus ; enfin qu'il n'étoit point d'un caractère à réussir dans les cours , où cependant l'amour de la fortune l'entraînoit. Dans un discours propre à le caractériser sur ces différens objets , il espère que le roi de Castille le dédommagera de toutes les peines , que lui ont causées les fots & les ignorans , les gens d'esprit & les savans. C'est une preuve qu'il ne joi- gnoit pas à son mérite l'art de plaire , ni même , peut-être , l'art de bien vivre avec les hommes.

Son ouvrage le plus instructif & le plus intéressant , mais d'une excessive longueur a pour objet de délivrer les véritables talens , du mépris où les expo- sent tant d'hommes vils , qui en jouent le rôle & qui le dégradent. C'est une *Supplication au roi de Castille , au nom des jongleurs*. On y verra des traits remar- quables relativement aux mœurs & aux coutumes. Je retrancherai quelques su-



perfluités. J'abrégerois davantage, si je ne craignois de mutiler un monument unique dans son espèce, & dont on peut tirer des lumières.

L'auteur débute par l'éloge de la science, qui a répandu son nom au loin, & qui, si elle ne lui a pas procuré les biens de la fortune, lui a valu des honneurs, entre autres celui d'être mis au nombre des serviteurs du roi de Castille. Ayant donc la liberté de parler à ce noble roi Alphonse, il lui présente une requête qu'il voudroit que tous les troubadours lui eussent adressée.

» Vous savez, lui dit-il, que les hommes sont distribués en diverses classes ou conditions. Ils sont tous hommes : voilà leur genre. Mais il y a parmi eux des clercs, des chevaliers ; des bourgeois, des marchands, des gens de métier, des payfans : voilà leurs espèces.

» Les payfans, placés à la dernière

» classe , font cependant ceux qui , en  
 » cultivant les terres , donnent à tous les  
 » autres la nourriture du corps , comme  
 » les clercs sont institués de Dieu pour  
 » donner aux hommes la nourriture de  
 » l'ame.

» Les clercs se subdivisent en plu-  
 » sieurs ordres , selon la nature de leurs  
 » fonctions , dignités ou prélatures. Ils  
 » ont tous quelque titre qui les distin-  
 » gue. On joint communément à leur  
 » nom une épithète honorable , la qua-  
 » lité de *maître* , de *messire*. Les moines  
 » ont leur office de claustrier , célerier ,  
 » sacristain , &c , avec la dénomination  
 » de *frere* , qui leur est commune à tous.  
 » Les autres ecclésiastiques sont diacres ,  
 » prêtres , aumôniers , archiprêtres ,  
 » prévôts , prieurs , abbés , évêques ,  
 » archevêques , cardinaux ; & par dessus  
 » tous est le pape , qui n'a au-dessus de  
 » lui que Dieu.

» A l'égard des chevaliers , on les

» nomme par les divers degrés qu'ils  
 » ont , quoique le nom de chevalier  
 » leur appartient à tous. Il y a les  
 » barons , vicomtes , marquis , ducs ,  
 » comtes & empereurs. Ils sont tous che-  
 » valiers , ou ils ont la faculté de le  
 » devenir quand ils veulent. Cependant  
 » on ne les appelle de ce nom que dans  
 » certains cas particuliers , où l'on parle  
 » de quelque belle action. Alors on di-  
 » roit d'un roi , pour le louer , *ce noble*  
 » *chevalier*. Autrement , il faut les défi-  
 » gner par leurs titres de comte , duc ,  
 » roi , &c.

» Quant aux bourgeois , ils peuvent  
 » avoir plus de bien les uns que les au-  
 » tres , mais non des rangs qui les distin-  
 » guent. Les uns s'adonnent aux armes ,  
 » les autres à la chasse. Ils doivent se  
 » faire considérer par de beaux faits , se  
 » livrer à la galanterie , vivre de leurs  
 » rentes , sans exercer aucun métier ni  
 » commerce. Mais quoi qu'ils puissent

» faire , dire & favoir , ils ne peuvent  
 » acquérir aucune prééminence sur leurs  
 » pareils, qui les fasse appeler autrement  
 » que *bourgeois*. Leur naissance ne leur  
 » en donne point. Il y en a qui sont  
 » issus de bon lieu ; mais les professions  
 » viles par lesquelles ils subsistent faute  
 » de bien , les réduit au simple nom de  
 » bourgeois ; & s'ils deviennent riches,  
 » tout nobles qu'ils sont par leur ori-  
 » gine , on ne les qualifie encore que  
 » bourgeois.

» Pour ce qui est des marchands , on  
 » nomme ainsi tous ceux qui n'ont d'au-  
 » tre état que d'acheter & de vendre.  
 » Mais il y a des espèces de marchands  
 » plus honorables que d'autres , comme  
 » les drapiers qui vendent de beaux &  
 » riches draps , ceux qui font le voyage  
 » d'outre-mer pour gagner sur ce qu'ils  
 » achètent & revendent. Il y a aussi les  
 » changeurs , les maîtres tenant fabri-  
 » ques & boutiques , &c. Tous sont

» appelés marchands ; mais on doit ajou-  
 » ter à leur nom l'espèce de marchan-  
 » dise qu'ils vendent pour l'ordinaire. «  
 ( Il semble que le marchand n'avoit  
 alors rien de commun avec le bour-  
 geois. C'étoit néanmoins par le com-  
 merce que la bourgeoisie devenoit con-  
 sidérable dans plusieurs villes, en Italie  
 surtout & en Allemagne. )

» Passons aux gens de métier ou arti-  
 » sans. C'est leur nom commun ; mais ils  
 » sont distingués en particulier par celui  
 » des choses qu'ils fabriquent. Il y auroit  
 » une sorte de malhonnêteté à les nom-  
 » mer artisans : ce nom les offenserait ;  
 » & ils veulent qu'en leur parlant , on  
 » leur donne après leur nom de bap-  
 » tême celui du métier qu'ils font.

» Les payfans , l'ordre le plus abject ,  
 » sont aussi nommés différemment , selon  
 » leur espèce de culture & de travail ,  
 » laboureurs , fossoyeurs , jardiniers , pâ-  
 » tres , &c. Ainsi outre le nom généri-

» que de chaque état, il y a des noms  
 » spécifiques pour toutes les différences  
 » qui s'y rencontrent. α

On n'auroit pas imaginé ce long détour pour en venir au sujet. L'auteur y est enfin arrivé. Il continue :

• » La même pratique devrait avoir  
 » lieu à l'égard des jongleurs. Il est in-  
 » juste de les comprendre tous sous une  
 » seule dénomination, tandis qu'il y a  
 » entre eux des différences si marquées.  
 » Les bons jongleurs ont droit de se  
 » plaindre de voir leur nom prodigué à  
 » des ignorans, qui s'en iront par les  
 » rues jouant d'un instrument bien ou  
 » mal ; ou qui chanteront grossièrement  
 » dans les places, au milieu de la plus  
 » vile canaille, mendiant leur pain sans  
 » pudeur ; ou qui, n'osant se montrer  
 » dans aucune noble cour, iront dans  
 » les tavernes pour y gagner quelque  
 » argent. Convient-il de nommer jon-  
 » gleurs des gens dont l'unique métier

» est de faire des tours , de faire jouer  
 » des singes & autres bêtes ? La jongle-  
 » rie a été instituée par des hommes  
 » d'esprit & de savoir , pour mettre les  
 » bons dans le chemin de la joie & de  
 » l'honneur , moyennant le plaisir que  
 » fait un instrument touché par des  
 » mains habiles. Aussi les nobles hom-  
 » mes voulurent-ils avoir d'abord de  
 » ces jongleurs , comme les plus grands  
 » seigneurs en ont encore.

» Ensuite vinrent les troubadours ,  
 » pour chanter les histoires des tems  
 » passés , & pour exciter le courage des  
 » braves en célébrant la bravoure des  
 » anciens.

» Telle fut la jonglerie dans son ori-  
 » gine ; & chacun menoit une vie agréa-  
 » ble parmi les grands. Mais depuis  
 » long-tems les choses sont bien chan-  
 » gées. Il s'est élevé une race de gens  
 » qui , sans talent & sans esprit , pren-  
 » nent l'état de chanteur , de joueur :

» d'instrument, & de troubadour, afin  
 » de dérober le salaire aux gens de mé-  
 » rite, qu'ils s'efforcent de décrier. C'est  
 » une infamie, que de pareilles espèces  
 » l'emportent sur les bons jongleurs ;  
 » & la jonglerie tombe ainsi dans l'avi-  
 » lissement.

» Je suis fâché que les habiles trou-  
 » badours n'aient pas élevé la voix con-  
 » tre cet abus, & m'aient réduit à la  
 » nécessité de dire ce qu'ils auroient  
 » tous dit beaucoup mieux. Je voudrois  
 » que, portant la même plainte, ils euf-  
 » sent demandé que chaque espèce de  
 » jongleur eût un nom particulier qui la  
 » distinguât, & qu'ils ne fussent pas con-  
 » fondus comme les bourgeois sous la  
 » même dénomination. . . . .

» Mais vous, seigneur, brave & puif-  
 » sant roi, qui avez toute l'autorité,  
 » tout le savoir & le discernement pour  
 » corriger un désordre si pernicieux ;  
 » vous à qui il appartient plus qu'à tout



» autre d'agir en grand monarque; vous  
» qui réglez sur la Castille, où la jón-  
» glerie & la science ont trouvé, dans  
» tous les tems, plus de protection  
» qu'en aucune cour; vous qui vous fai-  
» tes tant estimer en ce point comme  
» en tout le reste, & qui êtes si bien sur-  
» nommé (Alphonse le Sage,) pour le  
» grand ouvrage que je vous propose;  
» entreprenez cette réforme: ce que  
» vous ordonnerez sera généralement  
» suivi. Empêchez que ceux qui ont la  
» science de *trouver*, de bien composer  
» des vers, des chansons, & d'autres  
» poésies également ingénieuses & utiles,  
» ne soient confondus avec les méné-  
» triers & autres de même trempe.  
» Donnez leur un nom particulier, tel  
» qu'il vous paroîtra convenir. Car vous  
» savez, noble roi de Castille, combien  
» ils sont au-dessus des farceurs, des  
» simples joueurs d'instrument. Ceux-ci,  
» tout au plus, donnent un plaisir frivole

» aux yeux & aux oreilles. Mais les fa-  
 » vans troubadours laissent dans les es-  
 » prits une impression forte & durable,  
 » de tout ce qu'ils disent de bien ; ils  
 » portent les auditeurs à y conformer  
 » leur conduite ; même après leur mort,  
 » le souvenir de belles maximes reste &  
 » opère les fruits de l'instruction.

» Quel tort ne leur fait-on pas, de  
 » les mettre dans la même classe que les  
 » plus vils jongleurs, ces hommes que  
 » Dieu a doués d'un si grand savoir, &  
 » par qui il a voulu que la science, le  
 » plus précieux des biens, se répandît  
 » dans le monde, comme d'une source  
 » abondante ? Quels honneurs ne doit-on  
 » pas rendre à ces troubadours faits  
 » pour éclairer l'univers ; surtout lors-  
 » qu'ils se rendent aussi estimables par  
 » leur conduite que par leur savoir ? car  
 » il faut avouer qu'il y en a de très-  
 » habiles qui se comportent très-mal.  
 » Mais si quelques-autres, avec un esprit  
 » &

» & une science médiocres ; se font ché-  
 » rir par leur bon maintien ; quelle esti-  
 » me ne devrait-on pas avoir pour ceux  
 » qui réunissent la science , l'esprit , la  
 » sagesse & la probité ? Telle est cepen-  
 » dant l'injustice des hommes , que le  
 » troubadour le plus impudent sera bien  
 » traité dans les cours , tandis qu'on ne  
 » jettera pas les yeux sur celui qui se  
 » présente d'un air modeste & timide.

» Choisissez donc un nom , pour dis-  
 » tinguer les troubadours qui se distin-  
 » guent eux-mêmes par leurs talens , &  
 » par leur sagesse. Tous ne méritent pas  
 » le même honneur. Publier des médi-  
 » sances , faire des couplets satiriques ;  
 » des sirventes & des danses insipides :  
 » quelques-uns bornent là l'usage de leur  
 » savoir. Ne me soupçonnez pas , glo-  
 » rieux monarque , de parler en leur fa-  
 » veur. Ma requête vous est adressée  
 » uniquement pour ceux qui font des  
 » chansons & des vers , où la raison ,

» d'accord avec la rime ; donne des  
 » leçons utiles ; pour ceux qui honorent  
 » la science par des compositions *enri-*  
 » *chies de beaux passages & de citations*  
 » *savantes.*

» Si ma requête vous paroît trop lon-  
 » gue, je vous prie de me pardonner  
 » en considération de mon motif. Si j'ai  
 » le bonheur de réussir dans ma deman-  
 » de, je regarderai cette grace comme  
 » la plus signalée qu'un troubadour ait  
 » jamais reçue d'aucun seigneur. «

Après des vœux pour Alphonse, Gi-  
 raud Riquier proteste qu'en cas que sa  
 demande soit rejetée, il quittera le mé-  
 tier de jongleur, & s'occupera de toute  
 autre chose.

Malgré le sérieux de cette requête,  
 on ne peut guère penser que l'auteur  
 en ait demandé sérieusement l'objet. Il  
 devoit bien voir que ses propres raisons  
 étoient une preuve contre lui. Les titres  
 par lesquels on distinguoit les clercs,

fans parler des autres, se donnoient-ils toujours au mérite ? empêchoient-ils qu'une foule de mauvais sujets ne déshonorassent la cléricature ? Ce n'est point d'ailleurs aux princes à réformer l'abus des mots ; & le mot ne fait pas ici grand'chose. Dans l'opinion des personnes judicieuses & équitables, le mépris dû à un nombre de jongleurs & de troubadours, ne retomboit point sur ceux qui avoient tant de mérite. Pour l'opinion des fots & des méchans, la réforme proposée ne l'auroit certainement pas changée à leur égard.

Quoi qu'il en soit, la pièce est suivie de cette *Déclaration du roi Alphonse de Castille, sur la requête de Giraud Riquier, au nom des jongleurs*. On devine que le suppliant fait parler le prince.

» Au nom de Dieu le Pere, & du  
 » Fils & du Saint-Esprit, l'an courant  
 » de la nativité 1275, le mois de juin  
 » finissant, ouie la requête ci-dessus,

» par la grace & au plaisir de Dieu,  
 » nous, Alphonse roi de Castille, sou-  
 » verain de Tolède, de Léon, de Ga-  
 » lice, du bon royaume de Séville,  
 » de Cordoue, de Murcie, &c. Faisant  
 » droit sur l'humble remontrance que  
 » Giraud Riquier nous fit l'autre jour  
 » au nom des jongleurs, exposant par  
 » beaucoup de raisons les inconvéniens  
 » qui résultent de ce qu'il n'y a point  
 » de mots particuliers pour désigner les  
 » différentes espèces du même genre ;  
 » sans égard aux plaintes de ceux qui  
 » ne veulent point de distinction entre  
 » les bons & les mauvais, les savans &  
 » les ignorans, laquelle tourne à leur pré-  
 » judice ; n'écoutant que l'esprit d'équité  
 » qui nous anime, voulons faire le pré-  
 » sent règlement.

» Giraud Riquier nous a très-judi-  
 » cieusement observé & démontré, qu'y  
 » ayant dans toute la chrétienté six clas-  
 » ses ou conditions qui partagent les

» hommes , favoir , les ecclésiastiques ,  
 » les chevaliers , les bourgeois , les mar-  
 » chands , les artisans & les payfans ;  
 » lesquelles classes , outre le nom géné-  
 » ral & commun , sont distinguées par  
 » un surnom particulier à chaque espèce ;  
 » il n'est pas moins à propos de distin-  
 » guer les jongleurs par des noms par-  
 » ticuliers : puisque , parmi eux , il y a  
 » encore un plus grand nombre d'espè-  
 » ces différentes , dont quelques - uns ,  
 » profanant le nom de jongleur par  
 » l'infamie de leur conduite , seroient  
 » indignes de le porter ; & d'autres ,  
 » n'étant pas assez décorés par ce nom ,  
 » en mériteroient de particuliers , de sorte  
 » qu'on assignât à chacun d'eux les rangs  
 » à proportion de leur mérite.

» Nous trouvons que , suivant la pro-  
 » pre signification du latin , d'*inventores*  
 » & *joculatores* sont venus les noms de  
 » jongleur & de *troubadour*. Le mot de  
 » jongleur désigne la profession de ceux

» qui vont courant le monde, & visi-  
 » tant les cours; & l'on est mal-à propos  
 » dans l'usage de les appeler tous de  
 » même. En Espagne, on a des noms  
 » particuliers pour les différentes espèces  
 » de jongleurs, depuis la plus abjecte  
 » jusqu'à la plus relevée. Il n'en est pas  
 » de même en Provence, où le même  
 » nom désigne l'espèce & le genre. C'est  
 » un grand défaut dans la langue du  
 » pays, où l'on fait plus de cas qu'en  
 » aucun autre lieu du monde des com-  
 » positions des troubadours. . . . . (La  
 Provence est ici toute la France méridionale.)

» C'est pourquoi nous sommes d'avis  
 » que le nom de jongleur ne doit être  
 » donné à aucun de ceux qui s'adon-  
 » nent à des métiers bas & à des jeux  
 » frivoles; qui font sauter des singes,  
 » des boucs ou des chiens, qui contre-  
 » font les oiseaux, qui jouent des instru-  
 » mens & chantent parmi le bas peuple,



» pour gagner de l'argent. On ne doit  
 » pas moins refuser le nom de jongleur  
 » à ces fous qui suivent les cours, qui  
 » ne rougissent jamais quelque avanie  
 » qu'ils reçoivent ; qui ne savent rien  
 » faire de bon & d'agréable, & qu'on  
 » appelle *bouffons* en Lombardie.

» Mais ces hommes courtois, remplis  
 » d'un savoir aimable, qui figurent par-  
 » mi les nobles hommes ; jouant des  
 » instrumens, racontant les nouvelles ;  
 » chantant les chansons & les vers que  
 » d'autres auront composés, ou faisant  
 » tout autre métier louable qui les fait  
 » écouter avec plaisir, chacun d'eux tous  
 » est en droit de jouir du nom de jon-  
 » gleur : ils doivent avoir entrée dans  
 » les cours, ils doivent y être bien trai-  
 » tés ; car les talens sont très-nécessaires  
 » pour que la joie & les plaisirs y  
 » règnent.

» A l'égard de ceux qui savent com-  
 » poser des airs & des paroles, la raison

» toute seule apprend le nom qu'on  
 » doit leur donner. Car qui fait bien &  
 » agréablement composer des danfes,  
 » couplets, ballades, aubades & firven-  
 » tes, le bon sens veut qu'on le nomme  
 » *troubadour*, & qu'on le mette au-dessus  
 » des jongleurs; puisque ceux-ci n'ont  
 » d'autre mérite que de réciter les pro-  
 » ductions des autres. Il faut encore,  
 » entre les troubadours, donner la préé-  
 » minence à ceux qui composent les  
 » meilleures pièces. En effet, celui qui  
 » fait des chansons, des vers senten-  
 » tieux, des nouvelles ou contes affai-  
 » sonnés d'une plaisanterie agréable, &  
 » relevés par des leçons utiles pour les  
 » mœurs; celui-là, dis-je, mérite de  
 » grandes distinctions, si sa conduite est  
 » assortie à sa science, donnant tout à la  
 » fois des leçons & des exemples pour  
 » se bien gouverner dans le monde, y  
 » plaie, & marcher dans les voies de  
 » l'honneur. Telles gens ne sauroient

» avoir des qualifications & des traite-  
 » mens trop honorables. Et ceux qui  
 » s'élèvent encore au-dessus d'eux par  
 » les enseignemens qu'ils donnent en  
 » vers, chansons & autres pièces, sur la  
 » manière de tenir les cours & les ren-  
 » dre célèbres par de beaux faits; tous  
 » ceux-là doivent être qualifiés de *doc-*  
 » *teurs en l'art de trouver*. Et ne méritent-  
 » ils pas ce nom de *docteurs*, puisqu'ils  
 » communiquent aux autres leur doctri-  
 » ne? On ne doit point douter qu'il ne  
 » leur soit accordé par tous ceux qui  
 » ont eux-mêmes du sçavoir, qui aiment  
 » les compositions des troubadours, ne  
 » fût-ce que pour l'agrément de leur  
 » langage, plus propre que tout autre à  
 » la poésie?

» Ainsi seront distingués par divers  
 » surnoms ceux que l'on comprenoit in-  
 » distinctement sous le nom de jon-  
 » gleurs. Ceux d'une conduite basse &  
 » décriée, qui vont effrontément par-

» tout jouant des instrumens , chantant  
 » dans les rues & les places publiques ,  
 » & y faisant tout ce qui est de leur  
 » métier ; vivant le jour & la nuit dans  
 » la débauche , ne cherchant qu'un for-  
 » dide salaire ; gens sans grâces & sans  
 » esprit en quoi que ce soit , hors la tur-  
 » pitude de leur métier ; qu'ils soient  
 » nommés *bouffons*.

» Que tous ceux qui savent plaire ou  
 » par le son de leurs instrumens , ou par  
 » celui de leur voix , gens bien élevés ,  
 » courtois , & de mise parmi les hon-  
 » nêtes gens , & suivant les cours ; qu'ils  
 » soient nommés *jongleurs* , pour les dis-  
 » tinguer de ceux que nous appellerons  
 » *troubadours* ; c'est-à-dire , ceux qui sa-  
 » vent composer des danses ; des cou-  
 » plets , de bons sirventes , des aubades ,  
 » des jeux-partis , des airs & des paroles ;  
 » & qui ne sont occupés dans les cours  
 » qu'à communiquer leur science aux  
 » gens de mérite.

» Mais il faut encore un autre nom  
 » pour qualifier ceux qui se distinguent  
 » entre ces derniers. Ce nom sera *doc-*  
 » *teur en l'art de trouver*. On le donnera  
 » à ceux qui, avec autant d'esprit que  
 » de savoir & de sagesse, feront des vers,  
 » des chansons, & autres pièces utiles  
 » & agréables, contenant de grands prin-  
 » cipes de conduite qu'ils mettront en  
 » pratique les premiers.

» Nous n'en dirons pas davantage ;  
 » car nous avons d'autres affaires aux-  
 » quelles il faut vaquer, & d'ailleurs il  
 » suffit de tout ce que nous avons dit.  
 » Nous n'établissons ni peine ni récom-  
 » pense pour ceux qui contreviendront  
 » à ce règlement, ou qui s'y confor-  
 » meront. La récompense s'offre d'elle-  
 » même, par le plaisir de parler avec  
 » politesse & bienféance. Que Dieu,  
 » qui fait tout changer ou rectifier,  
 » mette dans nos discours comme dans  
 » nos personnes la réforme dont nous

» avons besoin, pour notre profit & pour  
 » sa gloire. «

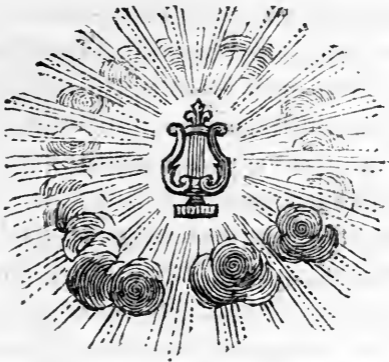
Cette pièce prouve qu'il en étoit alors de l'art poétique, comme aujourd'hui de la philosophie. Le vrai troubadour devoit être un homme utile & respectable, par l'usage de ses talens : il avoit sujet de s'indigner d'être confondu aux yeux du vulgaire avec une foule d'hommes vils & odieux. Le vrai philosophe dissipe les erreurs, inspire les bons principes, donne l'exemple de la sagesse : il doit s'indigner que la méchanceté ou l'ignorance prostitue le nom de philosophe à des corrupteurs du genre humain. Mais il se garderoit bien de recourir à l'autorité royale pour se garantir d'un préjugé outrageant. Il mépriseroit les discours des fots, il s'en tiendrait au jugement des sages, & se consoleroit des injustices du vulgaire par la supériorité même de sa raison.

Un discours de Giraud Riquier, de

l'an 1278, tend à justifier la science & la poésie des reproches de leurs ennemis. Les gens d'église déclamoient contre les troubadours ; qui souvent ne les épargnoient guere , & qui sans doute les offensoient plus par leurs satires , que par leur galanterie. Riquier passe condamnation sur les satiriques : il souhaite qu'on les chasse des cours , & de la société des honnêtes gens. A l'égard des poésies galantes , elles ne peuvent corrompre , selon lui , que ceux qui veulent être corrompus.

Nous avons encore de lui un long commentaire , fait par ordre de Henri comte de Rhodéz , sur une pièce fort obscure de Giraud de Calenson. On distinguoit en ces tems-là trois sortes d'amour ; le céleste , qui se rapportoit à Dieu & au salut ; le naturel , qui avoit pour objet la gloire & la fortune ; & le charnel , fondé sur les plaisirs des sens , que Giraud de Calenson nomme le

moindre *tiers d'amour*. Riquier discute un si frivole sujet avec beaucoup de sagacité. Sa requête au roi de Castille a déjà fait voir qu'il étoit volontiers dissertateur.





## C X L I.

## ARNAUD DE TINTIGNAC.

CRESCEMÉNI présume avec beaucoup de vraisemblance, que ce troubadour est l'Arnaud de Cotignac, dont la vie se trouve dans Nostradamus. Nous la tirerons de cet historien, faute de meilleurs mémoires.

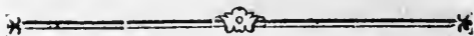
ARNAUD fut un gentilhomme de Provence, dépourvu de fortune, mais qui, par son talent poétique, se concilia les bonnes grâces de tous les grands du pays. Il devint leur ami, leur confident, leur conseil; tant ils lui trouvèrent de jugement. Louis roi de Sicile & comte de Provence, & la reine Jeanne son épouse, le nommèrent commissaire avec Guigues Flotte, pour soumettre les rebelles du col de Tende, & le récompensèrent du succès de la commission,

en lui donnant le fief de Cotignac dans le diocèse de Fréjus.

Selon le même Nostradamus , il aima une dame de la maison d'Agoult , nommée Isnarde , fille du seigneur d'Antravenes. Il fit des chansons pour elle ; mais ne pouvant gagner son cœur , il alla courir le monde. Un magicien qu'il trouva dans le Levant , lui prédit que ses descendans seroient illustres & invincibles , qu'un d'eux brilleroit par toute la Provence , &c.

L'histoire fait mention , sous le règne de Jeanne première & de Louis de Tarente son mari , en 1351 , d'une dispute fort vive élevée dans le comté de Tende au sujet d'un nouvel impôt. Guigues Flotte fut réellement employé pour cette affaire , & réussit à l'accommoder. Mais les historiens de Provence ne disent mot du troubadour.

Nous n'en dirons nous-mêmes rien de plus ; trois chansons qu'il a laissées n'en valent pas la peine.



## C X L I I.

## JEAN ESTÈVE DE BÉSIERS.

C E troubadour, que Crescimbéni suppose de Narbonne, est nommé indifféremment Jean Estève ou Olivier de Bériers. Du reste, sa vie nous est inconnue, & nous ne pouvons le connoître que par ses ouvrages.

Presque toutes ses pièces, au nombre de douze, sont adressées à Guillaume de Lodève, seigneur, dit l'historien du Languedoc, (*tome 3. p. 460.*) qui possédoit de grands domaines dans les diocèses de Lodève & d'Agde. Ce seigneur commandoit la flotte de France en 1285, lorsque Philippe le Hardi porta malheureusement la guerre en Espagne. On ne fait quelle trahison il essuya, par laquelle il fut fait prisonnier; mais ce fut pour notre troubadour une occa-

sion de signaler son attachement & son zèle.

Il adressa en 1286 un sirvente au franc roi des François (Philippe le Bel,) » dont les Angevins, les Picards, les » Normands, les Bretons, les Lyon- » nois, les Champenois, & tant d'autres » que je ne puis dire, sont sujets; pour » le prier de venger & délivrer son ami, » le preux Guillaume de Lodève, qui » avoit toujours été fidelle au roi, & » qui étoit prisonnier par une trahison » pire que celle de Juda. « La mort du même seigneur est célébrée par une complainte de 1289; car le troubadour datoit ses pièces, ainsi que Giraud Riquier, son contemporain. Nous ne trouvons pas d'autre exemple de cette pratique: elle eût été utile en tout tems à plusieurs égards.

Le talent de Jean Estève se fait surtout remarquer dans deux *pastourelles* qui méritent d'être connues. On y trou-

ve les graces naïves de la véritable  
Eglogue.

## PREMIÈRE PASTOURELLE.

» L'autre jour , au joyeux tems d'été,  
» entendant le ramage des oiseaux , &  
» conduit par la joie que m'inspiroit la  
» verdure , j'allai me promener tout seul  
» dans une petite prairie. Je rencontrai  
» une jolie bergère aimable & décente ,  
» qui , sans compagnon , cueilloit des  
» fleurs à la suite de son troupeau. En  
» cueillant des fleurs , elle disoit que de  
» ses jours elle n'eut envie de faire un  
» ami : car aussitôt on en murmure , &  
» le déshonneur fuit de près.

» Je la saluai , & je ne crois pas qu'on  
» vît jamais bergère plus gentille garder  
» moutons. Elle me rendit le salut , fort  
» effrayée de moi. Elle m'avoit entendu  
» parler , avant de m'apercevoir. Je ne  
» trouve pas bon , seigneur , que vous  
» soyez venu ici : vous avez perdu l'es-

» prit ; vous n'êtes point honnête. Ainsi  
 » Dieu me soit en aide. Que venez-  
 » vous chercher ? On diroit que vous  
 » êtes l'espion de quelques méchantes  
 » gens , ou que vous poursuivez un faux  
 » plaisir qu'amour donne.

» Bergère , lui répondis-je , on ne  
 » peut guère juger sur les apparences  
 » sans risque de se tromper ; car on  
 » tient pour faux maint homme de bien,  
 » & l'on fait cas de maint homme mé-  
 » chant. Je vous prie donc que défor-  
 » mais vous veuillez écouter avant de  
 » parler. Je ne suis point capable de  
 » faire chose qui vous déplaisent ; mais  
 » si vous l'agréez , je vous donne mon  
 » amour.

» Il vous faudroit , seigneur , une  
 » personne plus importante que moi.  
 » Votre amour ne m'agréé pas. Pour-  
 » suivez votre chemin , & allez chercher  
 » fortune ailleurs.

» Bergère , avant de m'en aller , que

» je vous fasse les douces caresses d'un  
 » amant à son amie. Je ne veux point  
 » vous déshonorer ; mais votre beauté  
 » me plaît si fort , que je ne vous quitte-  
 » rai pas autrement,

» Qui peut me tenir pareils propos ,  
 » ignore qui je suis , seigneur , & com-  
 » ment l'autre jour je me fâchai contre  
 » un fou & un coquin. Je ne déshono-  
 » rerai point ma famille.

» Gentille bergère , tel que vous me  
 » voyez , je vous ferai plus de profit  
 » qu'un autre plus beau que moi : j'ai  
 » du bien suffisamment , & suis assez ri-  
 » che pour vous en faire part. Acceptez  
 » mon amour , je vous prie , bergère  
 » aimable. Que je vous embrasse là sous  
 » ce pin ; & à jamais vous serez par moi  
 » bien à votre aise.

» Je ne me soucie nullement de vo-  
 » tre bien , seigneur. Si vous aviez bon-  
 » ne intention , vous auriez passé votre  
 » chemin,

» Madame la bergère , si vous saviez  
 » combien je me comporte honnête-  
 » ment en amour , je crois que vous  
 » m'auriez bientôt fait un chapeau des  
 » fleurs que vous portez. Allons tout  
 » maintenant sous les arbres , & diver-  
 » tissons-nous.

» Elle en fut réjouie , & ne s'en dé-  
 » fendit point. Seigneur , dit-elle , je suis  
 » bien aise de m'être rendue à votre  
 » amour. Vous me paroissez charmant.  
 » Alors nous fimes la paix. «

Cette pièce peint les artifices du liber-  
 tinage pour séduire l'innocence. Flatte-  
 ries d'abord , belles promesses ensuite ,  
 voilà ce qui le rend si dangereux lorsqu'il  
 présente les amorces du plaisir.

### SECONDE PASTOURELLE.

» Au tems où les fleurs se mêlent ,  
 » sur les branches , avec la verdure ;  
 » j'allois tout seul me délectant dans  
 » les douces pensées d'amour , qui me



» venoient à l'esprit ; lorsque jetant les  
 » yeux sur un endroit écarté, je vis avec  
 » un berger une gaie pastourelle , belle  
 » & charmante. Beau étoit aussi le pas-  
 » toureau.

» Près d'eux je me mis en lieu secret ,  
 » pour n'être vu de l'un ni de l'autre.  
 » La pastourelle , comme gaie & bonne,  
 » parla la première. En vérité , Gui ,  
 » dit-elle , mon pere veut me donner un  
 » mari vieux & podagre , mais riche.  
 » Ce sera un mauvais parti , dame Flor,  
 » répondit Gui , s'il vous marie de la  
 » sorte , & si vous oubliez celui que  
 » vous choisîtes pour époux. — Gui ,  
 » mon cœur a changé à votre égard ,  
 » depuis que je vous vois dans la pau-  
 » vreté. — Ah , dame Flor , pauvre qui  
 » est jeune , est bien riche quand il vit  
 » joyeux ; & plus riche est-il sans doute  
 » que le vieux riche , qui passe toute  
 » l'année dans la tristesse : l'or & l'ar-  
 » gent ne peuvent lui donner de la

» joie. — Malgré ce que je viens de  
 » vous dire , Gui , je vous porte un véri-  
 » table amour. Ne vous chagrinez point,  
 » ami : mon cœur est fidelle & sincère.

» Du lieu d'où je les avois écoutés ,  
 » je vins vers eux au petit pas & sans  
 » bruit. Je les trouvai s'embrassant, com-  
 » me navrés d'amour & remplis d'une  
 » mutuelle joie. Je les saluai ; mais sa-  
 » chez qu'on ne me rendit pas mon sa-  
 » lut. La pastourelle , de mauvaise hu-  
 » meur , me dit : Seigneur , que Dieu  
 » confonde quiconque trouble les passe-  
 » tems joyeux du beau blondin ! — Pour-  
 » quoi , dame Flor , vous fâchez-vous  
 » plus que Gui contre moi , de me voir  
 » ici ? — Eh ! comment savez-vous si  
 » bien nos noms , seigneur ? — Je ne les  
 » fais bien , dame Flor , que parce que  
 » j'étois ici près : je les ai entendus , de  
 » même que votre dispute. — Seigneur ,  
 » nous n'avons fait ni trahison ni folie.  
 » Bergère qui prend garde à soi , s'en  
 » trouve

» trouve toujours bien. La conversation  
 » finie de la sorte , je me retirai , sans  
 » troubler davantage leur bonne intelli-  
 » gence. «

Dans une tençon de Jean Estève avec  
 Jugé , il s'agit de savoir lequel mérite  
 la préférence , de deux amans , dont  
 l'un est puissant & riche , l'autre est pau-  
 vre & endetté. Jugé se déclare pour le  
 second , parce qu'il n'a point d'affaires  
 dans la tête , qui l'empêchent de se livrer  
 à l'amour ; qu'il est toujours gaillard ,  
 tandis que le riche est toujours occupé  
 de son argent. Un homme pauvre & en-  
 detté toujours gaillard , sans affaires dans  
 la tête ! La question se traite contra-  
 dictoirement , à l'ordinaire , & finit par  
 le choix des juges.



## TROUBADOURS INCONNUS,

*Ou dont les articles sont peu importans.*

Nous avons inséré dans le corps de cet ouvrage des articles de troubadours inconnus, mais dont il nous reste quelque pièce curieuse pour l'histoire, ou intéressante par la singularité. La plupart de ceux-ci n'ont rien laissé même de médiocre, qui soit parvenu jusques à nous.



AIMAR JORDANS. Nous avons de lui deux pièces fort obscures, dont le texte est corrompu & tronqué.

AIMAR DE LA ROCAFICHA. Trois pièces galantes, où il n'y a rien de remarquable.

AIMERI. Une apologie de l'amour. Une tençon avec Albert sur le *rien*. Autre tençon avec Bergedon, pour décider lequel vaut le mieux, d'aimer sans être aimé, ou d'être aimé sans aimer. Autre tençon encore moins judicieuse avec Pierre Dupui, sur le *oui* & le *non*.

ALBERT CAILLA. Ce fut un jongleur de l'Albigeois, homme de peu de talent, disent nos manuscrits; mais qui se fit aimer de ses voisins & des dames.

Il est facile de connoître son peu de talent, par la seule pièce que nous ayons de ce poëte. C'est une invective contre les femmes, en termes les plus grossiers & les plus obscènes. Il déplore la folie de ceux qui s'attachent à elles, comme il a fait autrefois. Mais il semble n'en vouloir qu'aux jeunes, & conseille d'aimer les vieilles.

ALEGRET. Trois chansons où il déclame contre la corruption du siècle.

ALEXANDRI. Une mauvaise renfon avec Blacasset.

ALMENS DE CASTELNAU. Cette dame aimoit Gui de Tournon, qui se rendit coupable envers elle, sans lui demander pardon de sa faute. Madame Issaut de Capnion lui adressa des vers, pour la prier de pardonner à son chevalier. Elle répondit par ce couplet :

» Si je savois que Gui de Tournon  
 » se repentît de l'insigne tromperie qu'il  
 » m'a faite, il seroit juste de lui faire  
 » grace. Mais il me fiéroit mal d'avoir  
 » pour lui des égards, puisqu'il persé-  
 » vère dans ses torts. Si vous le portez  
 » à s'en repentir, je suis prête à me lais-  
 » ser fléchir en sa faveur par vos priè-  
 » res. «

## ARMAND ou NARMAND.

Tenson avec Bernard de la Barta, sur le choix à faire entre une femme belle de visage, mais qui ne seroit pas bien faite, & une autre parfaitement bien faite, mais dont la figure ne seroit pas jolie.

ARNAUD D'AGANGE. Chan-  
son où il se plaint des rigueurs de sa  
maîtresse.

ARNAUD DE BRANCA-  
LEO. Il demande pardon de ses pé-  
chés au *doux agneau* par qui le monde  
fut délivré de l'enfer.

ARNAUD D'ENTREVENAS.  
Il fut contemporain de Blacas. Après  
avoir fait l'éloge d'un air composé par  
celui-ci, il ajoute que la chanson de  
Blacas, sur cet air nouveau, eût été  
meilleure, s'il y avoit parlé des monta-

gnes, des prés, des fleurs, des vergers; des feuilles, des longs jours du mois de mai, de l'herbe de la Saint-Jean, de la Pâque-fleurie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la France, de la Lombardie, & de plusieurs héros de romans, dont le critique fait l'énumération. C'est là seule pièce que nous ayons d'Arnaud d'Entrevenas. Il est facile de se consoler de la perte des autres.

**ARNAUD PLAGUES.** Deux chansons triviales, attribuées même à différens auteurs.

**ARNAUD SABOTA.** Chanson d'amour.

**AURET FIGENE.** Il ne reste de lui qu'une seule pièce, mais où l'on voit la grossièreté & l'indécence qui caractérisoient souvent les poètes. C'est une dispute de troubadours.



Bertrand d'Auret reproche à Péguilain la grande fortune qu'il a faite par des bassesses. Péguilain reproche à d'Auret son cœur faux, traître, plein de tromperie, de méchanceté, de débauche & de folie. Lambert, à qui on reproche le putanisme, s'en félicite comme du don le plus précieux, & dit en termes obscènes qu'il a quitté l'habit ecclésiastique pour jouir plus à son aise de cet avantage.

AUSTAU DE SEGRET. Sirvente pour déplorer les maux des croisades, & pour inviter Edouard I, roi d'Angleterre, à réparer les pertes que Henri III, son prédécesseur, a faites en France.



L'évêque de BAZAS. Chançon où il se dit amoureux d'une dame, de taille gentille; aux yeux de faucon tiré de la

mue ; bouche riante , toujours prête à bien dire ; & peau plus douce à sentir que rasoir sur chair nue. Il ajoute qu'il ne l'aime point *par amour* ; & qu'il sera content si elle daigne seulement l'écouter.

### BÉRENGER DE PUIVERT.

Il y a un château de Puivert dans le diocèse de Toulouse. Bérenger en porta le nom , sans doute , comme du lieu de sa naissance. Nous avons de lui deux pièces , remarquables seulement par une plâtté grossièreté.

» Que Dieu me redresse mes mains ,  
 » qui ont perdu cent sous. Que j'en fais  
 » mauvais gré aux dés ! J'ai eu beau  
 » jouer tantôt subtilement , tantôt uni-  
 » ment , sans qu'ils m'aient fait gagner  
 » de quoi m'acheter une chemise , pour  
 » couvrir mes coudes rongés de galle.  
 » Puisque je ne suis pas heureux au jeu ,  
 » je devrois l'être en amour. «

Dans l'autre pièce , il apostrophe une

*vielle trompeuse putain* (c'est l'expression de notre troubadour) qui le poursuit; il l'avertit de ne pas croire qu'il la récompensera de ses rides : non, il ne payera point pour une vieille aux cheveux blancs, comme si c'étoit une jeune personne. Quel abus de la poésie!

BERNARD. Tenson pour & contre l'amour. Autre tenson avec Elias sur cette question : » Lequel de deux amans » aime le plus sa maîtresse ; celui qui en » parle sans cesse à tout le monde, ou » celui qui y pense toujours sans en parler. « Elias est pour le premier, parce qu'on ne sauroit se taire sur un objet dont on est plein ; Bernard pour le second, dont le silence est une discrétion inspirée par l'amour.

BERNARD ALAHAN DE NARBONNE. Sirvente pour inviter les chrétiens à la croisade.

## BERNARD DE LA SOLA.

Aubade, où il avertit les galans de se retirer, parce que les maris arrivent.

BERNARD SICART DE MARJEVOLS. Sirvente, où il déplore les ravages que les François ont faits dans le Languedoc pendant la guerre des Albigeois. » En quel état, » dit-il, vous ai-je vues, pauvres villes ? » Et qu'est-ce de vous maintenant ? «

BERNARD DE TOTLOMON. De trois pièces que nous avons de lui, les deux premières ne sont bonnes qu'à prouver son existence dans le douzième siècle : la dernière est une invective contre les grands seigneurs, terminée par un couplet où il se félicite en termes obscènes des faveurs de sa maîtresse.

BERNARD TORTIS, Chan-

son contre les faux amans & les fausses maîtresses.

**BERTRAND.** Tenfon avec Gauſbert, où Bertrand ſoutient qu'il y a plus de profit à aimer les vieilles que les jeunes, parce que des vieilles on en fait ce qu'on veut, & elles payent; au lieu que les jeunes ſont coquettes, capricieufes, perfides; & ſe font payer. Gauſbert eſt pour les jeunes, parce qu'il y a plus d'honneur & de plaifir avec elles. Trois autres pièces ſans intérêt.

### BERTRAND DU PUJET.

Il fut, difent nos manufcrits, un noble châtelain de Provence, brave chevalier, généreux & bon guerrier, qui fit de bonnes chanſons & de bons ſirventes. La maifon du Pujet étoit en effet de la plus ancienne nobleſſe de Provence. Quant aux pièces du troubadour, elles ſe réduiſ-

sent à deux chansons & un sirvente ; fort au-dessous de l'idée qu'en donne l'historien , puisque nous n'en pouvons rien tirer de supportable.

**BISTORTS DE ROUSSIL-  
LON.** Couplet où il remercie son ami  
Montans de l'avoir repris de ses fautes.  
Autre couplet contre la fauffeté & la  
luxure du clergé. » Si c'est-là , dit-il , le  
» chemin du paradis , je tiens pour fou  
» S. Laurent de s'être fait rôtir. «



**CERTAN.** Tençon avec Hugues.  
» J'aime de tout mon cœur une dame ,  
» dit Certan ; mais l'excès de mon amour  
» & de ma discrétion me porte à faire le  
» galant auprès d'une autre ; ce que la  
» dame que j'aime uniquement ne veut  
» pas permettre : croyez-vous que ce  
» soit bonne ou mauvaise volonté de sa  
» part ? «

Hugues répond : » Cette beauté ne  
 » vous aime point , puisqu'elle ne veut  
 » ni vous accorder ses faveurs , ni per-  
 » mettre que vous recherchiez celles  
 » d'une autre. « Certan soutient que  
 c'est par bonne volonté qu'elle s'oppose  
 à ce qu'il change d'amour. Ils prennent  
 pour juger le roi d'Aragon.

COMTE DE \*\*\*. Tençon avec  
 Guillaume sur cette question : » Si une  
 » dame également aimée par deux che-  
 » valiers de mérite , doit préférer le plus  
 » riche au plus pauvre ? « Guillaume  
 prétend qu'il y a plus d'honneur & de  
 sureté à élever le pauvre ; le comte ,  
 que le riche étant en état de faire de  
 plus grandes actions , il y a plus de gloi-  
 re à le choisir.

Le COMTE DE RHODEZ,  
 Voyez HUGUES DE SAINT-CYR.



DIODE DE CARLUS ou CAYLUS. Couplet à un jongleur, à qui il reproche d'avoir moins l'air d'un jongleur que d'un marchand. Celui-ci répond qu'il est venu pour lui vendre de l'honneur & du mérite.

DURAND DE CARPENTRAS. Sirvente contre le vieux prince de Tor, qu'il choisit parmi les mauvais barons comme le pire : il se reproche de l'avoir loué autrefois : il est bien aise de lui dire en face qu'il rétracte ses louanges. (Le Tor est une petite ville entre Avignon & Carpentras.)



L'ECUYER DE LISLE. Pièce où il se plaint d'une maîtresse infidelle, qu'il est résolu de quitter.

ELIAS FONSA LADA. Selon nos manuscrits, il fut de Bergerac.



dans le diocèse de Périgueux, homme de belle figure, fils d'un bon bourgeois qui s'étoit fait jongleur : il ne fut pas bon troubadour, mais bon auteur de nouvelles : il étoit homme de bonne compagnie.

Il ne reste de lui que deux chansons d'amour très-médiocres, adressées au roi d'Aragon.

ESPERDUT. Chanson triviale. Sirvente contre les lâches & mauvais seigneurs.

ESQUILHA. Tenson avec Jozie, sur un sujet de galanterie dont il conviendrait peu de parler.



FABRE. Tenson avec Falconer, où ils jouent, en mettant chacun au jeu quelque méchant baron, dont ils pesent la valeur. C'est une occasion de décrier

beaucoup de seigneurs , entre autres Gui de Cavaillon , Guillaume de Sabran , le seigneur de Courteson , & son oncle le seigneur de Meaillon , le seigneur de Berre , &c.

**FABRE D'UZÈS.** C'est le troubadour , selon Crescimbéni , qui acheta les ouvrages d'Albert de Sisteron , qui voulut s'en faire honneur , & qui fut puni de ce plagiat par le fouet , comme le raconte Nostradamus. Nous avons de lui une mauvaise chanson galante , & un poëme de morale où il n'y a que de fades lieux communs.

**FAIDIT DE BELESTAR.**

**FOUMIT DE PERPIGNAN.**

**FORTUNIEY.** Nous n'avons qu'une mauvaise pièce de chacun de ces trois troubadours.

Le FRERE MINEUR ou LE MOINE DE FOISSAR. Prière à la Vierge, pour obtenir le pardon de ses péchés.



GARIN LE BRUN. C'étoit un noble châtelain du diocèse du Puy-Sainte-Marie ; bon troubadour, selon nos manuscrits, mais qui ne composa que des tençons : il reprit les dames avec beaucoup de vigueur, en leur remontrant la manière dont elles devoient se conduire. Nous n'avons point ses ouvrages.

GAUCELM ESTUCA. Chan-  
son triviale.

GIRAUD D'ESPAGNA DE TOULOUSE. Trois chansons d'amour. Il y est parlé de Charles ; comte d'Anjou & de Provence.

GIRAUD DU LUC. Deux firventes inintelligibles.

GIRAUD DE SALAGNAC. Trois chansons triviales. Nos manuscrits nous apprennent qu'il fut du château de Salagnac en Querci; qu'il composa de bonnes & jolies chansons, des descorts & des firventes. Don Vaiffette le place au commencement du treizième siècle. Peu importe assurément de constater son époque.

GIRAUD DE TINTIGNAC. Quelques vers de lui, cités dans le *Breviari d'amor*.

GUI FOLQUEIS. Il devint évêque, après avoir composé une pièce dévote contenant les sept alégresses de la Vierge; savoir, 1°. la salutation de l'ange Gabriel, 2°. l'adoration des Bergers, 3°. l'adoration des Mages, 4°. la

résurrection de Jésus-Christ, 5°. son ascension, 6°. la descente du Saint-Esprit, 7°. l'assomption de la Vierge. Le titre porte : *Cette Alégresse a été dictée par monseigneur Gui Folqueis, & il accorda cent jours d'indulgence, quand il fut évêque, à ceux qui la réciteroient.*

Les indulgences s'attachoient déjà à de petites pratiques : celle-ci devoit être du goût de l'auteur.

Il ne sera pas inutile d'observer que dans ces livres de prières faits pour nourrir la dévotion du peuple, on trouve des alégresses de la Vierge différentes pour le fond de celles-ci, mais toujours au nombre de sept.

**GUIGO DE CABANAS & ESQUILETA.** Deux couplets alternatifs, sur la générosité des seigneurs, de Roger en particulier.

**GUILLAUME.** Tenson, sur

cette question intéressante : Lequel vaut le mieux, de la science ou de la richesse ? Il se déclare pour la science, qui est un bien plus solide & plus stable. L'autre interlocuteur, anonyme, préfère la richesse, parce qu'avec elle on jouit de tout, & on a les savans même à sa disposition. ( Ces savans là étoient sans doute des âmes vénales ou des parasites.)

On choisit pour juge le seigneur Romieu, peut-être Romieu de Villeneuve, dont nous avons tant parlé dans l'article du COMTE DE PROVENCE, où nous renvoyons le lecteur.

**GUILLAUME AMÉLIER DE TOULOUSE.** Ses pièces prouvent qu'il vivoit vers la fin du douzième siècle; puisqu'il parle du jeune roi d'Angleterre Henri, & du preux comte Richard son frere. Ce jeune roi étoit le fils aîné de Henri II, couronné du vivant de son pere: il mourut en 1183.

Les ouvrages d'Améliér font quatre firventes, qui ne contiennent que de vagues déclamations contre la tyrannie, l'avarice & la fauffeté des feigneurs ; contre le clergé, les moines & les François ; contre la méchanceté du fiècle, la décadence de la noblesse & de la jonglerie. Il les adrefse au comte d'Aftanac, dont il fait l'éloge, ainfi que de fa femme.

### GUILLAUME DE BRIARS.

Chanfon d'amour.

GUILLAUME FABRE, *bourgeois de Narbonne*. Deux pièces peu intéreffantes, l'une contre la dépravation du fiècle, l'autre contre les divifions des princes qui empêchent le succès de la croifade.

### GUILLAUME GASMAR.

Crefcimbeni conjecture que ce trouba-

dour est le même que Guillaume Adhémar. Nous ne le connoissons que par une tençon avec Ebles de Seignas, sur un sujet tout nouveau : » Lequel a plus » de souci & de chagrin ; ou le débiteur » qui , ayant une grosse somme à payer , » n'a ni or , ni argent , ni espérance d'en » avoir ; ou l'amant qui chérit tendre- » ment une maîtresse sans en pouvoir » rien obtenir ? «

Ebles répond : » Jamais homme n'a » été plus maltraité de l'amour , ni plus » obéré de dettes que moi. Ainsi je puis » parler , comme ayant expérimenté l'un » & l'autre. Le tourment des créanciers » est incomparablement plus cruel que » tous les maux de l'amour ; & il n'y a » rien de pire que de s'entendre dire de » tous côtés, *Vite qu'on me paye.* « Guillaume soutient le contraire , parce qu'on peut , selon lui , appaiser par de belles paroles un créancier , mais qu'il n'y a point de remède contre les maux de



l'amour. Il étoit fans doute dans l'ivresse de cette passion.

GUILLAUME GODI.

GUILLAUME HUE D'ALBI.

Chançon galante de chacun de ces deux troubadours.

GUILLAUME D'IEIRAS.

Pièce dévôte pour demander la rémission de ses péchés.

GUILLAUME DE LIMOGES. Sirvente contre la dépravation du siècle.

GUILLAUME RÉMOND.

Tençon avec Poncet, où il s'agit de décider, Lequel est le plus aimé de sa maîtresse, de l'amant à qui elle donne, ou de celui de qui elle reçoit. Quelques autres pièces aussi peu intéressantes.

GUILLAUME DE SALO-  
NIE. Chançon triviale.

## GUILLEM D'ANDUSE.

Pièce où l'auteur, combattu par la raison qui lui dit de ne plus aimer, & par la folie qui le presse de continuer ses amours, s'abandonne à la dernière, malgré les rigueurs de sa maîtresse.

## GUILLEM D'AVEPOLH.

Deux pièces, dont l'une est une longue oraison en forme de litanies, adressée à la Vierge pour obtenir le pardon de ses péchés ; l'autre est une pastourelle, dont voici le sujet.

Le troubadour rencontre une bergère, vêtue d'un *surcot* noir, avec une cape grise sans fourrure, occupée à faire un chapeau de fleurs. Il la prie d'amour, sur ce qu'il l'a entendue se plaindre que ses beaux jours s'écoulassent sans amant. Il lui offre de vendre son roussin pour lui

lui acheter des gants , une ceinture , une cornette , & un habit de brunette. A cette condition , elle accepte l'amant , qu'elle nomme jongleur ; mais elle ne lui veut rien accorder , pour ne pas donner des cornes à son mari , & parce qu'elle est retenue par les prédications de frere Jean. Ainsi ils se séparent.

### GUILLEM DE BÉSIERS.

Il nous reste de ce moine troubadour une chanson galante , avec une complainte sur la mort du brave Raimond Trancavel , vicomte de Bériers , assassiné en 1167 , dont nous avons raconté ailleurs la fin tragique. (Voyez O G I E R.) Le poëte parle comme témoin oculaire de ce meurtre , & dit que Trancavel a été tué inhumainement par des *renégats* , de la race de Pilate.

GUIRAUT. Pièce adressée à Hugues de Saint-Cyr , où l'on voit qu'il

avoit donné des conseils à ce jongleur, dont celui-ci s'étoit bien trouvé.



HAMENS ou AMÉDÉE DE LA BROQUEINE. Deux chansons galantes.

HENRI. Tenfon avec Arrer, à qui l'on fait cette demande, » Lequel une » dame doit choisir pour amant, de » deux chevaliers égaux en courage & » en sentimens, dont l'un est simple, » peu aimé & considéré, & l'autre, al- » tier, semble avoir gagné & subjugué » tout le monde. « Arrer décide pour le second, parce qu'il est en estime & en honneur ; Henri pour le premier, parce qu'une dame se rend plus recommandable, quand elle réforme & fait valoir un homme de peu d'esprit.

HENRI, *comte de Rhodéz*. Voyez GIRAUD RIQUIER.

HUGUES. Tenson avec Bertrand de Saint-Félix. Hugues lui demande ,  
 » Lequel il aimeroit le mieux , qu'une  
 » dame de mérite , pleine de beauté &  
 » de courtoisie , qui n'aima jamais , qui  
 » ne fut jamais fausse ni trompeuse , le  
 » priât d'amour , ou qu'il fût obligé de  
 » l'en prier. « Bertrand préfère d'être  
 prié. Hugues veut qu'une dame se fasse  
 prier.

Autre tenson avec Bertrand sur ce  
 sujet : Un chevalier avoit une maî-  
 tresse , avec laquelle il vivoit en par-  
 faite intelligence. Il a fait une absence  
 si longue , qu'il n'ose plus se présenter  
 devant elle : il est sûr qu'en la voyant il  
 perdra ses bonnes grâces. Doit-il se  
 tenir toujours éloigné , plutôt que d'aller  
 perdre entièrement son amitié pour le  
 plaisir de la voir ? » J'irois la voir , dit  
 » Bertrand. Je la trouverois animée de  
 » la plus violente colère ; mais il y au-  
 » roit bien du malheur , si je ne l'appai-

» fois à la fin. « Hugues soutient que c'est-là une présomption indigne d'un véritable amant.

HUGUES, (sans surnom, comme le précédent.) Tenfon avec Beauſſon. Il s'agit de décider, Laquelle de ces quatre amitiés vaut le mieux; celle d'une dame & d'un amant rempli de mérite, qui s'aiment ſans réſerve & vivent enſemble avec toute la politeſſe de gens d'honneur; ou celle d'un noble & brave chevalier, qui aime une jeune demoifelle, belle, gracieuſe, qui ne lui refuſe rien; ou celle d'une noble dame que l'amour a forcé d'aimer un beau & brave jeune homme, de la plus grande eſpérance; ou enfin celle d'une jeune fille parfaitement belle, pour un jeune garçon parfaitement beau, tous deux dans la faiſon d'aimer, invités par l'amour même à s'embrâſer de ſes premiers feux, comblés par lui de tous les biens

qu'il peut répandre sur deux jeunes  
 cœurs. Beausson dit là-dessus : » Il sied  
 » bien à un brave chevalier de faire la  
 » conquête d'une dame de grande con-  
 » sidération ; & c'est l'amour de la gloi-  
 » re qui forme leur liaison , & l'amour  
 » n'y entre que par emprunt. A l'égard  
 » du galant chevalier qui caresse si bien  
 » la jeune fille , cette union n'a rien de  
 » délicieux : car il a déjà eu quantité  
 » d'autres aventures ; & il n'y trouve  
 » point la source abondante de plaisirs  
 » qui ne vient que du tendre amour.  
 » Pour la noble dame qui aime un jeune  
 » homme , cet amour semble forcé , &  
 » ne peut durer long-tems : la dame est  
 » sur le retour , & le jeune homme ne  
 » fait que d'arriver. Mais , lorsque les  
 » cœurs de l'aimable jeunesse sont réu-  
 » nis par les mains de l'amour , c'est  
 » alors que l'on goûte une joie pure ,  
 » sans mélange d'artifice. « Hugues con-  
 sent à cette décision.

**HUGUES DE LA BACALARIA.** Nos manuscrits disent que Hugues de la Bacalaria fut du même lieu que Gaucelm Faidit, c'est-à-dire du bourg d'Uzerche dans le Limousin ; qu'il fut médiocre jongleur, fréquentant peu les cours, & par conséquent peu connu ; homme courtois d'ailleurs, bien fait & bien appris ; qu'il composa de bonnes chansons, de bonnes tençons & un bon descorts. Crescimbeni ajoute, sur la foi d'un manuscrit du Vatican, qu'il fleurit du tems de Gaucelm Faidit & de Savari de Mauléon. Dans la vie de ce dernier, nous avons rapporté une tençon qui a pour interlocuteurs ces trois poètes. On ne trouve que deux pièces de Hugues de la Bacalaria, dont une versifiée avec un mélange régulier de rimes masculines & féminines.

**HUGUES CATOLA.** Tençon avec Marcabran, pour & contre l'amour.



Dialogue entre un amant & une maîtresse, qui se reprochent leur infidélité.

### HUGUES DE MUREL

Fragment d'une pièce contre les seigneurs qui n'aiment point à donner, qui promettent beaucoup & qui tiennent peu.



JEAN D'AGUILEN. Chanson; dont l'envoi est au comte de Toulouse, à qui il proteste que, s'il a dit du mal de lui en chantant, & menti en le blâmant, il dira la vérité en le louant, pourvu que ce comte cesse de lui vouloir mal.

JEAN LAG. Tenson avet Ebles; aussi obscure que peu intéressante.

### JORDAN BONELL ou

Siv

**BORNEIL.** Quatre chansons triviales , attribuées à différens auteurs. Nos manuscrits disent néanmoins que Jordan composa beaucoup de bonnes chansons , pour madame Natibors de Montpellier , qui avoit épousé en premières noces le comte d'Angoulême , & qui fut mariée ensuite au seigneur de Montausier , de Barbésieu & de Chalais. Crescimbeni en parle comme nos manuscrits. Jordan Bonell étoit de Saintonge , de la marche de Poitou.

**JOSBERT ou GOUSBERT.**  
 Tençon avec Pierre Bermond , sur ce sujet. Une dame a deux amans ; elle ne fait que d'amoureux semblans à l'un ; à l'autre , elle donne en cachette un baiser. Lequel vaut le mieux ?

**JOYAT DE TOULOUSE.**  
 Pastourelle triviale.



MAÎTRE ISSAUT DE CAPRION. Couplet pour prier madame de Castelnau de pardonner à Gui de Tournon, dont elle certifie le repentir. Autre couplet, où elle dit qu'une dame fait une grande folie de se livrer à un grand seigneur, plutôt qu'à un simple gentilhomme.

IZARN DE REZOLS.

IZARN MARQUIS. Chançon triviale de chacun d'eux.



LAMBERTI DE BANAZET. Six chançons galantes.

LANTELIN. Tenson avec Rémond, dont voici le sujet. Une femme a un galant; le mari jaloux, se doutant qu'ils se veulent du bien, les empêche de s'en donner des témoignages lors-

qu'ils sont ensemble : lequel des trois souffre davantage? Rémond dit que c'est l'amant & la maîtresse, qui meurent de langueur, voyant, comme Tantale, ce qu'ils désirent avec avidité, sans pouvoir en jouir. Lantelin prétend que c'est le mari, par l'envie qu'il porte au bonheur de l'amant, & par le désespoir qu'il a de l'infidélité de sa femme.

LEMOZI. Dialogue avec Bernard de Ventadour, sur les amours de ce dernier.



MAÎTRE ERMENGAUD DE BÉSIERS. On a de lui un gros *in-folio* manuscrit, intitulé *Breviari d'amor*, d'où il n'y auroit guère à tirer que des remarques d'érudition.

MARCOUT. Deux sirventes intelligibles.

MARQUIS. Tençon avec Giraud Riquier, nullement intéressante.

MONTAN. Défi dans les termes les plus obscènes, fait à ce troubadour par une femme qui avoit entendu vanter des prouesses, & à qui il répond sur le même ton.

MONTANT. Sirvente au comte de Toulouse, pour l'exciter à délivrer ses états du ravage des François.



NABIERRIS DE ROMAN. Elle loue une autre dame dans une pièce, où elle semble parler au nom d'un amoureux qui fait sa déclaration d'amour.

NAZEMUR LE NOIR. Chateil-Viel d'Albi fut la patrie de ce troubadour, homme courtois & beau parleur, que les nobles & grands hom-

mes considérèrent beaucoup, principalement Pierre II roi d'Aragon, & Raimond VI comte de Toulouse. Ce dernier lui donna des maisons & des terres. Il fit des chansons médiocres. C'est à quoi se réduit son histoire.

Ses pièces, au nombre de cinq, prouvent la médiocrité de son talent. L'amour y est désigné par le nom de *roi-dieu*. Dans la dernière, l'auteur souhaite de vivre autant qu'il a vécu, pour réparer par de bonnes œuvres le mal qu'il a fait. Il témoigne un grand repentir, & se confie en la miséricorde divine. Ce sont des lieux communs de dévotion; comme le reste, des lieux communs de galanterie.

#### NICOLET DE TURIN.

Couplets avec Hugues de Saint-Cyr sur une aventure galante. Voyez FOLQUET DE ROMANS.



## OLIVIER DE LA MOR.

Fragment où il désire d'avoir quelque neveu de mérite, n'ayant point d'enfant qui lui ressemble.

## OLIVIER LE TEMPLIER.

Sirvente, où après avoir déploré la mort du bon roi S. Louis devant Tunis, il invite tous les vaillans chevaliers, & particulièrement le roi d'Aragon, à faire les plus grands & les plus prompts efforts pour réparer ce désastre. C'est peut-être ici le même troubadour qu'on a vu nommé ailleurs *le Chevalier du Temple*.

L'OSTE. Chançon commune.

## OZILS DE CADARTS.

Pièce qui renferme des avis aux galans.



PALAIS. Sirvente contre les mauvais seigneurs. Autre sirvente contre la

témérité d'une foule de gens sans talens ;  
qui se mêlent de faire des vers.

**PAUL LANFRANCHI DE PISTOYE.** Il est à préfumer , suivant l'observation de Salvini citée par Crescimbeni , que le copiste a mis *Pistoye* au lieu de *Pise* , l'illustre famille des Lanfranchi étant de cette dernière ville. Du reste , on ne connoît ce troubadour que par quelques fragmens de pièces , où il se montre ennemi des François. Il souhaite tous les maux imaginables à la maison d'Anjou , nouvellement établie à Naples , & toutes sortes de malheurs aux François , qui oppriment la nation italienne. Les Provençaux se disoient opprimés par eux comme les Italiens ; mais la cour & l'armée du roi de Naples n'étoient-elles pas composées de Provençaux ?

**PIERRE BUSE.** Une pièce fort



obscure, qui semble avoir été faite à l'occasion de quelque loi contre le luxe des habits. L'auteur déclame contre les cordeliers & les jacobins, apparemment promoteurs de cette loi ; il prie le pape, ainsi que le roi d'Aragon, de la révoquer.

#### PIERRE DE BERGERAC.

On a seulement de lui une pièce fort obscure, où il se déclare pour le roi d'Aragon, contre Guillaume de Montpellier, & parle avec joie des guerres que leur différend doit allumer. Ce Guillaume étoit fils du second lit de Guillaume VIII, seigneur de Montpellier, dont la fille aînée avoit épousé Pierre II roi d'Aragon. En vertu de ce mariage, Montpellier devoit passer aux enfans de Pierre. Mais pour mortifier sa femme Marie, dont il étoit dégoûté, il céda la seigneurie à Guillaume son beau frere. Marie en appela au pape, car les papes

jugeoient de tout ; & alla même à Rome où elle obtint un jugement favorable. Elle y mourut quelque tems après. Jacques I, fils de Pierre II, voulut reprendre Montpellier sur Guillaume, & y réussit, quoique ce dernier se fût mis sous la protection du roi de France Philippe-Auguste.

#### PIERRE DE CARAVANA.

Un sirvente, dont chaque couplet finit par ce refrain, *Gardez-vous bien, Lombards*. Il y exhorte les Lombards à se bien défendre contre l'empereur (Frédéric II), qui rassemble de grandes forces pour les assujettir. » Ressouvenez-  
 » vous des braves barons de la Pouille,  
 » à qui il n'est resté que les murailles de  
 » leurs maisons ; & songez qu'il vous en  
 » arrivera tout autant. Je ne puis me  
 » résoudre à aimer les Allemands. Le  
 » cœur me soulève, lorsque j'entends  
 » quelqu'un prononcer leur jargon. Il

me semble entendre un aboiement de chiens enragés. »

Si Frédéric II n'avoit pas eu contre lui les papes ; les Italiens , selon toute apparence , auroient appris à se plier sous la domination allemande , comme ils ont fait depuis malgré la supériorité de leur langage.

### PIERRE CAMOR ou CAMO.

Chançon triviale. Crescimbéni prétend que ce troubadour est le même que Pierre Camo , marchand de Toulouse en 1320. , l'un des sept présidens de l'académie du *Gai-saber*, aujourd'hui des Jeux Floraux.

### PIERRE DE COLS D'ARLES.

Chançon des plus communes.

### PIERRE DE DURBAN & PIERRE DE GAVARET.

On trouve en 1226 un Pierre de Dur-

ban , parmi les chevaliers qui assistèrent comme témoins à un traité d'alliance entre les comtes de Toulouse & de Foix. (*Hist. du Languedoc* , t. 3.) C'est peut-être un de nos deux troubadours. Les seigneurs de Durban & de Gavaret étoient gentilshommes du Touloufain. Nous n'avons rien à dire de plus dans cet article ; car la décence ne permet pas d'y parler d'une pièce très licencieuse en mots couverts , où Durban & Gavaret s'entretiennent sur une aventure de galanterie.

#### PIERRE DEL VILLAR.

Sirvente au sujet de la guerre de Richard I roi d'Angleterre, contre Philippe-Auguste.

#### PIERRE ERMENGAUD.

C'étoit le frere de maître Ermengaud de Bésiers , qui parle de lui dans le *Breviari d'amor*.

PIERRE ESPAGNOL. Deux  
plattes chansons d'amour.

PIERRE GUILLEM. Selon nos manuscrits, ce troubadour étoit de Toulouse, homme courtois, tenant bien son rang entre les nobles; il fit beaucoup de couplets, mais trop; il composa des serventes satiriques contre les barons, & finit par entrer dans l'ordre de l'Épée, où il mourut. On le voit dans une vignette avec l'habit de cet ordre; une longue barbe, un bonnet vert, une robe incarnat, & une chappe blanche; sur le côté droit, une longue épée, dont le fourreau est rouge, la poignée en haut, & la pointe en bas.

Nous avons de lui une prière à la Vierge, & une chanson où il plaifante Sordel sur le peu de succès de ses poursuites amoureuses à l'égard d'une comtesse. Rien de remarquable en ces pièces.

PIERRE GUILLEM DE  
LUZERNU. Deux chansons à la  
louange d'une dame.

PIERRE IMBERT. Chanson  
triviale.

PIERRE MILON. Six chan-  
sons d'amour.

PIERRE PÉLISSIER. Voyez  
LE DAUPHIN D'Auvergne.

PIERRE TORAT. Tenson  
avec Giraud Riquier, qui n'a rien d'in-  
téressant.

PIERRE DE VALIERES.  
Nos vies manuscrites disent que Pierre  
de Valieres étoit de Gascogne, de la  
terre d'Arnaud-Guillaume de Marfan;  
qu'il fut jongleur dans le même tems  
que Marcabres; qu'il fit des vers tels

qu'on les faisoit alors, c'est-à-dire, de peu de valeur, où il n'étoit question que de la verdure des feuilles, de l'éclat des fleurs & du ramage des oiseaux; & que ni la personne ni les poésies ne furent en grande considération. Ce jugement sur le *peu de valeur des vers qu'on faisoit alors*, me paroît d'autant plus remarquable, qu'il y a peu de vies de troubadours, où leurs *bonnes* chansons, leurs *bons* sirventes, &c, ne soient célébrés.

Selon Nostradamus, Pierre de Valieres fut l'écuyer tranchant de Philippe le Long, comte de Poitiers; il aima une belle & vertueuse dame de la maison de Saint-Séverin, qui a passé de France à Naples; & il se plaint dans une de ses chansons d'être né sous une constellation malheureuse. On voit assez que ce récit ne s'accorde point avec la vie manuscrite.

Nous n'avons de ce troubadour que deux chansons triviales.

PISTOLÉTA. Ce poëte avoit pris naissance en Provence. Il fut chanteur d'Arnaud de Marveil; puis il devint *trouveur* (troubadour.) Il fit des chansons dont les airs étoient agréables. Il étoit bien accueilli des honnêtes gens; mais homme peu amusant, de peu de mérite, & de peu d'usage du monde. Il se maria à Marseille, & se fit marchand: il devint riche, & cessa de fréquenter les cours. C'est ce que dit l'historien provençal; d'où il résulte que Pistoléta fut homme de bon sens plutôt que poëte.

Dans cinq chansons que nous avons de lui, il exprime sa passion pour une dame qui le dédaigne avec fierté. Il parle dans les envois du roi d'Aragon & du comte de Savoie.

Nostradamus ne débite que des rêveries sur son compte, le fait gentilhomme d'un prétendu comte de Poitou, lui fait adresser des chansons à plusieurs dames des plus distinguées; & dit qu'à la fin de



chaque chanson , il désiroit fort d'avoir une colombe comme celle de Mahomet, pour leur porter ses messages.

PONS D'ORTOSIES. Deux mauvaises chansons galantes.

PONS SAUREL DE TOULOUSE. Voyez GUILLAUME DE MONTAGNAGOUT.



RAIMOND. Tençon facile avec Rodrigas. Il s'agit de décider entre avoir le mérite de la chevalerie , sans l'amour de sa dame , & n'en avoir que la réputation, avec l'amour de sa dame.

RAIMOND D'ARLES. Cinq chansons à la louange de madame Constance d'Este.

RAIMOND L'ÉCRIVAIN.

Pièce fort obscène , où une femme défie son mari ou son amant.

### RAIMOND MENUDET.

Complainte sur la mort du seigneur Daudé ou Déodat , dont il fait un grand éloge. Il invite Bouffagues & sa banlieue à pleurer cette perte. ( Bouffagues est un château du diocèse de Béziers. ) On trouve en 1247 un Déodat de Bouffagues. Voyez *Hist. du Languedoc* , t. 3.

### RAMBAUD DE BEAUJEU.

Nous n'avons de lui qu'une pièce , où il déplore les abus qui règnent dans son pays. Il veut aller en Lombardie , voir le glorieux & vertueux roi des Allemands , ( apparemment Frédéric II. ) Il se propose d'être réservé dans ses louanges , jusqu'à ce qu'il ait vu par lui-même celui dont on dit tant de merveilles.

Ce sentiment est d'un homme sage ; car la réputation des princes est souvent

vent trompeuse , jusqu'à ce qu'ils aient subi le jugement de l'observateur désintéressé. Quiconque loue , sans les bien connoître , ceux que tant de bouches menfongères préconisent toujours par intérêt , ou par prévention , s'expose à être démenti par la vérité. Il n'y a qu'un petit nombre de cas , tel que celui de Frédéric II , où des faits éclatans déposent sur le caractère & sur les principales qualités d'un souverain. Encore faudroit-il le voir de bien près , pour apprécier d'un côté son mérite connu & de l'autre ses défauts ignorés.

### RAMBAUD D'HIÈRES.

Fragment où il fait l'éloge de madame Sanche , troisième fille de Raimond-Bérenger V comte de Provence.

RENAUD & GEOFFROI  
DE PON. C'étoient deux freres, gentilshommes de Saintonge dans la mar-

che de Poitou. Ils sont interlocuteurs d'une tençon des plus mauvaises.

**REFORCAT DE FORCALQUIER.** Sirvente contre la méchanceté du jongleur Guillem.

**RICHARD DE TARASCON.** Ce troubadour étoit un chevalier du château de Tarascon, que nos manuscrits louent, selon l'usage, comme bon chevalier d'armes, bon poëte, & bon serviteur des dames. Ses pièces, au nombre de trois, prouvent qu'il étoit contemporain de Gui de Cavaillon, & ne sont d'aucun mérite.

**RIGAUD.** Pièce voluptueuse où il exprime ses desirs en amour.

**ROFIN.** Tençon avec sa maîtresse, dont le sujet n'est rien moins que décent.

## ROSTAN DE MARQUÈS.

Mauvaise chanson d'amour.



SAÏL DE SCOLA. Il étoit fils d'un marchand de Barjac , bourg du Périgord. Il se dégoûta du commerce , se fit jongleur , & devint ensuite troubadour. Ermengarde \* de Narbonne , protectrice des talens , goûta ses chansons & lui accorda ses bontés. Après la mort de cette princesse en 1198 , il abandonna la cour & les muses pour se retirer à Bergerac. Deux chansons galantes qu'on a de lui ne méritent aucune attention. Il est un de ceux dont le moine de Montaudon parle dans la satire des troubadours.

SIFFRE ou SIFFREN. Ten-

---

\* Nos manuscrits disent *Einermunda*. Faute de copiste.

son fort licencieuse avec Messer Bertrand.



**TAUREL.** Tenfon avec Falconet, pleine d'injures, qu'ils se disent mutuellement.

**LE SEIGNEUR THOMAS.** Tenfon avec le jongleur Barnabo, injurieuse de part & d'autre,

**TORCAFOLS.** Deux firventes, presque inintelligibles & fort peu intéressans,



**LE TROUBADOUR DE VILLE-ARNOUX.** Un firvente historique de ce troubadour a rapport aux démêlés de Guigues XII, dauphin de Viennois, au milieu du treizième siècle. Nous avons dit dans le cours de cet ouvrage,

que le Gapençois & l'Embrunois avoient été démembrés du comté de Forcalquier en faveur d'un dauphin, qui avoit époufé la feconde petite-fille du dernier comte de Forcalquier. Charles d'Anjou, héritier par fa femme du dernier Bérenger, comte de Provence, voulut reprendre ces pays, dont on fut enfuite obligé de lui faire hommage.

Le poëte dit au fujet de la querelle entre lui & Guigues :

» Je veux faire fur un air léger un  
 » nouveau firvente à chanter. J'en ai  
 » bon cœur & bonne envie, & un très-  
 » bon fujet. Nombre de gens difent que  
 » le dauphin perd le Gapençois par fa  
 » folie. Ce fera bien fait, s'il lui arrive  
 » du mal : car le mérite ne lui plaît  
 » point, & il a le cœur aux talons. . . .  
 » Si le comte de Provence vient com-  
 » battre, il peut fans maffe ni bâton, &  
 » fans rien rifquer, recouvrer ce qu'on a  
 » depuis long-tems enlevé à fes amis. «

Le troubadour fait allusion à une autre guerre du dauphin avec des seigneurs particuliers. Mais ni la chose en elle-même, ni la manière dont il en parle, ne méritent qu'on s'y arrête. Ces minces détails se trouvent dans les histoires des provinces, où l'on est même peu curieux de les voir.

VINCENT. Tenson obscure sur le mérite & les inconvéniens de l'amour.





## PIÈCES ANONYMES.

Nous avons près de vingt pièces anonymes des troubadours. La plupart ne renferment rien de remarquable, & par conséquent doivent rester dans l'oubli. Contentons-nous d'indiquer les autres.

1°. De deux dames, l'une a un mari impuissant, l'autre un mari extrêmement jaloux : laquelle donne le plus d'espérance à un amant ? C'est le sujet d'une tençon, dont les interlocuteurs se nomment réciproquement *mon ami, mon cher*. L'un se déclare pour la seconde dame, parce qu'une femme d'honneur ne peut souffrir long-tems un mari jaloux, & lui fausse infailliblement compagnie ; l'autre pour la première, & ses raisons se deviennent aisément.

2°. Éloge complet de Jeanne d'Este, qui fait valoir le pays d'Este, de Trévise.

de Lombardie, de Toscane, & qui réside au château d'Occasion.

3°. *Balade*, du même genre que les pastourelles dont on a vu plusieurs exemples. Le poëte rencontre une bergère, qui se plaint de ce que ses amis l'ont laissée seule. Il lui offre son amour. La bergère s'en défend par honnêteté; & il la quitte par respect pour sa vertu.

4°. Autre balade. C'est une chanson dont les deux premiers vers se répètent comme un refrain dans tous les couplets. En voici la traduction, non que la pièce soit bien faite, mais pour donner l'idée de ce genre de refrain.

» *Mort m'ont donné les beaux semblans*  
 » *de ma mie, ainsi que ses beaux yeux*  
 » *amoureux & gais. Je n'y trouve point*  
 » *de remède, à moins qu'il ne vienne*  
 » *d'elle. Mort m'ont donné, &c.*

» Je viendrai donc devant elle les  
 » mains jointes. *Mort, &c.* La priant

» humblement , quand je pourrai le  
 » faire , qu'elle m'assiste d'un doux bai-  
 » ser. *Mort , &c.*

» Son joli corps est blanc comme la  
 » neige sur la glace. *Mort , &c.* Sa cou-  
 » leur , fraîche comme rose de mai.  
 » *Mort , &c.* Ses cheveux , blonds com-  
 » me l'or. Elle est douce & plaisante plus  
 » que je ne puis dire. *Mort , &c.*

» Dieu n'en fit jamais une aussi belle.  
 » *Mort , &c.* Et elle ne veut pas me  
 » donner sujet de l'aimer. *Mort , &c.* De  
 » bon cœur pour toujours , tant que je  
 » vivrai & après la mort , si j'en ai le  
 » pouvoir. *Mort , &c.* Ma belle amie est  
 » en comparaison des autres , comme un  
 » verre obscur auprès d'un riche rubis  
 » balai. *Mort , &c.* α

5°. Autre balade dans le même goût ;  
 dont le refrain est , *D'amour je me trou-*  
*verai bel & bien.*

6°. Autre balade avec ce refrain ;  
*Quand le jaloux sera dehors.*

7°. Pièce galante, où l'auteur dit à sa maîtresse ; qu'elle a cinq cents façons polies, dont il ne céderoit pas la moindre pour avoir le Mans ni Tours, ni pour être comte d'Anjou.

Bastéro, dans son livre intitulé *Crusca Provenzale*, se fonde, d'après Crescimbeni, sur ce passage pour attribuer la pièce au comte d'Anjou. Conjecture hasardée, comme tant d'autres, sans apparence de raison. Bastéro, d'ailleurs, fait une lourde méprise, en traduisant *la Mant ni Tors* (le Mans ni Tours) par ces mots *la main & le cœur*.

8°. Dialogue du poëte avec une hirondelle qui lui fait un message de la part de sa maîtresse. La pièce est tronquée.

9°. Pièce intitulée *Conjé*. Ce n'est, à ce qu'il semble, qu'un centon, ou un tissu de morceaux tirés de différens troubadours ; mais le style en est si naturel & si coulant, malgré les fadeurs de la

galanterie , que nous placerons ici la pièce presque entière. L'auteur y adresse la parole à sa maîtresse.

» Je prends congé de vous , & je  
 » n'eus jamais plus de regret de vous  
 » quitter. Je vous recommande à Dieu ,  
 » ma mie , vous pour qui mon cœur  
 » fond & languit ; vous qui me plutes  
 » & que j'aimai plus que toute chose  
 » du monde , dès le premier instant que  
 » je vous vis & vous parlai ; vous à qui  
 » je suis plus qu'à moi-même : car la  
 » nuit , quand je dors , mon esprit s'en-  
 » vole vers vous ; & j'y trouve tant de  
 » plaisir , que lorsque je m'éveille & m'en  
 » ressouviens , je suis tenté de crever  
 » mes yeux , de ce qu'ils s'avisent de veil-  
 » ler.....

» Vous êtes ma mort & ma vie. Mais  
 » j'aime mieux recevoir la mort de vous ,  
 » que de tenir la vie d'un autre. Cepen-  
 » dant vous feriez mal d'aimer mieux  
 » me voir mort que vivant.

» C'est grande folie à moi d'aspirer à  
 » vous. C'en seroit une plus grande de  
 » ne pas se plaindre de son mal, au  
 » médecin qui peut y apporter remède.  
 » Il faut donc vous faire savoir, dame  
 » de qui je tiens en fief tout ce que je  
 » possède, que je vas & viens sans avoir  
 » de cœur, tandis que vous en avez  
 » deux, le vôtre & le mien. Oui, je  
 » vous déclarerai qu'au moment où vous  
 » prîtes mon petit anneau d'or, vous  
 » m'arrachâtes le cœur du fond de ma  
 » poitrine, que depuis je n'en fus jamais  
 » le maître, & qu'il est toujours resté  
 » dans votre prison. . . . . Auriez-vous  
 » l'inhumanité de faire mourir votre pri-  
 » sonnier? En ce cas, ce qui me con-  
 » soleroit, c'est que je ne saurois mourir  
 » d'une plus belle mort. . . . .

» Je me rends donc à vous sans ré-  
 » serve, soit pour la vie, soit pour la  
 » mort. Dans tous les lieux qu'éclaire  
 » le soleil, on ne vit rien de semblable

» à vous. Tout ce qu'on y voit me sem-  
 » ble laid, quand je considère la blan-  
 » cheur de votre visage & de votre  
 » gorge, votre menton bien tourné,  
 » cette bouche vermeille à qui Dieu ne  
 » fut jamais rien faire d'égal pour bai-  
 » ser & rire joliment, & pour inspirer de  
 » l'amour. J'en suis alors tellement em-  
 » brâsé, que je ne fais ce que je dis, ni  
 » ce que je fais. Quand je vois vos bel-  
 » les dents plus blanches que l'argent le  
 » plus pur, votre coloris naturel tel que  
 » Dieu le fit, sans rien de plus; je suis  
 » tellement transporté d'amour, que je  
 » ne répons rien à ceux qui me par-  
 » lent. Quand je vois votre nez char-  
 » mant, vos sourcils parfaits, vos yeux  
 » rians, votre beau front si blanc, vos  
 » jolis & blonds cheveux plus reluisans  
 » que l'or, je suis tout éperdu & rêveur,  
 » au point de ne savoir si je suis mort  
 » ou en vie.

» Je n'oserois, madame, vous expli-

» quer mes sentimens ; mais si vous vou-  
 » lez me regarder , mon visage vous dira  
 » que vous êtes celle qui me fait mou-  
 » rir. Si vous venez à comparer votre  
 » beauté , & votre mérite avec le peu  
 » que je vauz , je dois me préparer à  
 » des tourmens éternels.

» Cependant votre noblesse & celle  
 » de votre lignage ne doivent pas me  
 » porter préjudice ; car , en amour , on  
 » ne doit point avoir égard à la haute  
 » naissance ni au rang distingué. Entre  
 » amans loyaux , l'amour rend tout égal.  
 » En amour , dit Salomon , merci vaut  
 » mieux que raison. Je dois donc la  
 » trouver en vous cette merci , puisqu'il  
 » n'y a rien au monde que j'aime autant  
 » que vous.

» Hélas ! que n'avez-vous la moitié ,  
 » le tiers ou le quart du mal que j'en-  
 » dure ! Vous sauriez alors en quel état  
 » je suis. Mais non , vous ne sentez rien  
 » de la peine qu'amour me cause . . . .



» L'apologue de la fable du renard  
 » est bien vrai : tel croit se chauffer,  
 » qui se brûle. Au premier abord, je  
 » n'hésitai pas de m'approcher de vous ;  
 » & vous, d'une façon gracieuse, me  
 » tendîtes un filet, dont je ne m'aperçus  
 » que quand j'y fus pris. Vous vous  
 » jetâtes à mon cou, en me disant que  
 » j'étois votre premier ami, & que je  
 » serois le dernier. Je voudrois même  
 » avoir donné un œil pour que cela fût  
 » ainsi.

» Je fais, madame, qu'il y a trop  
 » de vanité à l'exiger . . . . Mais si vous  
 » me tenez toujours dans la perplexité  
 » où je languis, je serai comme André  
 » de France, qui mourut pour sa mie :  
 » elle s'en repentit, mais trop tard.  
 » J'éprouverai le même sort, madame,  
 » si vous n'avez pitié de moi ; & si vous  
 » ne me soulagez au plus vite, vous me  
 » trouverez mort.

» C'est une vérité incontestable, nous

» la trouvons dans l'écriture, qu'une dame  
» qui tue son ami à son escient, ne verra  
» jamais Dieu. «

C'est ainsi qu'on abusoit de tout.

*Fin du troisième & dernier Volume.*

---

---

# TABLE

## ALPHABÉTIQUE

### DES

#### PRINCIPAUX TROUBADOURS.

---

---

#### A

- AICARTS del Foffat, tome II, p. 326.  
Aimeri de Belenvei ou Belenoi ou Beauvoir,  
tome II, p. 331.  
Aimeri de Belmont, tome II, p. 340.  
Aimeri de Péguilain, tome II, p. 232.  
Aimeri de Sarlat, tome II, p. 427.  
Albert de Sisteron, tome III, p. 180.  
Albert, *marquis de Malaspina*, tome I, p. 334.  
Alphonse II, *roi d'Aragon*, tome I, p. 131.  
Amanieu des Escas, tome III, p. 123.  
Arnaud Catalans, tome III, p. 29.  
Arnaud Daniel, tome II, p. 479.  
Arnaud de Carcassès, tome II, p. 390.  
Arnaud de Comminges, tome III, p. 60.  
Arnaud de Marsan, tome III, p. 62.  
Arnaud de Marveil, tome I, p. 69.  
Arnaud de Tintignac, tome III, p. 375.  
Aubert de Puicibot, ou le Moine de Puicibot,  
tome II, p. 384.  
Austau d'Orlhac, tome II, p. 430.  
Austois de Maenzac. Voyez *Pierre de Maenzac*.  
Azalais de Porcairagues, tome I, p. 110.

## B

- B**ARTHELEMI Giorgi & Boniface Calvo, tome II, p. 344.  
 Bérenger de Palafol, tome I, p. 442.  
 Bérenger de Puivert, tome III, p. 392.  
 Bernard-Arnaud d'Armagnac. Voyez *Lombarda*.  
 Bernard-Arnaud de Montcuc, tome I, p. 97.  
 Bernard d'Auriac (Maître), tome III, p. 176.  
 Bernard de la Barthe, tome II, p. 202.  
 Bernard de Rozenac ou de Rovanas, tome II, p. 312.  
 Bernard de Ventadour, tome I, p. 18.  
 Bernard de Venzenac, tome III, p. 225.  
 Bernard Marti ou Martin le Peintre, tome III, p. 136.  
 Bertrand Carbonel ou Bertrand de Marseille, tome II, p. 432.  
 Bertrand d'Alamanon, tome I, p. 390.  
 Bertrand d'Avignon. Voyez *Gui de Cavaillon*.  
 Bertrand de Born, tome I, p. 210.  
 Bertrand de Gordon, tome II, p. 442.  
 Bertrand de la Tour, tome I, p. 313.  
 Bertrand de Pâris de Rouergue, tome II, p. 446.  
 Blacas & Blacasset, tome I, p. 447.  
 Boniface Calvo. Voyez *Barthelemi Giorgi*.  
 Boniface de Castellane, tome II, p. 34.

## C

- C**ADENET, tome I, p. 416.  
 Cercamons, tome II, p. 474.  
 Certan, tome III, p. 396.  
 Chevalier (le) du Temple, tome II, p. 467.  
 Clara d'Anduse, tome II, p. 477.

Comte (le) d'Empurias. Voyez *Frédéric*, roi de Sicile.

Comte (le) de Foix, tome II, p. 470.

Comte (le) de Provence, tome II, p. 212.

Comtesse (la) de Die. Voyez *Rambaud d'Orange*.

Comtesse (la) de Provence, tome II, p. 223.

## D

DAUPHIN (le) d'Auvergne, & l'Evêque de Clermont, tome I, p. 303.

Deudes de Prades, tome I, p. 315.

Donna Castelloza, tome II, p. 464.

Durand, *sailleur de Paernas*, tome II, p. 226.

## E

ELIAS Cairels, tome I, p. 378.

Elias de Barjols, tome I, p. 347.

Evêque (l') de Clermont. Voyez *Dauphin (le) d'Auvergne*.

## F

FERRARI de Ferrate, tome I, p. 411.

Folquet de Lunel, tome II, p. 138.

Folquet de Marseille, *évêque de Marseille*, tome I, p. 179.

Folquet de Romans, tome I, p. 460.

Frédéric, *roi de Sicile*, & le Comte d'Empurias, tome III, p. 23.

## G

GARIN d'Apchier, tome I, p. 39.

Gavaudan le Vieux, tome I, p. 154.

- Gaucelm Faidit , tome I , p. 354.  
 Geoffroi Rudel , tome I , p. 85.  
 Gerveri de Girone , tome III , p. 316.  
 Giraud , tome II , p. 493.  
 Giraud de Borneil , tome II , p. 1.  
 Giraud de Cabreira , tome II , p. 495.  
 Giraud de Calanson , tome II , p. 28.  
 Giraud le Roux , tome I , p. 205.  
 Giraud Riquiet , tome III , p. 329.  
 Granet , tome II , p. 133.  
 Gui ou Guigo , tome I , p. 435.  
 Gui de Cavaillon & Bertrand d'Avignon ;  
 tome III , p. 34.  
 Gui d'Uifel , tome III , p. 1.  
 Gui Folqueis , tome III , p. 402.  
 Guibert Amiels , tome III , p. 215.  
 Guillaumet , tome III , p. 42.  
 Guillaume IX , *comte de Poitou & duc d'Aquitaine* , tome I , p. 1.  
 Guillaume Adhémar , tome II , p. 497.  
 Guillaume Boyer de Nice , tome III , p. 272.  
 Guillaume de Balaun , & Pierre de Barjac ;  
 tome I , p. 119.  
 Guillaume de Baux , *prince d'Orange* , tome III ,  
 p. 52.  
 Guillaume de Bergedan , tome II , p. 125.  
 Guillaume de Cabestaing , tome I , p. 134.  
 Guillaume & Raimond de Dursfort , tome I ;  
 p. 255.  
 Guillaume de la Tour , tome II , p. 147.  
 Guillaume de Montagnagout , tome III , p. 92.  
 Guillaume de Mur , tome III , p. 107.  
 Guillaume de Saint-Didier ou Saint-Leidier ;  
 tome III , p. 119.

Guillaume de Saint-Grégori, tome II, p. 121.

Guillaume Figueira ou Figuiera, tome II,  
p. 448.

Guillaume Gasmar, tome III, p. 405.

Guillaume Magret, tome II, p. 243.

Guillaume-Pierre de Casals, tome II, p. 424.

Guillaume Rainols d'Apt, tome I, p. 251.

Guionet, tome III, p. 31.

## H

HUGUES, tome III, p. 471 & 412.

Hugues Brunet, tome I, p. 404.

Hugues de l'Escure, tome II, p. 205.

Hugues de Mataplana, tome II, p. 118.

Hugues de Penna, tome III, p. 309.

Hugues de Saint-Cyr, tome II, p. 174.

## J

JEAN d'Aubuffon, tome II, p. 205.

Jean Estève de Bésiers, tome III, p. 397.

Izarn, *missionnaire dominicain & inquisiteur* ;  
tome II, p. 42.

## L

LANFRANC Cigala & Simon Doria ;  
tome II, p. 153.

Lanza, tome II, p. 310.

Lombarda & Bernard - Arnaud d'Armagnac ;  
tome II, p. 248.

## M

MARCAIRES, tome II, p. 250.

Mathieu de Querci, tome II, p. 262.

- Moine (le) de Foffan , tome II , p. 224.  
 Moine (le) de Montaudon , tome III , p. 156.  
 Moine (le) de Puicibot. Voyez *Aubert de Pui-*  
*cibot.*

## N

- N**A T de Mons , tome II , p. 186.  
 Natibors , ou Madame Tiberge , tome III ,  
 p. 321.

## O

- O**G I E R ou Augier , tome I , p. 340.

## P

- P**A L A Z I S. Voyez *Tomiers.*  
 Paulet de Marseille , tome III , p. 138.  
 Peirols d'Auvergne , tome I , p. 322.  
 Perdigon , tome I , p. 428.  
 Pierre Bremond-Ricas-Novas , ou Richard de  
 Noves , tome II , p. 377.  
 Pierre Cardinal , tome III , p. 236.  
 Pierre d'Auvergne , tome II , p. 15.  
 Pierre de Barjac. Voyez *Guillaume de Balaun.*  
 Pierre de Bucignac ou Rosignac , tome III ,  
 p. 154.  
 Pierre de Caravana , tome III , p. 424.  
 Pierre de Corbian ou Corbiac , tome III , p. 227.  
 Pierre de la Mula , tome I , p. 129.  
 Pierre de Valieres , tome III , p. 428.  
 Pierre Durand , tome III , p. 147.  
 Pierre & Austois de Maenzac , tome III , p. 234.  
 Pierre III , *roi d'Aragon* , tome III , p. 150.  
 Pierre Rogiers , tome I , p. 103.  
 Pierre Vidal , tome II , p. 266.



- Pistoléta , tome III , p. 430.  
 Pons Barba , tome I , p. 177.  
 Pons de Capdueil , tome I , p. 43.  
 Pons de la Garda , tome III , p. 311.  
 Pons de Montlaur , tome III , p. 326.

## R,

- R**AIMOND de Castelnau , tome III , p. 77.  
 Raimond de Miravals , tome II , p. 396.  
 Raimond de Salas , tome III , p. 323.  
 Raimond de Tor ou de la Tour , de Marseille ,  
 tome III , p. 111.  
 Raimond Gaucelm de Bésiers , tome III , p. 187.  
 Raimond Jordan , *vicomte de Saint-Antoni* ,  
 tome II , p. 316.  
 Raimond Vidal de Bésaudun , tome III , p. 277.  
 Rambaud , tome III , p. 313.  
 Rambaud d'Orange & la Comtesse de Die ;  
 tome I , p. 161.  
 Rambaud de Vaqueiras ou Vacheiras , tome I ;  
 p. 257.  
 Richard de Barbésieu , tome III , p. 81.  
 Richard de Noves. Voyez *Pierre Bremond-*  
*Ricas-Novas*.  
 Richard I , *roi d'Angleterre* , tome I , p. 54.

## S

- S**AVARI de Mauléon , tome II , p. 99.  
 Simon Doria. Voyez *Lanfranc Cigala*.  
 Sordel , tome II , p. 79.

## T

- T**HIBAUT de Blinon , tome III , p. 275.

## 456 TABLE ALPHABÉTIQUE.

Tiberge ( Madame ). Voyez *Natibors*.  
Tomiers & Palazis, tome III, p. 45.

### V

VILLE-ARNOUX ( le troubadour de ) :  
tome III, p. 436.

*Fin de la Table alphabétique des Troubadours.*

---

### ERRATA du premier Volume.

- Disc. prélimin. p. xxxvij *lig.* 15. fécondèrent ;  
*lisez* fécondèrent  
p. 36 *lig.* 18 eut , *lis.* ait  
p. 171 *lig.* 2. paroïssoit , *lis.* paroïssent  
p. 346 *lig.* 12 les , *lis.* le.
- 

### ERRATA du second Volume.

- p. 41 *lig.* 9 voulut , *lis.* voulu  
p. 323 *lig.* 3 quelque roman , *lis.* un roman connu  
p. 350 *lig.* 3 de supprime , *lis.* de ce que je sup-  
prime  
p. 383 *lig.* 7 ce , *lis.* &  
p. 427 *lig.* 1 bourg du Périgord , *ajoutez* aujourd'  
d'hui ville épiscopale  
p. 485 *lig.* 2 *behones* , *lis.* *behours*.
- 

### ERRATA du troisième Volume.

- p. 101 *lig.* 7 pour , *lis.* par  
p. 141 *lig.* 18 excessivement bien , *effacez* bien  
p. 205 *lig.* 21 esprit , *lis.* mon esprit  
p. 342 *lig.* 8 importans , *lis.* importuns  
p. 431 *lig.* 9 facile , *lis.* futile.

F I N.



THE LIBRARY  
UNIVERSITY OF CALIFORNIA



This book is DUE on the last  
date stamped below

MAR 17 1955  
MAX 18 RECD.

SEP 4 1957

~~LIBRARY~~ REC'D UPL-10  
NOV 2 1957

NOV 8 1967  
REC'D LD-URL

~~LIBRARY~~ OCT 14 1969

MAR 15 1971

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



**AA** 000 138 824 8

